

3025

No. 147

LES
AMUSEMENS
DE LA
HOLLANDE,
AVEC DES
REMARQUES
NOUVELLES ET PARTICULIERES
SUR LE
GENIE, MOEURS ET CARACTERES
De la Nation.
ENTREMELES D'EPISODES CURIEUX
ET INTERESSANS.



A LA HAYE,
Chez PIERRE VAN CLEEF,
M. DCC. XXXIX.

18-01-1

REPTILES AND AMPHIBIANS

ALL INFORMATION

NOT TO BE RELEASED

EXCEPT BY AUTHORITY

OF THE NATIONAL ACADEMY

OF SCIENCES

AND THE NATIONAL

RESEARCH COUNCIL

ON ENVIRONMENTAL

AND NATURAL RESOURCES

OF THE UNITED STATES

OF AMERICA

WASHINGTON, D.C.

20540-1

1975

100-100000


100-100000

100-100000



R. B. T.
A5 29A
E

P R E F A C E.

 *U* sentiment d'un excellent Auteur moderne, un nom, dont la réputation est déjà établie, peut tenir lieu de beauté à un Livre. On le lit dans le dessein de l'admirer, & l'on ne manque pas d'y réussir. Un nom obscur à la tête d'un Ouvrage, fait un effet tout contraire; cet Ouvrage déplaît avant qu'on le lise, on n'ose pas y trouver des beautés; on a résolu qu'il sera mauvais, il faut bien qu'il le soit.

Mais, quand on lit un Ouvrage sans nom, on se trouve suspendu entre la crainte de mépriser un Auteur célèbre, & celle d'admirer un Ecrivain médiocre, on a recours à la Raison pour son pis aller: & ne pouvant pas juger par Prévention, on est forcé de décider par goût & par discernement.

Cependant ce n'est point la raison principale qui m'engage aujourd'hui à me cacher aux yeux du Lecteur; qu'il juge de cet Ouvrage tout comme il lui plaira, j'en dis du mirlirot. S'il l'amuse, j'aurai du moins satisfait au titre que je lui donne, & si par aventure il y trouve quelque chose d'intéressant & d'instructif, je suis persuadé qu'il ne se repentira pas de l'avoir acheté. Si le contraire arrive, je ne sçaurois courir le moindre risque, n'y ayant rien, selon moi

* 2

P R E F A C E.

moi de si joli que d'être Auteur sans être connu, & de pouvoir hardiment trouver son propre Ouvrage ridicule ou charmant, selon qu'on veut se conformer aux décisions des autres.

Le Lecteur n'y trouvera certainement rien qui ne soit dans l'exacte vérité, & rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Quant au reste, je puis dire, que des Personnes de bon gout, à qui j'en ai fait la Lecture, nel'ont pas désapprouvé. Je veux bien convenir aussi, qu'ils y ont remarqué certaines négligences, que je m'efforcerai de reparer dans le second Volume, auquel j'en ferai succéder plusieurs autres, supposé cependant, que le Libraire y trouve son compte.

Et si par hazard ou autrement, ce petit Essai de mes Loifirs venoit à mériter la Critique d'un Lecteur impartial & judicieux, je declare de très bonne foi, que je le regarderai comme un Ami éclairé, & qui n'a d'autre but que celui de m'ouvrir les yeux sur les défauts de cet Ouvrage, pour m'aider à y remédier.

C'est à quoi je m'appliquerai, en tachant de gagner sur mon Indolence l'exactitude de penser autant à l'Expression qu'au Raisonnement.





L E S

AMUSEMENS

D E L A

HOLLANDE.



EST un ami curieux, qui m'a sollicité vivement à lui faire part de mes remarques particulières touchant la Hollande, le seul País de l'Europe qu'il n'a pû examiner par lui même, des occupations indispensables l'ayant empêché d'y venir faire un tour comme il se l'étoit proposé: & c'est uniquement pour répondre à son empressement, que j'entreprends aujourd'hui d'entrer dans un détail circonstancié de tout ce qui m'a paru d'amusant & de plus intéressant dans ces Cantons humides, ou j'ai fixé ma demeure déjà depuis longues années.

Mon entrée dans la principale des sept Provinces-Unies me fournit d'a-

A

bord

bord un petit incident, qui n'est point à la vérité digne d'une grande attention, mais qu'un Lecteur qui ne cherche qu'à s'amuser, laissera peut-être passer à la faveur d'une suite de faits qui pourront l'intéresser.

A peine eus-je formé le dessein d'aller chercher quelque tranquillité dans le sein de la plus sage République du Monde, que j'en pris le chemin. J'arrivai à Bois-le-Duc, après avoir traversé divers Pais dont je supprimerai la Description, comme étrangère au sujet que je me suis proposé. Les Eaux étant fort hautes, cette forte Placé du premier abord me parut située au milieu d'une petite Mer, où l'on ne pourroit aborder qu'à la faveur d'un bateau. J'avois beau chercher des yeux quelqu'autre route, je n'en voyois point; lorsque le Postillon qui menoit ma Chaise me fit remarquer une Chaussée d'une largeur très médiocre, mais en revanche d'une longueur étonnante. C'étoit le seul endroit par où nous pouvions arriver à Bois-le-Duc. Je fus très surpris de voir un accès aussi difficile; le Guide voyant mon admiration? il n'y a, s'écria-t-il avec transport, qu'une Armée de Canards qui puisse approcher de ces remparts que vous voyez;

yez: & cette Porte de la Hollande ne
 ſçauroit être jamais forcée, à moins que
 la trahifon ne s'en mêle; & s'étant mis
 là-deffus à raifonner à fa maniere, il
 trouva le ſecret de me faire paſſer avec
 moins d'ennui cette Chauffée éternelle,
 dont il me tarδοit fort de voir le bout.
 Le froid étoit viſ & j'avois grand beſoin
 de me chauffer. Parvenu à la premiere
 Barriere, croyant qu'il n'y avoit qu'à la
 traverser, je fus arrêté par une Sentinel-
 le, qui nous ſignifia aſſez bruſquement
 que nous avions une heure & plus à at-
 tendre, vû qu'on vaquoit actuellement
 au ſervice Divin. C'étoit un Diman-
 che, jour que Meſſieurs les Reformez
 celebrent avec un zèle édifiant; j'eus
 beau répigner & peſter en moi-même,
 il fallut ſe reſoudre à la patience. La
 Barriere enfin s'ouvrit, qui nous laiffa
 le paſſage libre juſqu'à un Corps de Gar-
 de, ou nous fumes encore forcé de
 faire halte. L'Officier qui y commandoit,
 ſe trouva par hazard un homme poli,
 qui nous abregea le Ceremonial qui
 s'obſerve regulierement à l'entrée de
 toutes les Villes de Guerre, & je fus lo-
 ger à un Cabaret près de la Poſte, ou
 je trouvai un Hôte tout à fait gracieux.
 Mon premier ſoin fut de demander un

bon feu. Une Servante d'un minois assez revenant fut chargée sur le champ d'aller le preparer dans un quartier, séparé du grand corps de Logis au fonds d'une Cour; mon Postillon la suivit chargé de mon Porte-manteau. Cependant l'Hôte fit porter du Vin & n'oublia rien pour m'amuser. Après plusieurs discours de part & d'autre, la Servante ne revenant point m'avertir, je commençai à m'impatienter. Le Maître du Cabaret s'en apperçût, & devenant reveur tout d'un coup! Monsieur me dit-il, il me vient une idée, permettez que je vous quitte pour un moment, surquoi il sortit brusquement. Surpris de cette faillie je ne sçavois à quoi l'attribuer: je ne fus pas long-tems sans en être éclairci. Mon Hôte soupçonnant avec raison, que sa Servante s'amusoit peut-être à toute autre chose qu'à preparer une Chambre, s'en alla en tapinois pour espionner ce qui s'y passoit. Il ne fut point trompé dans sa conjecture, il trouva effectivement les deux amoureux dans une situation très immodeste. Devenu furieux à cette découverte il s'avisa temerairement de saisir au collet le tendre champion, qui supérieur en force saisit à son tour son adversaire, & tous les deux se

se chamaillant sans menagement, les cris des combattans attirèrent tous les gens du Logis & jusqu'aux plus proches Voisins. L'Hôtesse avertie du sujet qui causoit un si grand vacarme y accourut à son tour, & ne manqua pas de s'accrocher à la Héroïne de la piece: c'est alors que la Scene devint très intéressante. La Servante n'avoit point hésité à se deffendre, & plus vigoureuse que sa Maîtresse, l'avoit déjà terrassée, de sorte que les Maîtres risquoient fort d'avoir entierement le dessous, si quelques assistans ne se fussent rendus Médiateurs. Le Postillon & son amoureuse trouverent enfin le moyen de s'évader. Peu à peu les esprits se calmerent, l'affaire même commençoit à tourner en raillerie, & j'allois pour ainsi dire être la seule victime de cette aventure comique, si ma bonne fortune n'eut fait tomber entre les mains de la Patrouille qui faisoit sa ronde un Fripon, qui à la faveur du tumulte avoit trouvé le secret d'enlever mon Porte-manteau.

On voit peu de Païs où les Loix de la Police soyent plus rigides & mieux observées, qu'en Hollande. Mon Voleur ne fut pas plutôt arrêté qu'on le força à confesser sur le champ

jusqu'à la moindre circonstance de son Larcin; & à peine commencions nous mon Hôte & moi à nous appercevoir qu'on avoit escamoté mon petit équipage, que nous le vîmes rapporter à notre grande satisfaction. Cela fait, comme je m'étois déterminé à sortir incessamment de Bois-le-Duc, je ne songeai plus qu'à m'aller reposer, & je passai assez tranquillement le reste de la nuit. Le lendemain à mon reveil, on vint m'avertir qu'une Barque alloit partir pour la Haye; c'étoit précisément l'endroit où je m'étois d'abord proposé d'aller. Ne voulant point manquer cette occasion, je m'habillai à la hâte, & suivi de mon Hôte toujours officieux je courrus m'embarquer. C'est ici que je commencerai les remarques, dont je pretends regaler cet ami, qui m'a pour ainsi dire mis la plume à la main.

Maniere de voyager commodement dans toute la Hollande par le moyen des Barques. Description succinte de ce qui s'y passe ordinairement.

POUR peu qu'un Voyageur soit accommodant, on se passe facilement en Hollande de Chaise, de Carosse & de toute

te autre Voiture de cette espèce. On y voyage à petits fraix & commodément dans des Barques fort propres ; ou chacun s'ennuye ou se divertit selon l'humour qu'il a plu à la Nature de lui départir. C'est-là , dit un Auteur judicieux dans une courte digression , qu'il fait au sujet d'un Voyage de cette nature ; c'est-là qu'un bourru retiré dans un coin , peste entre ses dents contre les fots discours qu'il entend , & quelquefois même contre les bons supposés fots , parce qu'on les tient dans une Barque ; tandis qu'un amateur de la Lecture , ou bien quelqu'un qui veut paroître tel , s'amuse à feuilleter un Livre nouveau , & qu'un Philosophe prêtant attention à ce qu'on dit de bon & de mauvais , tirera de l'un & de l'autre un plaisir & une utilité égale.

Rien ne sçauroit être plus varié que les conversations qu'on entend d'ordinaire dans ces Maisons flottantes. On y parle tout à la fois de Politique & de Nouvelles , de Morale , de Débauche , de bel Esprit , de Theologie , de Libertinage &c. & prêter l'oreille tantôt à un entretien & tantôt à un autre , c'est presque comme si l'on entendoit lire les Diversitez curieuses. Dès que l'on met le

pied dans une de ces Barques, on perd pour tout le tems qu'on y reste toute la distinction que la Naissance, le Rang & la Fortune mettent d'ordinaire parmi les hommes; & cette égalité qui regne dans les Societez formées par le hazard, y produit une liberté souveraine. Si une Femme de qualité par exemple vouloit se donner les airs de déplacer la moindre Payfanne, elle se verroit bientôt relancée par un. (*Vous ne payez pas d'avantage qu'une autre, & la commodité me plaît autant qu'à vous :*) & qui plus est cette réponse paroîtroit fort équitable à des Republiquains persuadés, que tous les hommes ont une Nature également excellente, & que le sang qui coule dans les veines d'un Prince, n'est pas plus pur que celui qui, après avoir passé par une longue suite de Faquins, circule dans le corps d'un Financier. Et en un mot dans toute la Republique il n'y a rien de si republicain qu'une Barque.

C'étoit dans un de ces Bâtimens que je viens de depeindre, qu'après avoir fait porter mes hardes je trouvai à me placer assez commodement. Le hazard me donna pour Compagnon de voyage un vénérable Vieillard de la Physionomie du monde la plus heureuse. Un véritable

ble Hollandois ne se communique d'ordinaire qu'à ceux qu'il connoit pour ainsi dire de longue main. Celui-ci qui en étoit un, & de l'ancienne roche se trouva heureusement pour moi d'un tout autre caractère. Homme d'esprit & de Littérature, tres opulent d'ailleurs; il n'avoit fait usage de ses richesses, que pour s'instruire & connoître les mœurs & le génie des Nations étrangères. Je ne sçai s'il se trouva quelque espece de sympathie entre nous deux; mais à peine m'aperçût-il, qu'il parut s'intéresser pour moi. Ne sachant point la langue du Païs, j'eus beau m'exhaler en politesses & en compliments en abordant la Compagnie qui étoit assez nombreuse; loin d'y répondre, les uns sembloient m'examiner d'un œil de compassion, d'autres m'honoroient d'un petit souris subsannatoire. Lui seul s'y montra sensible, & prenant la parole: Mr. me dit-il, en très bon françois, soyez le très bien venu, je vois bien que c'est pour la première fois que vous venez en Hollande, faites moi le plaisir de prendre place auprès de moi. Surquoi me tendant la main j'eus le malheur, en faisant un effort pour penetrer jusqu'à lui, de salir de mon pied le jupon d'une Païsanne, qui rougis-

fant de colere me chanta d'abord nombre d'injures, où je ne comprennois rien à la verité, mais qu'il m'étoit facile de deviner au ton de sa voix, & par les grimaces extraordinaires dont elle accompagnoit ses paroles. Graces à mon nouveau Patron, que je designerai deormais sous le nom de Philandre, qui lui parla en ma faveur, la très propre & très sensible Hollandoise fit treve à sa douleur, & toute mon attention se tourna à cultiver une aussi digne connoissance. Je ne fus pas long-tems à m'assurer, que j'avois à faire à un homme d'un vrai mérite & d'une cordialité peu commune, c'est ce qui m'engagea à lui donner du premier abord toute ma confiance. Il n'eut pas plutôt appris la preference que je donnois à sa Patrie pour y passer tranquillement le reste de mes jours, que me serrant la main affectueusement; je suis charmé, me dit-il, de votre rencontre, j'ay voyagé comme vous hors de mon País, & j'ose vous assurer sans prevention, que tout bien considéré, je n'en ay pas trouvé de plus propre ni de plus commode pour un homme, sur tout qui ne cherche qu'à vivre en vrai Philosophe.

Soit, comme j'ai déjà dit, que ce
qu'on

qu'on nomme sympathie agit alors d'une maniere efficace, pour nous lier tous les deux d'une veritable amitié, soit autrement. Il est certain que nous nous sentions entraîné l'un vers l'autre d'une façon qui ne paroît pas naturelle, & qu'il faut avoir éprouvé pour la bien comprendre. Ciceron dans un de ses Traitez nous fait sentir, que l'amitié n'est autre chose qu'un Contrat tacite entre deux personnes, qui, touchées d'un merite mutuel & de la conformité de leurs humeurs, s'engagent en partie par inclination & en partie par un intérêt raisonnable à se rendre tous les devoirs, que la raison & un amour propre réglé peuvent permettre; & c'est ce que j'éprouvai dans cette rencontre. Touché du merite supérieur que je reconnoissois en Philandre, je m'attachai d'abord à lui par inclination, ensuite l'intérêt & l'amour propre dont parle Ciceron succederent tour à tour. Etranger & dans un País où je venois fixer ma demeure, quel intérêt n'avois-je pas à captiver la bienveillance d'un tel homme; & mon amour propre n'exigeoit-il pas, que je misse tout en usage pour me l'attacher essentiellement.

Animez tous les deux à peu près d'un
mê-

même motif, nous ne hésitâmes point à nous communiquer nos plus secrètes pensées. Instruit de tous mes desseins il m'apprit à son tour, que retiré de ce qu'on appelle les embarras du grand monde, il jouissoit déjà depuis quelque tems de cette tranquillité après la quelle j'aspirois. Vivant tantôt en Ville, tantôt à la Campagne, selon que la variété des Saisons luy faisoit preferer l'un ou l'autre de ces deux séjours : il ne tiendra qu'à vous adjouta-t'il, de jouir incessamment d'un repos & de certaines douceurs, auxquelles sans doute vous n'esperiez point de parvenir qu'à la suite des tems. Voyez, réfléchissez un peu à ce que je vais vous proposer. Mes Parens m'ayant laissé du bien à pouvoir faire une dépense très honorable, je n'en abuse point. Le soulagement des veritables pauvres fait d'abord toute mon attention, & un ami solide d'un certain caractère me suffit, pour m'aider à passer les plus agréables momens de la vie. J'en avois un qui vient à mon grand regret de payer son tribut à la Nature. Prenez sa place, je vis comme je vous ay déjà dit, tantôt en Ville, tantôt à la Campagne, & il ne tient qu'à moi de m'y procurer tous les agrémens, qu'un honnête homme puisse sou-

souhaiter. J'ai une Bibliotheque des mieux choisies, & personne assurément n'a des relations plus intéressantes que celles que j'entretiens, même avec des premiers Sçavans de l'Europe.

Penetré de la plus vive reconnoissance, je m'efforçai de la lui marquer avec une espece de transport, & n'étant point en état de profiter sur le champ de sa bonne volonté, comme il sembloit l'exiger, je lui demandai seulement le tems de pouvoir finir quelques affaires d'honneur & d'intérêt, que j'avois à regler à la Haye & à Amsterdam; & pour preuve de ma sincerité je les lui communiquai sans reserve. Après y avoir prêté toute son attention, les affaires, me dit-il avec un profond soupir, que vous venez de me confier, sont d'une nature à ne pas finir si-tôt que vous vous l'imaginez. Comment, lui repliquai-je, y trouvez vous quelque obscurité, & ayant à faire à des Hollandois, ne dois-je pas me flatter d'une bonne & prompte justice. N'est-ce pas au centre de cette sage Republique que Themis a établi son vrai Domicile . . . Helas; mon cher Mr.continua-t-il, que vous trouverez à decompter sur toutes ces idées magnifiques que vous vous êtes

êtes formé en faveur de notre Nation. J'avoüe que nos Ancetres étoient ce qu'on peut appeller veritablement des hommes, mais le tems & les mœurs ont si fort changé, que pour ne pas perdre l'idée des vertus de nos Peres, moi même je suis obligé de recourir à certains memoires, que les plus habiles Ecrivains de ce tems-la nous ont laissé, & que la plûpart de mes Compatriotes semblent regarder aujourd'hui comme des Romans.

C'est fort à propos que j'en ai un actuellement sur moi, tenez faites en la lecture; & je ne doute point qu'elle ne vous aide à connoître parfaitement, combien les caractères des anciens Hollandois different de ceux d'a present. La dessus ayant pris son memoire j'y lus à peu près ce qui s'ensuit.

Caractères , Mœurs & Coutumes des anciens Hollandois.

JAMAIS Nation ne fut plus sage ni plus heureuse que celle qu'on comprend sous le nom de l'ancienne Republique de Hollande. Ce Peuple avoit rendu habitable par un travail sans relache un petit coin de la Terre, que la Nature sembloit n'avoir destiné qu'aux horreurs de la

la solitude. Bientot cette commune Mere des hommes, qui ne refuse rien à la diligence, vit les Marais devenir fertiles, & les Bois se changer en Prairies riantes. Les Habitans de ces Lieux fa-voient trouver l'abondance, ou des Peuples plus raffinés eussent à peine trouvé le nécessaire. Ils adoucissoient leurs travaux par l'agréable innocence des plaisirs naturels, & ces plaisirs devenus sensibles & touchants par la fatigue qui les precedoient, leur faisoient couler dans un profond repos, des jours parfaitement heureux.

Le laitage, les legumes & les fruits, ces mets que la Nature même assaisonne fournissoient à leur appetit des repas agréables, sains & frugals. L'aimable Simplicité compagne de l'Innocence cachoit à ses chers Nourrissons les vices que les manieres raffinées repandent à pleines mains. Sans finesse d'esprit ils avoient un bon sens admirable, qui brilloit sur tout dans la sagesse de leur Politique integre.

Ils n'étouffoient pas ce bon sens pur par des connoissances plus curieuses qu'utiles, & qui n'ont aucun rapport à l'ordre & au bonheur du Genre humain. Ce solide bien leur étoit plus précieux
que

que le faux brillant des modes & qu'une vaine politesse, qui n'a point son principe dans la raison. Ils ne suivoient dans leurs manieres qu'une Nature innocente, leur candeur, leur bonne foy ne se dementoient jamais. Il ne leur venoit pas seulement dans l'esprit que la parole pouvoit servir à tromper quelqu'un. Incapables de la plus innocente tromperie, ils n'en soupçonnoient jamais les autres. Etre malheureux leur paroissoit moins rude que d'être coupable, on ne connoissoit point parmi eux une tendresse asservie à une methode criminelle. Ils ne se faisoient pas une Etude serieuse de plaire au Sexe, en leur corrompant l'esprit & le cœur par l'orgueil qu'inspire la delicate lâcheté de la flatterie. A quoy leur auroit servi le raffinement de cet Art. Ils ne vouloient se rendre aimables qu'aux yeux d'une seule Femme, pour partager avec elle les plaisirs que leur procuroient leur vertu; & les peines inseparables du sort des hommes.

Leurs paisibles Maisons étoient fermées aux funestes desordres de l'Adultere, l'Epoux ne songeoit de jour qu'au soin de sa Famille, & le soir il se faisoit un bonheur de se delasser de la fatigue du jour dans les bras de sa tendre Moitié; dont

dont la Naïveté touchoit plus que les degoûtantes Mignardises des Femmes du Siècle, qui cherchant l'art de plaire trouvent le secret de se faire mépriser.

Par une aimable Prevention, par un heureux aveuglement; l'Epouse toute occupée de sa tendresse pour son Epoux ne trouvoit que lui seul d'aimable. Une heureuse égalité, qui fait le vrai bonheur d'une Republique, leur faisoit cherir leur Liberté autant que leur Vie.

Amateurs de la Paix, delivrés de l'extravagante Fantaisie d'étendre leurs Etats, ils n'alloient pas acheter par mille Crimes le soin inquiet de gouverner des Peuples malgré eux : mais une ardeur genereuse les animoit dès qu'on en vouloit à leur impayable Liberté. Ils étoient tous également intéressés au bien de leur Patrie ; & tous ils se precipitoient avec un Zele égal à la deffendre. Jamais Peuple ne fit de plus grandes Actions, & jamais on ne vit plus evidemment que la Liberté est la source de la Valeur. La bonté cordiale, qui paroît si ridicule dans ce Siècle, étoit le Caractere particulier de ce Peuple fortuné. Tous les malheureux venoient de tous les coins de la Terre chercher dans cette Republique un Azile assuré; & bientôt devenus Membres de ce

B

mê-

même Corps, ils recevoient un bonheur pur & sans mélange, des mains de la Simplicité & de l'Innocence, qui re-
 gnoient dans cet Etat bienheureux. Ils
 apprennoient avec plaisir à obéir à des
 Loix, qui ne tendoient qu'à entretenir par-
 mi eux les sources de leur bonheur ; à
 des Loix qui se faisoient plutôt écouter par
 leur Utilité intéressante, que par les Sup-
 plices dont elles menaçoient les Trans-
 gresseurs. Les Magistrats qui veilloient au
 maintien de ces Loix si sages, en étoient
 eux mêmes les plus religieux Observa-
 teurs. Ils ne se distinguoient de leurs Su-
 jets que par leur Sagesse, par leur Pru-
 dence, par leur Fermeté dans les Périls,
 & par leur Tendresse pour la République.
 On ne les voyoit pas étaler aux yeux
 de leurs Compagnons un Luxe odieux,
 ni faire la matière de leur Magnificence
 du fruit des Travaux & de la Sobriété de
 ceux qu'ils gouvernoient. S'ils étoient
 au-dessus des autres, ce n'étoit que pour
 leur donner des exemples de Frugalité
 & de Modestie, le bonheur de la Patrie
 étoit le but & la récompense des soins
 de ces véritables Peres de leur Peuple.
 Cette heureuse, cette sage Nation n'est
 plus, certaine Politesse mal entenduë &
 les Tresors superflus ont été, & la Guer-
 re

re & la Peste, qui l'ont effacée de dessus la surface de la Terre; & si l'on voit aujourd'hui quelqu'un qui se pique encore de vouloir imiter ces anciens Bataves, bien loin de se voir applaudir il s'attirera infailliblement le mépris de ses Compatriotes. Comment? s'écrieront-ils d'un ris moqueur, nous approuverions la Conduite de ces bonnes gens, qui ne sçavoient tirer le moindre parti de la vie: ignorants jusqu'à l'usage des fourchettes, ils mangeoient salopement avec leurs doigts; qui pis est, ils buvoient brutalement dans un même Verre. Qu'elle grossiereté dans leurs manieres de s'habiller, ils consultoient plutôt la Commodité & la Pudeur que la Vanité. Ils aimoient mieux dans leur air & dans leur démarche les avis de la Nature, que les Leçons d'un Maître à danser: qu'elle impolitesse. Voila comme on raisonne quand on ne sçait pas distinguer l'impresion que fait sur nous la Coutume, d'avec ce que nous dicte une Raison éclairée. Supposons par exemple que je sois un de ces Bataves aussi naturel dans mes manieres, que dans mes habits & dans mes discours; & demontrez moi Messrs. les Hollandois modernes, que le bon air consiste dans les choses, où il me paroît à présent qu'on le fait

consister. Faites moi voir que j'agis contre la Raïson & contre l'Humanité, en ne me gênant point dans un habit qui me met à la torture. Prouvez moi que rependant mon Sang pour conserver cette chere Liberté, que les travaux de nos Peres nous ont acquis aux depens du leur, je dois me faire l'esclave de ma Chevelure. Demontrez moi que la genereuse Hardiesse d'une Franchise raisonnable, doit ceder à la doucereuse Foiblesse d'un Complimenteur, qui pour unique regle de ses discours n'a que l'envie de plaire à ceux dont il nourrit les Vices par ses Flatteries. Ou bien demontrez moi encore, qu'elle est inferieure cette Candeur vertueuse de nos Ancetres à l'impudence brutale d'un Petit Maître, qui n'ouvre la bouche que pour offenser son Prochain par des veritez choquantes.

Faites moi comprendre enfin qu'il est raisonnable, d'affecter dans toutes ses manieres une Delicatesse effeminée, & de n'avoir de la force & de la vigueur que pour les Debauches les plus infâmes. Il me seroit bien plus facile à moi de demontrer, que ce bon air pretendu & cette Politesse ne fait qu'abattardir le bon Sens, qu'elle amollit le Courage, en un mot qu'elle ôte aux Hommes, tout ce que leur Cœur & leur Esprit

prit ont de genereux & de mâle , & qu'elle les affujettit à leurs propres Chimeres & à celles des autres. Heureux mille fois dans leur façon de vivre les anciens Belges...

J'en étois précifément à ces judicieufes Réflexions , lorsque notre Barque vint à s'arrêter. Le mouvement général qui fe fit alors me fit fufpendre une Lecture auffi intéreffante, & m'adrefant à mon nouvel Ami, je lui en demandai la caufe ; nous fommes me dit-il devant une petite Ville qu'on nomme Gorcum , ou l'on eft obligé de faire certaines déclarations au Bureau qui y eft établi , avant de pouvoir paffer outre , & c'eft auffi l'endroit juftement ou je dois me féparer de vous , à moins que vous ne foyez dans le deffein de me fuivre. Une affaire indifpenfable m'oblige de paffer à une Maifon de Campagne qui m'appartient : voyez , determinez vous , le tems preffe. J'aurois bien voulu profiter d'une pareille avance , mais devant recevoir à la Haye des Lettres qu'il m'importoit de voir fans le moindre retardement , à l'adrefle d'un bon Religieux François , qui faifoit la fonction de Pafteur à l'Eglife Romaine , connuë fous le nom des Peres Carmes.

Je lui remontrai avec douleur qu'il m'étoit moralement impossible de profiter d'une Offre aussi obligeante.

Surquoy Philandre reprennant la parole ; eh bien ! dit-il , que cela ne vous inquiete point , partez pour la Haye , je ne ferai pas long-tems à m'y rendre , & laissez moi vòtre adresse chez ledit Religieux , dont le nom ne m'est pas inconnu , car si je ne me trompe son nom est Anselme : voila le Patron de la Barque prêt à remettre à la Voile , à Dieu. Nous étant ainsi séparés je me trouvai comme dans un nouveau Monde , personne de notre Compagnie ne parloit François. Jugez de la situation de mon esprit après les agrémens que je venois d'avoir auprès d'un des plus honnêtes Hollandois que j'ay vû de mes jours. N'entendant rien de ce qu'on disoit , & ne pouvant lier Conversation avec Personne , je pris le parti de me retirer dans un coin : ou après avoir revé quelques instans à l'heureuse rencontre que je venois de faire , je vins à m'affoupir. Je ne sçai s'il est vrai ce que j'ay oüi dire à plusieurs Personnes , que pendant leur Sommeil ils ne revent jamais , pour moi je sçai bien qu'il m'est impossible de sommeiller un seul instant sans que mon

imag-

imagination travaille, & cette Faculté (si c'en est une) ne me fut pas inutile dans cette occasion. A peine avois-je sommeillé quelques momens, que je crus voir en Songe un homme d'assez mauvaise mine, qui s'approchant peu à peu de moi se mit à me presser si fort, que sa Temerité m'inspiroit une espece de Frayeur. Le mouvement que je fis pour me degager de ses mains fit que je me reveillai en sursaut, en jettant un grand cri. Tous les assistans en furent emûs. Je l'étois aussi extremement, mais je le fus bien davantage quand je m'apperçus qu'on venoit de m'enlever une Montre d'or à repetition d'un prix considerable, & que j'aurois été très fâché de perdre. Je tachai par de gestes & de signes convenables d'exprimer mon aventure. Le Maître de la Barque qui étoit sur le Pont quitta son Gouvernail & vint à moi; il comprit d'abord de quoy il s'agissoit: surquoy ayant parlé vivement à toute la Compagnie, chacun commençoit à se regarder, témoignant une Surprise extrême. J'entendois bien parler & raisonner, mais je n'y comprennois rien. A la fin, après bien de discours un de la Compagnie, homme grave & vêtu fort modestement, que je n'avois point en-

core remarqué, m'adressant la parole me demanda si j'entendois le Latin. Charmé de pouvoir m'expliquer avec quelqu'un, je luy repondis en la même Langue, & luy racontai en peu de mots mon reve & la perte que je venois de faire. Surquoy s'étant formé un espece de Conseil, ou je pouvois entrer par la voye de mon Interpréte; après avoir désigné le Voleur que j'avois cru voir en Songe, il fut conclu que c'étoit précisément un de la Chambrée qui venoit de monter subitement sur le Pont. On courut après luy, mais il ne paroissoit point. Après bien de recherches il fut trouvé dans la grande Chambre, ou tout ce qu'on appelle petites gens ou qui ne veulent faire que peu de depense prennent ordinairement leur place. On luy exposa d'abord le fait assez modestement, non seulement il le nia, mais il le prit sur un ton à exiger même reparation d'honneur. Heureusement il n'étoit pas le plus fort; le Maître du Bateau à mon instance l'obligea à revenir dans l'endroit où s'étoit fait le vol. Je ne l'eus pas plutôt envisagé, que je le reconnus pour le même que mon imagination se l'étoit représenté en Songe. Je n'ignore pas le peu de foy qu'on ajoûte, surtout dans le

le tems ou nous sommes, à tout ce qui a seulement quelque rapport à nos reves; c'est-ce qui m'avoit d'abord déterminé à supprimer cette Circonstance : étant cependant très veritable, j'ay cru pouvoir la rapporter, le Lecteur en fera l'usage qu'il trouvera à propos.

L'Idee de ses traits que je conservois encore me frappa si fort, que je ne pûs m'empêcher de l'apostropher vivement. Celuy qui vouloit bien me servir d'interprète me fit comprendre fort à propos, qu'il ne convenoit pas en Hollande d'accuser quelqu'un sans pouvoir alleguer de Preuves convaincantes, & que cette affaire pourroit tourner mal pour moi, supposé que l'accusation ne fut pas prouvée suffisamment. Quoyque piqué au vif, je fus docile à ses remontrances & je remis le tout à la continuation de ses bons offices. Il me parut s'en charger d'autant plus volontiers, que toutes les Personnes de notre Compagnie prennoient déjà hautement parti contre l'accusé. Celui-ci voyant qu'on commençoit à le regarder de mauvais œil se deconcertoit peu à peu; mais toujours ferme dans la negative, on s'avisa enfin de proposer à chacun de se laisser fouiller. Bien loin

de rejeter la proposition, mon Fripon, car c'en étoit un réellement, fut le premier à l'accepter, & commença à vuidér ses poches & à se fouiller exactement & avec tant de naïveté, que tout le monde y fut trompé: moi même je sentoie déjà diminuer ma prevention, lorsqu'un vacarme extraordinaire se fit entendre subitement dans la Chambre voisine, on y crioit à pleine gorge; au Meurtre? au Voleur? à l'Assassin? le Patron y accourut sur le champ suivi de ses Matelots, & il ne fut pas peu surpris de voir deux jeunes hommes le Couteau à la main faire face à sept ou huit autres, qui ne cherchoient que le moment de les saisir sans risque. Sa presence ayant suspendu le desordre, il s'informe du fait, & la voix générale lui apprend, que les deux Champions armés de leurs Couteaux ne cherchoient qu'à deffendre un sac de trois cens Florins, qu'ils venoient de filouter à certains jeux. Celui qui avoit été leur dupe étoit un Domestique d'un Membre de la Regence, à qui il devoit remettre cette Somme, & il se trouvoit précisément que c'étoit le Protecteur du Maître du Bateau. Il n'en falloit pas davantage pour l'animer contre ces Fripons, les

ayant fait faisir fans autre forme de Proces, il leur fit non seulement rendre l'argent en question, mais sur plusieurs autres accusations qu'on formoit contre eux, il les fit fouiller dans la derniere rigueur. Circonstance qui tourna toute à mon avantage, car c'est par la que je ratrapai ma Montre. Le Filou qui avoit fait le coup étoit de leur bande, & pour être à couvert de toute recherche il avoit été remettre son vol entre les mains de ses deux Camarades, tandis qu'ils étoient encore occupés à dévaliser leurs dupes. Le tout étant restitué on tint un espece de Conseil Général, pour voir ce qu'on devoit faire à l'égard de ces trois malheureux. Plusieurs opinerent qu'ils falloit les remettre entre les mains de la Justice, mais le plus grand nombre, qui l'emporta, fut d'avis qu'on les chasseroit seulement du Bateau, ce qui fut exécuté à leur grande joye, ne s'attendant pas d'en être quitte à si bon marché.

Cette petite Avanture doit faire comprendre à tout Etranger qui voyagera en Hollande, combien il luy importe d'être sur ses gardes. Les Filous & les Avanturiers n'y sont pas moins nombreux

breux & moins rusés qu'ailleurs, & quoyque comme j'ay déjà dit, les Loix de la Police y foyent très severes & des plus exactes, on ne laisse pas de voir chaque jour nombre d'honnêtes gens donner dans leurs filets. Les Barques publiques ne sont presque jamais exemptes de cette maudite race. Toutes ces Tracasseries finies, je ne songeai plus qu'à remercier mon Interprete, qui m'avoit si bien servi, il parloit parfaitement bien le Latin & je ne l'entendois pas mal. Au premier Entretien serieux que nous eumes ensemble, ou nous agitames plusieurs questions de Sciences & de Litterature, il me parut homme d'esprit & de bons sens, ce qui me confirma dans l'idée que je m'étois déjà fait que c'étoit un Ministre Reformé. Continuant dans cette pensée, je m'avisai sottement de vouloir lui faire ma Cour, en lançant de tems en tems quelques traits satyriques sur tout contre les Moines. Attentif à examiner comme il prennoit la chose; jugez de ma surprise, quand d'un ton imposant je l'entendis repondre ainsi aux fades Plaifanteries & Brocards Monastiques dont j'avois pretendu le regaler: Mr. me dit-il, je vois bien que mon vrai Carac-

raçtere ne vous est pas connu ; pour vous en donner une idée, sachez d'abord, que je haïs souverainement tout ce qui a le moindre rapport à la Satyre outrée, independamment de tout amour propre je vous avoüerai, que je me pique de Litterature & que je ne suis pas ignorant dans la Theologie. Il semble que vous cherchiez à me faire expliquer sur ce que je pense touchant ce nombre prodigieux de Satyres & de Libelles, que les Ecrivains Reformés & Romains ont mis au jour reciproquement les uns contre les autres, au grand scandale des gens de bien : Voici quelques reflexions que j'ay fait à ce sujet

Reflexions Intéressantes.

Ceux qui se haïssent avec le plus de fureur, ce sont les gens de Lettres, & parmi eux se signalent, les Poëtes, les Litterateurs & les Theologiens. Il est vrai que les Philosophes quelque fois ne sont guere plus sages, & que les Preceptes de Moderation restent souvent dans leur Esprit sans passer jusqu'à leur Cœur. Il faut pourtant avoüer, que l'emportement n'est pas parmi eux ni si général ni si outré que parmi les autres

tres gens de Cabinet. Critiquez un Poëte avec toute la moderation possible, il ne laissera pas de vous regarder de mauvais œil, mais ajoutez la raillerie à la Critique, le voila qui vous haït à la fureur : sa haine le rend de mauvaise foy, & convaincu que vous êtes habile homme, il en conviendra parmi ses bons amis, & ne laissera pas de vous prodiguer dans ses Satyres, les titres les plus injurieux. Cependant les Poëtes ne sont pas implacables, il suffit qu'un ami intervienne & les assure de l'estime secrete qu'ils ont l'un pour l'autre, les voila bientôt reconciliés : ils se retracteront des injures qu'ils se sont dites, ils paroîtront persuadés qu'on ne sçauroit bien écrire, à moins que d'être de leurs amis ; & au fond il y a dans leurs Differens plus de folie que de méchanceté. Pour les Litterateurs, ils faut dire à leur Gloire qu'ils ne sont pas sujets à la foiblesse de se raccommo-der. La difference de leurs sentimens est la Cause de leur discorde, & cette Cause subsiste toujours. Un Litterateur ne dit jamais vous avez raison, après avoir dit vous avez tort ; il defend ce qu'il a avancé jusqu'à la derniere goutte de son Encre.

Les Theologiens n'en restent pas aux paroles dans leurs Disputes , ils vont bien plus loin s'ils en font les Maîtres , & deviennent tour à tour persécutés , & Persécuteurs.

Quand ils ne sont pas les plus forts , ils se défendent par la Raïson , mais aussitôt qu'ils ont le dessus , ils ne reconnoissent plus la Raïson pour Juge Competant , & la Morale dont leurs miseres les firent souvenir est echapée de leur Mémoire.

Si les Souverains les laissoient faire , chaque Secte auroit une Inquisition , & l'on depeupleroit le Monde par un Principe de Zele pour le Createur de l'Univers.

C'est peut-être outrer la matière ; mais du moins est il sûr que les Theologiens moderés même ne sçauroient refuter leurs Adversaires sans leur donner les titres les plus odieux & souvent abominables. Mais le moyen , dira-t-on , de songer de sang froid , à des gens qui tachent de saper les fondemens de la Religion Orthodoxe , leurs erreurs sont trop dangereux , & il faut les combattre impitoyablement par toutes sortes de voyes. Un tel raisonnement n'est-il pas tout à fait digne de Compassion , & s'il faut

faut absolument qu'un grave Theologien se serve de termes forts pour ne pas dire injurieux, qu'il les employe contre les Libertins de Profession. Ils attaquent une Religion souvent parce qu'ils la haïssent, ou qu'elle choque leurs intérêts. Peut on contester par exemple que ceux qu'on appelle Hérétiques ne soyent pour la plus part d'aussi bonne foi touchant leur Creance qu'un Romain dans la sienne; si donc l'intention seule fait l'essence du Crime, on ne sçauroit mettre du nombre des Criminels, ceux qui pechent faute de lumieres ou par une Prevention, dont ils ont de la peine à se dégager, ils sont plutôt dignes de Pitié que de Colere ou de haine.

Mais la chose est si claire, me direz vous peut-être, Romain, car il me paroît que vous l'êtes, quoyque vous ayez pû me dire contre les Moines: on n'a qu'à ouvrir les yeux; fort bien? Allez donc lier Commerce avec ces gens la, vous ne les trouverez pas aussi monstrueux que vous pensez, & commencez par vous insinüer dans leur Cœur par la douceur Evangelique; tachez ensuite à developper dans leur esprit, le Principe indubitable d'une Opinion aussi claire, que la votre, & de Conséquence en Conséquence amenez le tout doucement à la Saine Doctrine.

Si

Si vous vous servez de cette Conduite sans succès, vous aurez du moins la satisfaction d'avoir employé, pour convertir votre Prochain, le seul moyen par où il est possible d'y réussir, quand on ne sçait pas confirmer ses Décisions par des Miracles.

Ce qu'il y a de plus pitoyable dans ces Emportemens Theologiques, c'est qu'ils ont rarement leurs sources dans ces Disputes qui roulent sur des sujets clairs & développés, sur lesquels on ne sçauroit se tromper sans un Entêtement visible & sans une Prevention grossiere. Ce sont presque toujours sur des sujets embarrassés, hérissés de difficultez, où l'on trouve partout des Abîmes & des Précipices & où la Vérité même ne paroît pas toujours vraisemblable. Sur des matieres de cette nature, on peut se tromper sans Préjugé, sans Entêtement; avec de la Pénétration & des Lumieres, les plus grands Génies s'y trouvent les plus embarrassés, parce que les difficultez se présentent à leur Esprit dans toute leur force. . . Eh bien ! s'écria-t-il, en s'interrompant tout d'un coup, goûtez vous un peu ce que je viens de dire, vous ne vous attendiez point sans doute à me voir applaudir si peu à vos Saillies piquantes au sujet de vos

Prêtres & de vos Moines. Il est vrai, reparti-je, que le discours que vous venez de faire me cause une Surprise que je ne sçaurois vous exprimer ; en frondant le Libertinage de certains Catholiques, j'avouë mon foible, je n'ai eu d'autre vûë que celle de m'insinuer agreablement aupres de vous. Vôte Sincerité me plait ajouta-t-il, un homme de votre Nation n'avouë pas facilement qu'il a tort : si vous ne voyagez que pour vous instruire, agissez toujours de bonne foy. Quoyque Ministre & Reformé, je n'ay jamais méprisé moins encore haï quelqu'un, parcequ'il étoit d'une Communion differente de la mienne ; je vous l'ai fait assez connnoître dans l'Entretien que nous venons d'avoir, touchant les Disputes Theologiques. Charmé de l'entendre ainsi raisonner je me preparois à l'engager dans quelque nouvelle Differtation ; quand la Barque vint à s'arrêter devant Roterдам. Je ne m'amuserai point à faire ici la Description de cette Ville, personne n'ignore aujourd'hui qu'elle est d'une assez grande étendue, magnifique par ses Batîmens, ses Places, &c. Riche & florissante par son Commerce que les Anglois font valoir preferablement aux autres Nations, son

Port

Port qui est formé par les Eaux de la Meuse étant un des plus beaux & des plus sûrs de la Hollande. Revenons à mon sçavant Ministre, qui saisit le moment de cette halte pour se separer de nous, c'est ou il se fit mettre à terre. Il ne fut pas plutôt parti que je me trouvai comme entierement abandonné à moi même.

Le Remu-ménage qui se fit alors dans tout le Bateau me plaça auprès d'un petit homme d'un âge assez avancé : il lisoit attentivement, & le Livre qu'il tenoit entre ses mains me parut être écrit en François. Cette Découverte m'enghardit à luy parler en cette Langue, & ma joye ne fut pas médiocre de l'entendre repondre dans le même Idiome. Connoissance de voyageur, comme on dit, est bientôt faite, il alloit à la Haye aussi bien que moi, cette Circonstance m'engagea à le prier de vouloir bien m'associer seulement pour cette seule Nuit au Logement qu'il avoit resolu de prendre. Je n'ay rien encore de déterminé sur cela, me repondit-il, mais si vous voulez nous pourrons encore arriver à la Haye assez à tems pour nous pourvoir, en prennant un Carosse à Delft, qui est une Ville ou notre Barque

s'arretera jusqu'au lendemain matin. Coupez, tranchez, taillez, lui repliquai-je, je souscris volontiers à tout ce que vous trouverez à propos.

Sur cette Réponse, il adressa la parole à deux autres habillés, à peu près comme luy, en Langage Hollandois, du moins il me parut tel à sa maniere de s'enoncer. Leur Colloque fini nous commençames à nous questionner reciproquement, son air & ses manieres étoient si différentes de celles du Ministre & de mon genereux Philandre, que je commençai à me defier de sa Sincerité, aussi m'étudiai-je à mon tour, à luy faire prendre le change sur tout ce que je pensois. Je ne sçai s'il s'en apperçût: mais voyant que je repondois toujours en Normand, quand il s'agissoit de luy faire quelque ouverture de Cœur, il s'en tint aux Lieux communs, & nous en étions simplement à la pluye & au beau tems, lorsqu'un jeune homme s'avisa de descendre dans notre Chambre fumant sa pipe. A peine parut-il, qu'une Femme de la Chambrée luy dit d'un ton imperieux, qu'il ne luy convenoit point de venir fumer en sa presence. L'Etranger, car c'en étoit un, regarda la chose comme une Injure, & repoussa vivement la

Re-

Remontrance ; mal lui en prit, car l'Offensée secondee de deux ou trois de ses Camarades, ne hésita point à le saisir au Colet, le menageant si peu, que sans la Mediation de quelques assistans charitables, le jeune Rodomont auroit été étrillé de façon à s'en souvenir pendant très long-tems. Quelque secours qu'on luy donnât, il ne fut délivré des mains de cette espece de Harpies, qu'après plusieurs Egratigneures & après avoir vû son Habit déchiré par lambeaux : & la Conclusion du tintamarre fut que le Fumeur indiscret fût obligé d'aller fumer sa pipe sur le Pont . . . Cet incident tragi-comique nous fournit le sujet d'une Conversation sur la malice des Femmes ; le Voisin seul avec qui je pouvois m'expliquer, s'egaya fort long-tems sur leur Compte, il outra même la matiere, jusqu'au point de soutenir que rien ne pouvoit approcher de la malice d'une Femme. Il me cita à ce propos, comme un homme parfaitement instruit sur cette matiere, tout ce que plusieurs Ecrivains Sacrés & Prophanes en ont écrit. Le fameux Erasme fut le seul dont il ne me parla point ; j'y suppléai en luy faisant remarquer, que cet Auteur, après avoir exageré la malice des Femmes au-dessus

même des Furies Infernales , mettoit celle des Moines beaucoup au-dessus ; par ce seul trait qu'il place à la marge de sa Dissertation Satyrique.

Nota tamen quod nondum erant Monachi.

Remarquez que dans ce tems ou le Sexe Feminin pouvoit même faire la Nique à la malice des Demons, il n'y avoit point encore des Moines. Je n'eus pas plutôt cité ce passage, que je vis mon homme froncer le sourcil, & se deconcerter à un point qui me surprit. Nous allions quitter la Meuse pour entrer dans le Canal de Delfshave, petit Bourg assez agreable. Saisissant cette Circonstance pour changer de Conversation, il la fit retomber sur le peu de chemin qu'il nous restoit à faire avant d'arriver à l'endroit, ou nous pourrions prendre une Voiture par terre ; c'est à peu près surquoy roula notre Entretien jusques à Delft : le Vent avoit été si favorable, que nous y débarquames avant dix heures. Ce troisieme Compagnon de mon Voyage, de Bois-le-Duc à la Haye avec qui j'avois pû lier quelque Conversation, s'étant chargé du soin de louer un Carosse à quatre places, me conduisit chez un homme de

de sa Connoissance, qui sur le champ nous fit preparer un Phaëton. J'y pris place avec mon homme, que je ne sçau-rois designer que par l'Inconnu, car quoy-que je misse en œuvre pour sçavoir son Nom, son Pais, ou sa Profession, il me donna si bien le cange sur tout, que je n'en pus rien apprendre. Les deux autres à qui il avoit parlé déjà dans le Ba-teau se joignirent à nous: il pleuvoit à verse, & au grand regret du Cocher, que j'entendois pester entre ses dents, nous partimes non sans avoir préalablement payé les trois quarts de la Voiture pour ma part, comme je l'expliquerai ci-après. Arrivés à la Haye, mon Inconnu fut hurter à deux ou trois Portes pour demander un Gîte pendant le reste de la Nuit; l'on ne fit pas seulement mine de nous repondre, & nous commencions à être assez embarrassés, quand notre Cocher s'avisa d'engager un Claperman, (homme qui court pendant la Nuit criant à tout moment il est telle heure, ils sont plusieurs qui vont separement & qui veillent à la sureté publique) à nous conduire dans quelque Auberge. Celuy-ci en bien payant, après quelques detours nous mena dans une Ruë très étroite qu'on nomme le Cingle, précisément derriere la Cour, ou un bon homme nom-

mé Simon, qui donnoit à loger, nous reçut avec Cordialité. Le premier soin de mes trois Camarades fut de se faire porter du Vin, pour moi fatigué à l'excès je les laissai en disposition de bien boire & pris le parti de m'aller coucher. Il étoit déjà haut jour le lendemain quand je m'éveillai ; mes trois Compagnons moins paresseux que moi, étoient déjà sortis , & m'avoit laissé tout l'écot du Vin à payer, quoyque je n'en eusse point goûté ; c'est ce que m'apprit d'abord mon Hôte en entrant dans ma Chambre.

Ce trait me frappa ; & joint à l'argent qu'on avoit exigé pour ma place dans le Carosse, je me confirmai dans certaine idée qui m'avoit déjà fait soupçonner la Probité de mon Inconnu. Mon Hôte remarquant ma surprise m'en demanda la Cause ; je luy expliquai naturellement ma pensée ; & apprennant combien on m'avoit fait payer pour ma part de la Voiture ? vous avez été ma foy la dupe de vos gens, s'écria-t-il, & je suis surpris que vous en foyez quite à si bon marché. Sur ces entrefaites la Servante apporta à son Maître une Lettre, qu'elle avoit trouvé dans la Chambre ou ces Etrangers avoient couché ;
elle

elle étoit écrite en Flamand, l'Hôte qui entendoit plusieurs Langues la déchifra, & c'est par la que j'appris enfin que l'Inconnu en question étoit un Moine, envoyé de sa Communauté en Hollande pour certaines affaires d'intérêt. C'est alors que je rappelai la grimace qu'il avoit fait, lorsque je luy citai le trait Satyrique d'Erasme contre les Moines; & je ne doutai point que les deux petits tours qu'il venoit de me jouer ne fussent un effet de sa petite Vengeance.

La chose n'étant point de Conséquence je m'en consolai facilement, & je ne songeai plus qu'à me rendre à l'Eglise des Peres Carmes, ou comme j'ay déjà dit je devois trouver quelques Lettres à l'adresse du Pere Anselme.

On a raison de dire qu'il y a d'honnêtes gens partout: il est fort peu de Païs ou les Moines en général n'ayent donné lieu par leur Imprudence ou autrement, à certain mépris qu'on semble avoir conçu pour le Froc. La Hollande a plus sujet que tout autre Païs de regarder ces Messieurs comme d'un très petit mérite pour ne pas dire méprisables. Le Libertinage & la Vie scandaleuse que menent presque tous ceux qui abandonnent leurs Couvents, pour, sous pretexte

te de Religion, devenir Membres de la Republique, autorisent cette mauvaise Opinion qu'on a d'eux. J'en ai vû nombre de cette espece & dont quelques nous ont fini leur malheureuse Carrière par quelque honteuse Catastrophe: j'en pourrois citer plusieurs exemples, qui ne laisseroient pas d'amuser sur tout un Lecteur Reformé, mais le respect qu'on doit au Christianisme m'empêche de pousser plus loin cette matiere. Revenons au Pere Anselme.

Ce Religieux, bien éloigné du Caractere de ceux dont je viens de parler, faisoit honneur à sa Profession de Missionnaire qu'il exerçoit depuis près de trente Ans, non seulement à l'Edification des Catholiques Romains, mais encore au gré des Ministres du Gouvernement, qui l'honnoient même de leur Protection. Je ne fus pas long-tems à reconnoître son mérite, aussi ne hésitai-je point à lui faire une entiere Confiance des mes affaires, & je n'ai pas eu lieu de m'en repentir. Notre Connoissance faite il commença par me choisir un petit Appartement près de sa Demeure, ou je me trouvai fort à mon aise, & en attendant qu'il me vint quelque Nouvelle de mon Philosophe, je m'attachai d'abord à con-

noî-

noître la Haye, dont voici une Description succinte.

Personne n'ignore, que la Haye est le plus grand & le plus agreable Village qui soit dans l'Univers. Ce nom de Village que je lui donne ne lui convient qu'autant qu'elle n'a point le Titre ni les Prerogatives des Villes de la Hollande, quoique d'ailleurs elle soit une des plus belles, des plus brillantes & des plus magnifiques, & je doute fort qu'il y en ait dans toute l'Europe à pouvoir lui être comparée, si elle étoit d'une plus grande Etendue. Sa situation est à un quart d'heure de chemin de la Mer, sa figure est ronde ou peu s'en faut, la Vûe de ses Places intérieures frappe d'abord d'une façon à surprendre l'Etranger le plus misantrope : parfaitement bien percée, ses ruës sont grandes, claires & bien pavées ; il y en a même d'une Longueur extraordinaire, la plûpart des Maisons qui les bordent sont magnifiques, bâties à la moderne, & dont une bonne partie efface l'éclat de bien des Hôtels que j'ay vû dans d'autres Païs. Des Allées d'Arbres tirées au cordon bordent tous les Canaux ; & un espece de petit Bois qu'on nomme le *Voorhout*, qui en forme une quantite étonnante, fait la plus belle Perspective du mon-

monde ; c'est la le plus beau quartier de ce charmant Lieu, & , si j'en avois le choix , où je me logerois preſerablement à tout autre ; auſſi les Maisons qui l'environnent ſont elles d'un goût & d'une magnificence fort grande ; la prodigieuſe quantité & la beauté des Arbres qui l'embelliffent ont fait dire à pluſieurs Perſonnes de goût , que la Haye étoit une belle Place dans un beau jardin , & un beau jardin en même tems dans une belle Ville. Pluſieurs Corps de Bâtimens entaſſés les uns ſur les autres & qui paroiffent avoir été faits à diverſes reprifes , compoſent ce qu'on appelle la Cour : ſa ſituation eſt entre deux belles Places , dont l'une eſt connuë ſous le nom du *Plein* & l'autre ſous celui du *Buytenhof* , toutes deux d'un goût & d'une regularité à faire plaifir. Celle du *Plein* eſt ornée de pluſieurs Allées d'Arbres d'une cimetrie ſinguliere ; la Place du *Buytenhof* n'en a ſimplement qu'une rangée qui en entoure la moitié , les Maisons d'ailleurs en ſont riantes & bien bâties , elles n'égalent point cependant la Magnificence de quelques-unes des celles du *Plein* , comme ſont par exemple l'Hôtel extraordinaire des Ambaſſadeurs , qui au dire des Connoiſſeurs en Architecture eſt un Chef-d'œuvre.

Ce-

Celuy du Comte de Nassau, President de Semaine pour la Province d'Utrecht, qui est à coté, & celui que Messieurs de la Regence d'Amsterdam font bâtir actuellement, dont le Frontispice qui est dans sa perfection suffit pour fixer l'attention des moins curieux.

L'Eau qui forme tous les Canaux de la Haye, en entourant la Cour va se rendre à un vaste reservoir qui borde ses plus grands Bâtimens du côté de l'Occident. C'est dans ce Palais que Messieurs les Deputez des Sept Provinces tiennent leurs Assemblées sous le nom d'Etats Généraux. C'est-là, où les Deputez de la Noblesse & de chaque Ville de la Province de Hollande, tous représentant le Souverain, s'assemblent ordinairement & extraordinairement, pour decider Souverainement de tout ce qui regarde la susdite Province.

Le Conseil du Comiteerde R. qui n'est à proprement parler, qu'un abrégé du Souverain, y tient aussi ses Seances, & a droit de decider sur bien de choses très importantes. Après vient le Conseil des Finances; on y voit aussi toutes les Cours de Justice, sçavoir: le Haut Conseil où l'on juge sans Appel, la Cour de Hollande d'où l'on peut appeller au Haut
Con-

Conseil; une Cour établie pour les affaires qui regardent le Brabant ; certains Officiers même établis par le Prince d'Orange comme Conseillers & Juges de ses Domaines , y tiennent aussi leurs petites Seances , & passant du Profane au Sacré (soit dit pourtant sans comparaison par rapport aux Membres Illustres qui composent tant d'Assemblées) ce Palais renferme encore une Chapelle sous le titre d'Eglise Françoisse; quatre Ministres tous gens d'esprit & d'un vray mérite, y font leurs fonctions avec tant de zèle & de dignité, que leurs Predications y attirent non seulement les Connoisseurs & les Personnes les plus distinguées de leur Communione, mais encore nombre de Catholiques Romains, qui mettant à part toute Partialité, rendent la Justice qui est due à la solidité de leur Morale. Enfin un Détachement nombreux du Régiment des Gardes à pied y veille Nuit & Jour pour la sûreté publique. La Haye renferme aussi un autre Bâtiment connu sous le nom de Vieille Cour, qui n'a rien de commun avec celle-ci que le nom: c'est un Hôtel d'une fort belle Structure & d'une vaste étendue appartenant au Roy de Prusse, son

En-

Envoyé y fait ordinairement sa Residence. Passons à l'Hôtel de Ville. Sa Situation est au Centre, & quoyqu'on n'ait rien négligé pour sa décoration, le petit terrain qu'il occupe, fait qu'on ne sçauroit le regarder que comme un Bâtiment fort peu au-dessus du commun : il n'en est pas de même à l'égard des Magistrats qui s'y assemblent ; quoyque ces Messieurs n'ayent pas les mêmes Prérogatives des ceux des autres Villes, ils ne laissent pas d'avoir un certain relief & des Privileges qui compensent en quelque maniere le tort qu'il semble qu'on ait fait à la Haye, en lui refusant un titre dont jouissent plusieurs Villes, qu'on peut regarder comme de Villages très simples eu égard à ce Versailles de la Hollande ; aussi n'en voit on guere en Place qui ne soyent d'un mérite reconnu & d'une Probité à toute épreuve. La Place de Grand-Bailli surtout est occupée d'ordinaire par quelqu'un d'entre les Nobles, dont la Réputation de Pere en Fils a non seulement toujours été sans tache, mais dont l'esprit & le génie le rendent supérieur à cent autres qui y aspirent.

C'est un trait, que nous pouvons appliquer aussi à un Personnage Illustre, connu

nu sous le nom de Conseiller Pensionnaire, dont la Residence doit être toujours à la Haye: c'est un grand Ministre d'Etat, & le Premier pour ce qui regarde les Affaires étrangères: peut-être trouverai-je dans la suite de cet Ouvrage des situations à pouvoir placer bien de Particularitez qui ont du rapport à ce Poste éminent, en attendant poursuivons ce qu'il y a de remarquable dans l'intérieur de la Haye. Independamment de la Chapelle Françoisse renfermée dans l'enceinte de la Cour, Messieurs les Reformez ont plusieurs grandes & belles Eglises, où le Service Divin se fait aussi tres regulierement & conformement aux maximes de la Religion Dominante, qui suit les sentimens de Jean Calvin. Tout le monde sçait que la Republique tolere toutes sortes de Religions sans distinction, aussi l'Etranger quelqu'il soit trouve-t-il la facilité d'y vivre selon celle qu'il professe comme s'il étoit dans sa Patrie. Les Lutheriens par exemple y ont un Temple particulier, aussi bien que les Arminiens, ainsi nommés parcequ'ils suivent les sentimens d'Arminius, qui different en certains points de ceux des Calvinistes. Il y a trois Synagogues pour les Juifs, les deux appartiennent à
ceux

ceux qui se distinguent par le nom de Portugais : & l'autre appartient aux Juifs qui tirent leur origine de l'Allemagne. Indépendamment des Chapelles publiques que tiennent les Ambassadeurs de l'Empereur, de France, d'Espagne, de Portugal, &c. les Catholiques Romains jouissent du Privilège de deux Eglises Paroissiales, que le Gouvernement protège spécialement aussi bien que celle des Jansenistes, qui quoique séparés de la Communion des Romains ne laissent pas de se soutenir.

Sans rien diminuer du mérite des autres Nations, on peut dire que les Hollandois n'ont rien négligé sur tout pour l'utilité du Public. Figurez vous les établissemens les plus sages & les plus charitables, vous les trouverez à la Haye : il y a d'abord plusieurs fortes d'Ecoles publiques pour l'Instruction de la Jeunesse de l'un & de l'autre Sexe ; des Maisons où un nombre prodigieux d'Orphelins & d'Orphelines sont nourris, élevés & instruits parfaitement, tant pour le Spirituel que pour le Temporel ; des Retraites commodes pour des vieilles Gens & autres Personnes qui n'aspirent qu'à passer le reste de leur vie éloignés du tumulte ; des Societez, pour

veiller la charité des Riches en faveur des Pauvres. Et comme on a grand soin, d'aider tous ceux qui paroissent seulement le mériter, on est aussi de la dernière févérité pour punir ceux dont la Conduite est digne de reprehension : c'est ce dernier article qui a donné lieu aux Maisons de Correction qu'on y voit, & où l'on renferme les Libertins de l'un & de l'autre Sexe, le tout séparément, selon toutes les regles de la bienséance la plus exacte.

La seule chose, où je trouve quelque chose à redire, & qui m'a causé une surprise extrême, c'est de n'y voir point d'Hôpital pour les Pauvres malades ; un pareil établissement me paroît d'une nécessité absoluë dans un endroit sur tout aussi peuplé & aussi fréquenté des Nations étrangères, & je ne doute point, que tôt ou tard on ne remédie à un inconvenient de cette importance.

Par ce petit détail que je viens de faire ils est aisé de comprendre, que je ne perdis pas mon tems en m'attachant à connoître la Haye, comme je l'ay dit avant d'entrer dans cette digression. Jusqu'à présent je n'ay parlé que de certains dehors qui frappent du premier coup ; de certains faits communs & gé-
né-

néraux : venons maintenant à quelque chose de plus intéressant , & entrons pour ainsi dire dans l'intérieur des Familles , voyons ce qui s'y passe , quelles sont les Mœurs & les Coûtures de ces braves Republiquains , en quoi consistent leurs Amusemens , leurs Jeux , leurs Politesses &c.

Commençons selon les Preceptes de la Rhétorique du petit au plus grand : il est à remarquer que la Haye , comme toutes les autres Villes de l'Univers , comprend au nombre de ses Habitans ce qu'on appelle d'abord la Lie du Peuple ; ceux de cette espèce sont naturellement bruteaux , & la plupart capables de faire ce qu'on appelle un mauvais coup , surtout quand ils ont dans la tête un verre de Genievre plus qu'il ne faut ; c'est alors que l'usage qu'ils font de leurs Couteaux , est très dangereux , & sans la crainte de la Justice qui est nuit & jour à leurs trouffes , les Scenes Tragiques y seroient très fréquentes. Après cette mauvaise race , dont j'ai été quelquefois sur le point d'éprouver la ferocité , vient la petite Bourgeoisie ; d'ordinaire elle est composée d'Artisans , dont la plus grande partie ne vit que du travail de sa Profession , ceux-ci m'ont paru assez trai-

tables, les uns plus, les autres moins, selon qu'ils remarquoient que je pouvois leur être utile; car c'est toujours l'intérêt qui les fait agir, souvent même d'assez mauvaise foy, & tout Etranger qui aura à faire à eux doit avoir grand soin de se precautionner contre toute surprise de leur part, soit en établissant solidement ses Conditions, soit en retirant exactement une quittance des payemens qu'il leur fera sans quoy il risquera de payer deux fois. A la petite Bourgeoisie succede la grande; ces Bourgeois sont presque tous de gens aisés, bien logés, bien meublés & tenant assez bonne table; j'en ai connu d'un mérite fort supérieur à leur Profession, ayant de l'esprit & de la Politesse, & même genereux; ce qui à la vérité n'est pas commun, car l'intérêt, pour ne pas dire l'avarice est la passion dominante de la plus grande partie de ceux de cet ordre. Après ceux-ci viennent les Notaires, Procureurs & autres revêtus de certaines petites Dignitez ou Emplois, qui leur font tenir un espece de milieu, entre les Bourgeois & ceux que les Universitez ont honoré de quelque grade.

On peut regarder cette quatrieme espece comme de la Marchandise mêlée, c'est-à-dire, qu'on y trouve du bon & du mau-

mauvais, quoyque ce dernier predomine extraordinairement, & le célèbre Moliere ne trouveroit pas moins ici qu'en France à s'égayer sur leur friperie. Quant aux Avocats & Medecins qui font le cinquieme ordre, en remontant comme j'ai dit du petit au grand, il n'en est pas tout à fait ainsi, on peut trouver parmi ces Messieurs beaucoup plus du bon que du mauvais; plusieurs Avocats surtout que j'ai eu l'honneur de frequenter, m'ont toujours inspiré, par leur esprit & leurs manieres, des sentimens d'une véritable estime . . . Aussi sont-ils fau-
 filés avec tout ce qu'il y a de personnes distinguées par leur Naissance ou par les grands Emplois: c'est de leur Corps qu'on tire les plus dignes sujets pour remplir les places de Judicature; on en fait souvent de Conseillers, des Pensionnaires des Villes les plus florissantes. En un mot, il n'est point de Dignité dans toute la Republique où un Avocat d'un certain mérite ne puisse aspirer. Pour venir à l'Ordre suprême, je ne hesiterai point à comprendre les Nobles avec tous ceux qui brillent avec justice par les Charges dont ils sont revêtus, ou par un Negoce qui les fait regarder comme des Colonnes inébranlables d'une

Republique qui semble faire confister ses plus grandes forces dans un Commerce, qui lui attire la vénération des Nations les plus fieres & les plus redoutables. Et je le fais avec d'autant plus de confiance, que la Noblesse de ce Païs n'a point cette fierté ridicule qu'on remarque sur-tout parmi les Nobles d'Allemagne : ses manieres engageantes, sa douceur & sa Politesse l'approche beaucoup plus des usages des François que de ceux des Allemands. Pour en donner une juste idée figurez-vous, que les Gens de Condition vivent à la Haye à peu pres comme on vit à Paris : premierement il n'en est point à qui la Langue Françoisë ne soit très familiere ; magnifiques dans leurs Equipages, ils se font honneur des grands biens qu'ils possèdent ; leur Table delicate & presque toujours servie dans le gout François est ouverte, même à tout Etranger qui figure en homme d'honneur. Les plaisirs variés & les Amusemens les plus recherchés s'y succedent tour à tour, comme, le Jeu, la Danse, la Musique, les Conversations serieuses & badines s'y trouvent pour ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser dans ce genre ; & une Troupe nombreuse de tres bons Comediens François & Italiens, s'y soutient mieux qu'en

qu'en aucune Ville de France, Paris excepté. Les Dames principalement s'y distinguent par les manieres du monde les plus aimables, & les Hommes d'un certain rang par leur affabilité & une franchise qui ne ressent point du tout, ce qu'on entend par Eau Benite de Cour. Joignons à tout cela le grand nombre de Ministres des Cours étrangères, qui généralement parlant y vivent somptueusement: & jugez ensuite si j'ai eu raison d'avancer que la Haye est un séjour des plus brillants & des plus gracieux de l'Europe.

Il est vrai qu'on y voit encore plusieurs de ces Republiquains de l'ancienne roche, qui par leur façon de vivre semblent désapprouver ces modes & ces usages si differens de ceux de leurs Ancêtres; mais leur Critique n'a rien d'insultant ni de pédantesque: & tout bien considéré on doit plutôt les regarder comme des Philosophes que comme des gens entêtés ou prevenus des maximes des Anciens. Pour vous donner une idée juste de la solidité de leur Esprit & de leur Caractere, voici une petite dissertation de la façon d'un de ces hommes rares, au sujet de la Politesse: c'est à peu près ainsi qu'il s'explique.

Dissertation sur la Politesse générale & particulière.

IL est sûr que la Rusticité des manieres est capable de repandre le ridicule sur le mérite du monde le plus achevé, & qu'au contraire la Politesse peut concilier l'estime & l'amitié de tout le monde à un mérite fort ordinaire. On peut induire de là sans entrer dans de longues discussions, qu'il est digne d'un Homme raisonnable de tacher d'acquiescer cette Politesse : ceux qui ont des lumieres & des sentimens humains voyent très clairement, que les bonnes qualitez ne doivent pas se rapporter uniquement à celui qui les possède, mais qu'elles doivent avoir encore de la liaison avec la Société & le Commerce du Monde : il faut donc avouer qu'il y a quelque chose de brutal & de Cynique dans la conduite de ces Philosophes, qui veulent se dégager de la bienfaisance comme d'un joug incommode : ennivrés d'une sotte gloire, ils ne comprennent pas que le Philosopher doit avoir sur-tout en vuë de nous apprendre à nous acquiescer de tous les devoirs de l'humanité, & à rendre notre Commerce doux & facile à
ceux

ceux que nous frequentons. D'un autre côté il feroit bon de raisonner un peu mieux sur la Politesse, & de s'en former des idées moins embrouillées; pour moi je crois que la véritable Politesse, que la Raison autorise & ordonne, n'est autre chose que l'art de conformer nos manieres & nos actions au gout de ceux que nous frequentons, autant que la vertu peut le permettre: on ne sçauroit réussir dans cet art sans une connoissance exacte du Cœur humain, & sans celle des Coûtumes & des Mœurs de la Nation parmi laquelle on se trouve.

On peut voir par là qu'il y a une Politesse générale & une autre plus particulière. La première est fondée sur la Raison, qui tire de l'examen des inclinations des Hommes certaines regles générales pour leur plaire: elle est de toutes les Nations, & se peut trouver partout où l'on a l'usage du raisonnement & de la reflexion. La seconde Politesse est déterminée par la Coûtume & par l'Habitude: elle varie selon le gout, l'humeur & les préjugés differens de chaque Nation: ainsi, autre est la Politesse Françoisë; autre l'Italienne; autre l'Espagnole, &c. Pour la Politesse générale, elle est aussi sûre & aussi invariable que

la Raïson même qui en est le principe. Tous les hommes en général ont le Cœur fait de la même maniere, tous sont sensibles à l'amour propre, susceptibles de vanité, portés à ne céder à personne, & même à vouloir que les autres leur cedent. Par conséquent par-tout où l'on censurera impitoyablement les pensées & les expressions de ceux qu'on fréquente; par-tout où l'on voudra fonder ses opinions sur la ruine des sentimens d'autrui; enfin par-tout où l'on étalera un orgueil insolent & qu'on voudra étouffer le mérite des autres, pour ne faire briller que le sien, on rendra indubitablement son Commerce insupportable, & l'on choquera les Maximes de la Politesse générale & raisonnée. A l'égard de la Politesse particulière de chaque Païs, il faut bien prendre garde à ne la pas confondre avec celle dont je viens de parler; on voit bien qu'elles ne coulent pas d'une même source, & quelles n'ont rien de commun ensemble. Faut d'avoir toujours cette vérité présente à son esprit, on donne dans un ridicule tout à fait odieux; on mesure la Politesse des autres Nations au gout & aux Coûtumes avec lesquelles on s'est familiarisé; & l'on ne distingue point l'im-

pres-

pression que l'habitude fait sur les sens d'avec l'impression que la Raison fait sur l'esprit? que diroit-on à Paris, si un Espagnol par exemple, tout rempli du génie & des Coûtes de ses Compatriotes, alloit critiquer dans la Capitale de France tout ce qui choqueroit son goût habitué à des manières différentes; quel jugement ne feroit-on pas s'il repetoit à tout moment, nous ne faisons pas ainsi en Espagne; ce n'est pas la manière de Madrid: on le feroit indubitablement & l'on considéreroit ses Critiques comme les effets naturels de l'arrogance Espagnole.

Cependant la plupart des François en agissent à peu près ainsi. Ils supposent hardiment que leur Nation est la plus polie du monde, parcequ'il n'y en a pas d'autre qui sçache pratiquer mieux qu'elle la Politesse Française.

Nous tirons les règles de la Politesse de nos manières, & puis en comparant nos manières à ces règles, nous les y trouvons parfaitement conformes & nous concluons que nous sommes les gens du monde les plus polis: on peut voir sans peine combien d'extravagance il y a dans un pareil raisonnement. Un Moïcovite, pourvu qu'il eût autant d'Orgueil

gueil qu'un François, pourroit prouver de la même manière qu'il n'y a rien de si poli que les Moscovites, parce qu'ils sçavent mieux que qui ce soit, accorder leurs manières & leurs actions au gout de leur Nation. Un François ne manqueroit pas de trouver cet argument bien Moscovite; mais rien n'empêcheroit le Moscovite s'il étoit sage de trouver notre argument bien François, & nous voilà à deux de jeu. Se rire des autres est un argument qu'on peut facilement retorquer; & si l'on veut traiter quelque Coutume étrangère d'impolie, il faut prouver par des bons raisonnemens qu'elle choque la Politesse générale & raisonnée dont nous avons d'abord parlé.

Ces preuves manquent d'ordinaire dans ces sortes d'occasions, & ne pouvant pas tirer du secours de la Raison, on en appelle au gout; mais le gout varie selon le tems & les Nations; ce n'est qu'une Chimere qui n'a rien de fixe: & Chimere pour Chimere, celle d'un Moscovite vaut autant que celle d'un François. Je ne suis point surpris que les manières Françaises se soient repandues dans la plus grande partie de l'Europe, & qu'elles soient pour ainsi dire généralement ap-

applaudies, la raison en faute aux yeux, c'est que cette Politesse panche plus du côté du vice que du côté de la vertu.

Il est permis de s'insinuer dans l'Esprit du Prochain & même les sentimens de l'humanité nous y obligent; mais la Raison & la Candeur doivent être les limites de cette complaisance. La Politesse des François a franchi ces bornes & est dégénérée en flatterie, faut-il s'étonner après cela si leurs manieres sont goûtées universellement: il faut pourtant convenir, qu'il n'y a point de Peuple chez qui la véritable Politesse fasse un effet aussi brillant que chez les François; ils ont ordinairement un air dégagé & libre, qui les distingue avantageusement des autres Nations; & qui repand sur leurs manieres des graces qu'on ne trouvera guere ailleurs: il seroit à souhaiter qu'ils fussent seulement moins fanfarons, & au lieu de chanter à tout moment dans les Païs étrangers; qu'on ne fait pas ainsi à Paris, que ce n'est pas là la maniere de France, qu'ils adoptassent avec Complaisance les Coûtumes de ceux parmi lesquels ils se trouvent. Il y a une espece de Rusticité & un Orgueil odieux à choquer les manieres des autres Peuples en leur opposant les

notres. La Politesse que la Raison nous dicte, ordonne au contraire de nous insinuer dans l'esprit des autres Nations, en nous conformant à leur gout & à leurs Coûtumens.

Si la Raison ne sçauroit faire sentir aux François que leur Politesse particuliere n'a rien de solide, appellons-en à l'experience qui le fera comprendre très clairement. Il est sûr que cette Politesse est sujette au changement comme les modes, & qu'à present on feroit tout aussi ridicule avec les manieres de la vieille Cour qu'avec des Canons ou des Chapeaux pointus; marque certaine qu'il n'y a pas dans cette Politesse une Conformité réelle avec la Raison, qui agit par des Principes fixes & immuables, & qui par consequent n'est point sujette au changement. C'est donc à la Politesse générale & fondée sur la Raison, s'écrie ce grand Ecrivain Hollandois, que je voudrois voir mes Compatriotes s'attacher véritablement. Je ne désapprouve point qu'ils cherchent à jouir des agrémens de la vie en se rendant sociables; mais je les trouverai toujours dignes de reprehension, dès qu'ils passeront ces bornes, que le bon
sens

sens & la Raïson semblent nous prescrire.

Cette dissertation prouve victorieusement qu'il y a de vrais Philosophes à la Haye: c'est sous les auspices de Philandre que j'en ai connu plusieurs. Il est tems que je fasse revenir de sa Campagne cet ami solide, qui en nous séparant devant Gorcum m'avoit promis de venir me joindre, aussi fut-il exact à me tenir sa parole.

Peu de tems après mon arrivée dans cette Ville, un jour, que je ne m'y attendois pas, je le vis entrer dans ma Chambre suivi du Pere Anselme, qui pour me donner le plaisir de la surprise, n'avoit pas jugé à propos de se faire annoncer. Après les Civilitez ordinaires nous nous rendions compte mutuellement de tout ce qui avoit pu nous intéresser depuis notre séparation: les petites Avantures dont j'ay fait mention le divertirent extrêmement, & je fus à mon tour charmé d'apprendre, que le sçavant & digne Ministre, avec qui j'avois lié Conversation dans la Barque, étoit de sa connoissance, venant familièrement manger chez lui lorsque ses affaires l'appelloient à la Haye. Après nous être un peu egayés de part & d'autre, le resultat de
la

la Conversation fut que je devois l'accompagner dans sa Maison. Il ne falut pas me prier beaucoup, car sur le champ je pris le parti de le suivre: soit que la chose fut préméditée où non, nous trouvâmes un Carosse qui nous attendoit à la Porte; j'y montai avec Philandre, & le Pere Carme, sous pretexte d'avoir quelque chose de pressant à écrire, resta seul dans ma chambre, disant que je pourrois bien l'y retrouver encore à mon retour. Sans autrement faire reflexion à cette Circonstance, je donnai bonnement dans le panneau que me tendirent de concert ces deux amis gracieux & obligeans. La Maison ou logeoit Philandre étoit située hors la Porte de Scheveling; Maison des plus charmantes ou l'on avoit trouvé le moyen de réunir les agrémens de la Ville & de la Campagne. Nous n'y fumes pas plutôt arrivés que nous commençâmes d'en parcourir le Jardin & quelques petits Bosquets qui le terminoient. Après quoy rentrant dans la Maison je fus introduit dans un petit Appartement des plus propres & des plus commodes. Le premier objet qui se presenta à mes yeux fut le Pere Anselme, qui prenant la parole, me dit! Mr. j'ai couru sur vous
pas

pas pour vous avertir que le Magistrat vous fait chercher partout : on vous soupçonne d'être un Espion de quelque Puissance Etrangere ; heureusement vous êtes ici dans une espece de Sauvegarde , gardez vous bien d'en sortir. Au serieux dont il m'annonçoit cette Nouvelle , je fus d'abord comme interdit , mais remarquant que Philandre detournoit le visage , ne pouvant s'empêcher de sourire , je devinai bientôt l'énigme , & mes hardes que je vis arriver coup sur coup ne me laissèrent plus douter que mon Ami n'eut pris des mesures pour m'engager à loger chez lui , comme il me l'avoit déjà proposé à notre premiere entrevuë. Touché sensiblement d'une Politesse si bien menagée ; j'avois beau chercher des expressions pour témoigner ma reconnoissance , je n'en trouvois pas. Un Valet qui vint dans cet instant nous servir des rafraichissemens me tira d'embarras. Philandre d'ailleurs me faisant connoître qu'il preferoit la franchise aux meilleurs complimens , je commençai dès ce moment d'en agir avec lui , comme si nous nous étions connus des le berceau. Me voila donc installé dans un nouveau Domicile d'une maniere toute singuliere. Il

roitra peut-être surprennant à un Lecteur judicieux, que deux inconnus & d'une Religion opposée se soient sitôt liés d'une Amitié si étroite, & que j'aye accepté avec si peu de façon des faveurs aussi essentielles avant d'avoir rien fait pour les mériter. J'avoüe que sa surprise ne fera point sans quelque fondement; mais si le Caractere de Philandre & le mien lui étoient bien connus, il ne lui resteroit pas le moindre scrupule sur la vérité de ce fait; qu'il rapelle la conversation que j'eus avec le Ministre au sujet de la Religion, il verra que ce digne Homme faisoit consister l'essence du Christianisme dans l'amour de Dieu & du Prochain. Ennemi irreconciliable de tout esprit de parti, bien loin de proscrire ceux qui ne pensoient pas comme lui, il sembloit au contraire rechercher leur société, se faisant un plaisir d'instruire les ignorans & se prêtant avec une attention impartiale aux raisonnemens des Sçavans. Tel étoit aussi le Caractere de Philandre, Homme d'ailleurs d'une générosité rare & brillante, par laquelle je l'ai vû souvent prévenir les prieres de ses Amis & leur épargner la honte de demander. Ses bienfaits obligeoient moins que la maniere dont il les dispen-

soit,

soit, & je n'ai pas été le premier inconnu à qui il s'est ainsi livré du premier abord.

Cet Ami, dont j'ai déjà parlé, que la Parque inflexible venoit de lui enlever, & la place du quel il se proposoit de me faire remplir, lui étoit beaucoup plus étranger que moi. Quoique ce fut un Homme d'un mérite personnel, il l'avoit pour ainsi dire ramassé dans les ruës. L'Histoire en est trop intéressante pour en négliger le recit. Voici ce que j'en ai appris de la propre bouche du généreux Philandre.

Le Sr. de Morlay, (c'est le nom que s'étoit donné l'inconnu en entrant dans la Hollande, soit que ce fut son nom véritable ou autrement), se disoit originaire de la Bourgogne. Quoique Fils unique & d'une Famille distinguée, des malheurs imprévus avoient mis ses Parens dans l'impossibilité de lui faire un Etablissement convenable à sa naissance. Heureusement pour lui rien n'avoit été négligé pour son Education; profond dans les Sciences les plus abstraites, il n'étoit pas moins versé dans tout ce qu'on comprend sous le nom de Belles Lettres. C'est à la faveur de ses talens qu'il se déterminâ d'aller à Paris, persuadé qu'avec

de l'esprit & du sçavoir un jeune Homme ne pouvoit point manquer de faire fortune dans cette fameuse Capitale de la France. A peine y fut-il arrivé, qu'une Lettre de Recommandation, qu'on lui avoit donné pour un Religieux Dominicain du Collège de la rue St. Jaques, lui procura la connoissance de Baron, ce Comedien celebre & inimitable, qui a tant brillé sur le Theatre de Paris. Il vous paroitra sans doute extraordinaire, qu'un Moine soit en relation avec un Comedien, & que ce soit le premier avec lequel il cherche à faufler un jeune Homme qu'on lui recommande & dont il semble qu'on lui confie la Conduite La surprise cessera quand on sçaura, que Baron, independamment de ses rares talens pour le Theatre, étoit un Homme universellement estimé & recherché des Sçavans en tout genre. Versé dans les Belles Lettres & surtout dans la Sience du Monde, son Cabinet étoit ouvert aux Personnes d'un certain mérite. Le Dominicain en question comme tel, car il excelloit dans la Predication, avoit un libre accès auprès de lui, & c'est à ses Leçons qu'il devoit le grand art de la Declamation, à la faveur duquel il avoit effacé les plus grands

Pre-

Predicateurs de Paris. Par-là vous comprenez aisément qu'il pouvoit y avoir une honnête liaison entre un Religieux d'une reputation peu commune & un Comedien tel que Baron. Celui-ci se reposoit alors à l'ombre des Lauriers , qu'il avoit mérité , en portant la gloire du Cothurne aussi loin qu'elle pouvoit aller . . . Heureux s'il s'en étoit tenu là, & qu'il eut employé le reste de sa vie à vaquer aux louables Occupations qu'il s'étoit fait, il n'auroit point terni, comme il fit en remontant sur le Theatre, la gloire qu'il s'étoit acquis, en preferant la tranquillité d'un Philosophe aux bienfaits & aux applaudissemens de la Cour & de la Ville. Cette digression n'est pas de mon sujet, dira-t-on? j'en conviens , aussi vais-je reprendre le fil de ma narration. Le Sr. de Morlay ayant donc été introduit auprès de Baron par le Pere la Place, (c'étoit le nom du Dominicain) ne fut pas long-tems à remarquer qu'il avoit à faire à un homme d'Esprit. La premiere Conversation qu'il eut avec lui est trop singuliere pour la passer sous silence: elle me parut d'abord si digne de la Curiosité du Public, que je ne hezitai point à lui en faire part à la faveur d'u-

ne feuille périodique qui paroissoit deux fois par semaine. L'Autheur charmé du Present que je lui faisois, ne manqua pas de l'embellir ; & pour la rendre plus intéressante il en forma à peu pres le Dialogue qui suit.

D I A L O G U E

Entre le SR. BARON, *&* *le* SR.
de MORLAY.

M O R L A Y.

SOUS les auspices de votre bon ami le Pere la Place me permettez vous bien Monsieur, de venir vous consulter sur le Parti que je dois prendre pour faire Fortune à Paris.

B A R O N.

Voila un debut auquel je ne m'attendois pas. C'est donc uniquement pour faire fortune que vous venez à Paris ; quelle idée ! le Ciel vous en preserve. Je sens déjà que je m'intéresse trop à ce qui vous regarde, pour ne pas m'opposer aux fausses demarches que je prevois que vous allez faire,

M o.

MORLAY.

Comment! Monsieur, la Fortune est elle donc une chose si odieuse.

BARON.

Ce n'est point la Fortune, mon cher, qui est odieuse, mais la maniere de faire Fortune à Paris doit paroître fort odieuse à tout Homme délicat sur l'honneur.

MORLAY.

J'avoüe, que je ne vous comprends pas; de grace! expliquez vous un peu plus clairement.

BARON.

Vous ne sçavez donc pas que pour faire fortune à Paris, il faut être Faquin; mais Faquin au suprême degre, & si vous l'ignorez jevous l'apprens.

MORLAY.

Quoi! Monsieur, y pensez vous; la! examinez moi sans Prévention, graces à la Nature, je ne suis pas mal bâti; j'ai les manieres assez aisées; j'ai fait mes exercices; je ne manque point de Cœur; j'ai raisonnablement de l'esprit & du sçavoir; est-ce que je ne suis pas en état de trouver quelque Prince, qui me donnera de l'emploi, & après m'en être rendu digne, ne dois-je pas espérer qu'il payera mes services par une bonne Char-

ge que son Credit me fera obtenir : ou trouvez vous le Faquin dans tout cela, s'il vous plait.

B A R O N.

Il est vrai, le Faquin n'y est pas, & c'est pas cette raison que la Fortune n'y est pas non plus. Que vous connoissiez mal les Grands, mon cher Monsieur; Croiriez vous que le Prince, dont vous esperez la Protection pour obtenir de l'emploi, fera mille fois plus de cas de son Cuifinier que de vous. Pourrez vous voir avec plaisir, qu'un Homme dont le métier consiste à preparer, sous le titre specieux de ragouts, un poison qui mine peu à peu la santé de ses Maitres, fera mieux payé de sa Profession assassine, que vous des services les plus importants que votre application, vos lumieres & votre fidélité rendront à ce Prince capricieux.

M O R L A Y.

Seroit-il bien possible, qu'un Homme de distinction bien élevé, qui a du gout, du discernement, les sentimens nobles.

B A R O N.

Ah ! Parbleu oui, du discernement, des sentimens nobles à un Grand, & dans Paris encore ; vous me feriez rire. Croyez moi ;

moi, vous connoissez mal les routes de la Fortnne; mais repondez, sçavez vous donner le bon tour à une Perruque; rafez vous d'une main legere. . . .

M O R L A Y.

Moi! sçavoir des choses si basses. Eh! Monsieur, songez à ce que vous me dites.

B A R O N.

Tant pis si vous ne sçavez pas ces salutaires bassesses: si vous y étiez un peu habile, on feroit quelque chose de vous; on vous placeroit chez quelque Seigneur ou chez quelque Fermier général, ou après avoir porté pendant trois ou quatre ans une utile Bigarrure. . . .

M O R L A Y.

Que je devienne Laquai, moy! vous m'outragez Monsieur, sçachez que je suis Gentilhomme.

B A R O N.

Bon! seriez vous le premier Gentilhomme qui auroit porté la Livrée. On ne voit autre chose dans le Siècle ou nous sommes. Songez seulement qu'après ces trois années d'apprentissage, vous deviendriez son Homme de Chambre, vous mettriez une taxe sur l'honneur de le voir; & après avoir amassé pendant cinq ou six années par cet

honnête trafic une douzaine de mille Ecus, il vous accorderoit peut-être, avec le nom de son Maître d'Hôtel, le Privilège de le ruiner.

M O R L A Y.

Monfieur ! toute reflexion faite, vous raisonnez juſte ; j'ai oui parler d'un Homme fort qualifié, qui, étant fur le point de mourir, confeilla à ſon Fils de ſe faire le Maître d'Hôtel de celui qui avoit été autrefois le ſien, afin de le ruiner par reprefailles, & de rentrer de cette maniere dans les Biens de ſes Peres. Mais pour moi, qui graces au Ciel me pique d'être Honnête Homme, & qui ne voudrois pas acheter la plus éclatante Fortune par une lacheté ; jugez de mes ſentimens à l'égard d'une Propoſition ſemblable.

B A R O N.

Si vous étiez aſſez Philoſophe pour aſpirer à une vie agréable & innocente, ſans la rechercher dans la grandeur & l'Opulence, j'aurois un bon Conſeil à vous donner ; mais vous m'avez tout l'air de preferer ce qu'on croit fauſſement les Cauſes d'une agréable vie à l'agrément de la vie même : & en ce caſ-là franchement vous devez vous defaire de vos ſentimens délicats, & vous con-

conformer au goût du Siècle & de Paris.

M O R L A Y.

Je suis plus Philosophe que vous ne croyez Monfr.; l'agrément d'une innocente vie est l'unique but de mes desirs, & si vos Conseils pouvoient m'y mener par une autre route que par celle de la Fortune, vous verriez que l'ingratitude n'est pas mon vice.

B A R O N.

Et-il possible que vous raisonniez assez juste pour cela. Quoy ! vous aimeriez autant la Commodité aisée d'un petit Appartement que la vaste étendue d'un Palais; dont chaque pierre, chaque ferrement auroit coûté des pleurs à quelque misérable accablé sous le poids de votre Fortune.

M O R L A Y.

N'en doutez nullement.

B A R O N.

Vous pourriez vous passer de l'insolence de six Coquins, nourris à vos dépens, dont les fripponneries se retrancheroient dans vos Livrées contre la vengeance du Peuple, & contre la rigueur de la Justice.

M O R L A Y,

Affurement,

B A-

B A R O N.

Et vous voudriez, desennivré de votre Noblesse, renoncer à la satisfaction de vous croire plus éclairé qu'un autre, parce que vous êtes de plus grande qualité.

M O R L A Y.

N'en doutez point; je sçai parfaitement bien que la Noblesse n'influe point sur le raisonnement.

B A R O N.

Seriez vous encore indifférent au plaisir d'apprendre dans une Epître Dédicatoire, que vous sçavez un nombre infini de Sciences, ou vous ne vous appliquez jamais.

M O R L A Y.

Vous pouvez compter là-dessus.

B A R O N.

Avez vous l'Esprit assez fort pour ne pas préférer un Faquin en broderie d'or, à un Homme de Probité en guenilles.

M O R L A Y.

Très certainement.

B A R O N.

Oh bien! puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous ouvrir mon cœur: faites vous Comédien.

M O R.

M O R L A Y.

Voilà une chûte à la quelle je ne m'attendois pas. Comment ! Pour ne point être Faquin ; pour vivre avec autant d'agrément que d'innocence il faut être Comedien dites vous ? un si beau Conseil valoit-il la peine de faire un si long Prelude.

B A R O N.

Un moment de patience, s'il vous plait, & moins de precipitation Je ne parle pas d'un Comedien qui n'a pour tout mérite que sa memoire & sa declamation : j'entends un Auteur qui sçait puiser ses gestes & ses tons dans la Nature même ; qui sçait en cas de besoin être aussi bon Auteur qu'habile Comedien ; qui sçait rendre admirable par le naturel de son Action la beauté de ses propres pensées : en un mot, qui, marchant sur les traces de Moliere, sçait mériter une place parmi les grands hommes de son tems.

M O R L A Y.

Eh ! si Monsieur, ce métier ne sçau-roit me faire honneur, & pour un Comedien qui ébauche foiblement le génie de Moliere, on en voit mille qui s'écartent de sa sagesse & de sa probité.

B A-

A cela il m'est très facile de répondre. Il fuffit que les Caractères d'honnête Homme & de Comedien ne foient pas incompatibles ; & plus ils fe trouvent rarement unis , plus votre mérite fera remarquable. Croyez-moi ? quand on eft honnête Homme , on n'eft que meilleur Comedien. Un Stupide , un Faquin ne fçauroit decrier le vice ni tourner la fottife en ridicule avec le même naturel qu'un Homme d'efprit & de probité, qui ne fait que parler d'après fes fentimens , & qui n'a pas befoin d'entrer dans un Caractère qui lui eft étranger. Quel charme d'ailleurs , d'ofer fe dedommager fur le Theatre du filence refpectueux , fous lequel on eft contraint de laiffer paffer dans le monde les impertinences confacrées par le rang de ceux qui les commettent. Quel plaifir , d'ofer dire en face les véritez les plus odieufes , à ceux dont on refpecte autant la Brutalité que l'Elévation.

Quelle fatisfaction , d'être payé par leurs propres mains des foins que vous avez de les fatyrifer , & de vivre agreablement , aux depens de leurs fottifes , du revenu de vos Cenfures. Encore un coup Monsieur ! faites vous Comedien , & ce fe-

ra la une occasion véritable ou je pourrai faire honneur essentiellement à la recommandation de votre Protecteur, & vous donner de fortes preuves de ma bonne volonté à vous faire plaisir.

M O R L A I.

Je ne puis disconvenir de ce que vous dites, je sçai même qu'un excellent Comedien est applaudi & caressé par les Personnes les plus distinguées ; mais dans le fond il en est meprisé.

B A R O N.

Que vous importe l'estime de ceux pour qui vous avez vous même tout le mépris qu'ils méritent. Ils vous traiteront comme s'ils vous estimoient ; en voulez vous d'avantage. Pour vous mettre avec eux sur un pied familier, pour être de tous leurs plaisirs, vous n'aurez besoin ni des louanges étudiées, ni d'une basse déférence pour tous leurs Caprices : sans rien craindre de leur mauvaise humeur vous pourrez vous servir à leur table des traits du Theatre, & vous y ferez passer sans peine les Critiques les plus hardies à la faveur du Sel Comique, dont vous sçauvez les assaisonner. Ca! je vous donne le tems d'y reflechir : venez moi voir familièrement, vous me trouverez toujours disposé à vous rendre
tous

tous les services qui dépendront de moi.

Aux embellissemens près , que l'ingénieux Auteur y a adjouté , c'est en substance la premiere Conversation que led. S. Morlay eut avec Baron à son arrivée à Paris : & dès ce moment le fameux Comedien goûta si bien le caractere du Bourguignon , qu'il l'engagea à ne prendre point d'autre Table que la sienne. Elle étoit assez délicate , pour y attirer même plusieurs Personnes de la premiere Distinction , c'est-ce qui mit notre Homme à portée de faire plusieurs connoissances. Entre plusieurs Sçavans de reputation avec qui il entra en relation , il y eut un ancien Recteur de l'Université, Principal d'un fameux Collège qui l'enleva pour ainsi dire à Baron. La société du Comedien , quoique gracieuse & même utile, n'étoit pas assez de son goût , pour qu'il preferat sa Table à celle dud. Principal , qui l'engagea à prendre la sienne avec un Logement dans le Collège dont il avoit la direction. Plus intéressé cependant que Baron, le Recteur en question avoit ses vuës : il étoit Normand, c'est tout dire ; non qu'il exigeat de son Pensionnaire quelque retribution ; mais comme il connoissoit sa capacité, il se proposoit bien de se de-

dédommager, en le faisant entrer pour second dans certains Ouvrages de Littérature qu'il avoit entrepris. Grand Antagoniste de Messrs. les Jésuites, il se faisoit un point d'honneur de contredire en tout la puissante Société, par conséquent obstiné Janseniste s'il en fut jamais. Aussi avoit-il les grandes Entrées chez les plus fiers Partisans de la Secte, ou il ne manqua pas d'introduire son nouveau Lieutenant; & c'est-ce qui jetta le Sr. Morlay dans des embarras qui l'eussent mené loin, s'il n'eut trouvé le moyen de passer en Hollande. Entre plusieurs aventures facheuses qu'il eut à essuier par les intrigues ou l'engagerent ces Anti-Jésuites, voici celle qui le força de quitter Paris. La Marquise de. . . Femme d'un Esprit supérieur, Philosophe même & Théologienne de la première Classe, étoit la plus ferme Colonne du Parti. C'est chez elle que se tenoient les Assemblées secrètes, ou tout se concertoit pour faire triompher la Grace Efficace. Comme elle étoit Connoisseuse en Gens d'Esprit; à peine Morlay lui fut il présenté, qu'elle le regarda comme un grand sujet; & pour l'obliger à se livrer de bonne grace à tout ce qu'on pourroit exiger de lui, elle fit tant qu'il

fut établi Secrétaire du Parti. C'est dans ce nouveau Poste qu'il risqua plusieurs fois d'être renfermé à la Bastille; & sans les intrigues & le Credit de la susdite Dame il n'eut jamais évité les pièges qu'on lui tendit pour le rendre suspect au Ministère, qui commençoit à n'entendre plus raillerie au sujet de ces disputes de Religion. Ses Ennemis, voyant que leurs tentatives devenoient inutiles du côté de la Cour, chercherent à le jeter dans quelque intrigue, qui pût donner lieu à la Justice d'en prendre Connoissance. Il leur falloit pour cela trouver quelque faux Frere, qui, à l'exemple du Traître Judas voulut leur livrer cette victime, dont le sacrifice paroissoit essentiel, à force d'argent ou autrement. Ils trouverent enfin un Moine, qui offrit de se prêter à tout ce qu'on voudroit exiger de lui. Avant la Connoissance de Morlay, c'étoit lui qui avoit le plus d'accès & de Credit auprès de la Marquise en question. Ne voyant pas de bon œil la préférence qu'on donnoit à ce nouveau venu; jugez! s'il embrassa avec plaisir l'occasion favorable qui se presentoit pour le supplanter. Déterminé à le perdre il commença par s'insinuer dans sa Confiance, & il y réussit si bien,

que

que fa dupe n'avoit rien de caché pour lui. C'est par cette voye que les Anti-Jansenistes commencerent à gagner extrêmement du terrain sur leurs Adversaires ; à peine faisoit-on un Projet qu'ils en étoient advertis. Cet avantage les rendit si superieurs, qu'ils ne hésiterent plus à frapper ce grand coup qui a fait tant de bruit, & qui a enfin introduit une espece de nouveau Schisme dans l'Eglise Gallicane. On comprend assez que c'est de la Bulle Unigenitus dont je parle. Après cette entreprise de la Cour de Rome, tout le Monde sçait, avec quel feu, pour ne pas dire quelle animosité, les Ecrivains de l'un & de l'autre Parti commencerent à se satyriser. Morlay, dont la Plume n'étoit pas à mépriser, fut engagé dans ce Combat Littéraire, le Traître, qui l'observoit, ne manqua pas d'en donner avis à ses Correspondans, en leur mettant en Main quelques traits originaux de l'Auteur à qui ils en vouloient personnellement. Ces traits, quoique très peu marqués, furent interprétés de façon à pouvoir citer l'Auteur en Justice réglée, sous pretexte de Calomnies ; & l'affaire fut conduite si secrètement, que ledit Morlay, lorsqu'il s'y-attendoit le moins, se vit enlever &

conduire aux Prisons du Palais , con-
nuës sous le nom de Conciergerie. Le fu-
jet d'Accusation étoit fondé sur si peu
de chose , qu'il ne fut pas possible de fai-
re mettre le Prisonnier au secret , quel-
que fut le Credit de ses Ennemis. Cet avan-
tage , quoique petit , ne laissa pas que d'être de Conséquence pour l'accusé , com-
me nous le verrons dans la suite. Il
jouit d'abord de ce qu'on appelle la Liberté
du Preau , c'est-à-dire , qu'il pouvoit re-
cevoir les visites de ses Amis , leurs Let-
tres &c. Son Traître ne fut pas des der-
niers à l'aller voir , toujours dans le des-
sein de continuer sa manœuvre. Mor-
lay cependant n'en fut plus la dupe ,
car , après bien de réflexions , il conclut
en lui même , que personne ne pouvoit
l'avoir trahi que lui. Il en donna d'abord
avis à la Marquise , qui par son Credit
obligea ses Supérieurs à le réléguer au
fond d'une Province des plus récu-
lées.

Quelques efforts cependant que fissent
les Jansenistes pour la Liberté de Mor-
lay , ils n'en purent venir à bout , sa Par-
tie adverse étoit trop puissante & ne
manquoit pas de Credit , surtout parmi
les Gens de Robe , c'est-ce qui les détermi-
na à recourir à la ruse. Ce fut par le
Con-

Conseil d'un Avocat du Parti, qu'on s'avisa, pour le tirer de Prison, de l'expédient que voici: il est assez singulier. Avant certaines grandes Fêtes, comme Noël, Paques &c. deux des principaux Membres du Parlement, escortés d'un grand nombre d'Avocats & autres Gens de Robe, vont régulièrement faire la visite des Prisons, tant pour écouter les plaintes des Prisonniers, que pour voir si tout y est dans l'ordre. Cette occasion parût convenable & très propre à faciliter l'évasion du Prisonnier, pour cet effet, le jour de la Cérémonie arrivé, on lui envoya un homme de Confiance, muni de tout l'Equipage nécessaire pour le métamorphoser en Avocat. Celui-ci, l'ayant mis au fait de l'intrigue, le déguisa si bien, que sa Physionomie paroissoit absolument tout autre; lui ayant peint la Barbe & les Sourcils, vêtu d'ailleurs d'une longue Robe, & sa Tête ornée d'une Perruque, tenant un Bonnet quarré à la main: ceux même qui étoient au fait auroient eu de la peine à le reconnoître. Dans cet Equipage, il alla hardiment se mêler à la Troupe noire, dans le tems qu'elle se préparoit à sortir; & imitant autant qu'il pouvoit, le port, les gestes & les manières des Avocats, entre lesquels il s'é-

toit fourré, il franchit heureusement & fans le moindre soupçon les Guichets redoutables de sa Prison. Il ne fut pas plutôt dehors, qu'un ami aposté le prit dans son Carosse & le mena droit à St. Denis, où le Superieur des Bénédictins lui donna retraite.

Cette Avanture quoique Comique ne laissa pas que de rendre sérieux & très inquiets ceux qui avoient conjuré sa perte: & voyant que la voye de la Justice réglée leur avoit échappée, ils tournerent toutes leurs intrigues du côté de la Cour. Leur grand Credit leur fit enfin obtenir une Lettre de Cachet, qui fut remise entre les mains du Lieutenant de Police, avec ordre de ne rien négliger pour la mettre incessamment en exécution. Sur cet avis, qui par bonheur fut communiqué au Parti de Morlay, on songea à le faire sortir du Royaume, comme la seule ressource qui lui restoit pour conserver sa Liberté. Les Moines, qui lui avoient donné retraite, se pré-
tant dans cette occasion de fort bonne grace; soit que ce fut de leurs propres deniers ou autrement, ne hésiterent pas de lui fournir largement de quoi faire son Voyage: & pour mettre en défaut ceux qui pourroient être employés à sa
re-

recherche, le Supérieur lui permit de prendre l'Habit d'un de ses Religieux. C'est à la faveur de ce déguisement qu'il franchit les Frontières du Royaume sans accident. Son dessein étant d'aller à Utrecht, il en prit le chemin par la route de Liège, de Liège il fut à Mastricht, de Mastricht à Bois-le-Duc; c'est-là ou il se défroqua, & d'ou il se rendit à Utrecht. Cette Ville comme tout le Monde sçait à été de tout tems l'azile de ceux qu'on traite de Jansenistes: il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il y trouva plusieurs Personnes qu'on pretendoit être tels, mais dont les Caractères lui parurent bien differents de ceux qu'il avoit connu à Paris. La plûpart de ces Réfugiés n'avoient rien moins que la Religion en vuë, l'Esprit de Parti animoit les uns & le Libertinage seul y avoit attiré les autres. Morlay, qui pensoit en Philosophe Chrétien, ne pût point s'accommoder avec eux, c'est-ce qui les engagea à se réunir tous contre lui; & comme ils avoient des grandes relations avec les Jansenistes de France, dont ils tiroient même quelque secours, ils envoyerent, surtout à Paris, de Memoires qui le décrediterent peu à peu dans l'Esprit de tous ceux, qui s'intéressoient pour lui &

dont les Libéralités suppléaient à ses besoins : de sorte qu'il se vit bientôt abandonné des uns & en proie à la haine des autres. Dans cette dure Extrémité il ne songea plus qu'à sortir d'Utrecht, & ayant appris, qu'à la Haye plusieurs Gens de Lettres trouvoient le moyen d'y subsister par leur travail, il en prit le chemin. Tout Etranger, quel mérite qu'il ait, qui n'a d'autre ressource que son industrie, se trouve très embarrassé du premier abord par tout Païs ; mais principalement en Hollande. Les Hollandois, quoique d'un bon Cœur, ne se livrent pas aisément à l'Etranger, & pas un n'ignore ce Proverbe, qu'il faut connoître avant d'aimer. Le pauvre Morlay ne prouva que trop ce petit défaut de la Nation ; si c'en est un. Logé dans une chétive Auberge, & bien éloigné de ce Caractere hardi, pour ne pas dire effronté qu'on remarque dans beaucoup de François, au lieu de parcourir les Caffés & autres lieux d'Assemblées où il auroit pû s'intriguer, il restoit dans une espece d'inaction, qui le fit bientôt regarder par son Hôte, comme un homme dont il n'y avoit pas grand profit à esperer, surtout quand il s'aperçut que l'argent commençoit à lui manquer. C'est alors qu'il

qu'il lui signifia brutalement, qu'il n'avoit qu'à se pourvoir ailleurs. A ce mauvais Compliment, Morlay se sentit pénétré de douleur, & dans l'excès de son affliction il s'en fut à l'Eglise Catholique des Peres Carmes. Il découvrit sa triste situation au bon Pere Anselme, qui ne manqua pas de le consoler; en lui donnant le secours nécessaire pour sortir de l'embarras où il se trouvoit.

Vous sçavez, me dit Philandre, en continuant son récit, à quel point j'aime & j'honore ce bon Religieux, c'est par son moyen que je vins à connoître ce digne homme: charmé de ses rares talens, je l'engageai à devenir mon Pensionnaire, & c'est à lui que je dois en partie cette tranquillité Philosophique & bien de lumieres que j'ai acquis par sa Conversation. Ayant résolu de voir les Païs, il devint le fidèle Compagnon de mes Voyages. A notre retour, m'ayant déchargé d'une partie des soins Domestiques, je fus si content de certains petits arrangemens qu'il fit, que je ne pouvois assez remercier la Providence de m'avoir procuré un Ami de cette nature. Entre plusieurs choses de sa façon, que vous trouverez peut-être chez moi dignes de votre attention, je me flatte que ce sera ma Bibliotheque, qui est des mieux

choisies, & dont les Livres sûrement n'ont point été achetés à l'aune. Il étoit occupé à la rendre complete, lorsque la Parque cruelle, peut-être jalouse de mon bonheur, s'est avisée de venir me l'enlever subitement. Je fus si sensiblement touché de sa mort, que je fus très long-tems incapable de tout ce qu'on appelle Consolation humaine : mes Amis avoient beau precher, rien ne faisoit impression sur mon Esprit. Un Ministre Reformé, des plus sages & des plus éclairés, mon ami particulier, après plusieurs rémontrances m'engagea enfin à visiter quelques Maisons de Campagnes, pour distraire ma douleur; & c'est à cette occasion que j'ai eu le bonheur & le plaisir de vous connoître.

Independamment d'une espece de bonne volonté que vous m'inspirates à la premiere vuë; cet excès de Confiance que vous témoignates sans me connoître, m'attacha d'abord à vous de la maniere dont vous l'avez pû connoître, c'est-à-dire, à souhaiter passionnement que vous remplaciez cet Ami que je viens de perdre. Et pour ne point vous imposer un espece de joug onereux, je vous déclare dès ce moment, que vous pouvez agir & commander chez moi sans la moindre contrainte. Voyez au dehors qui vous voudrez, allez, venez,
en

en un mot ne vous gênez en rien. C'est ainsi que j'en agirai à mon tour avec vous ; réservez moi seulement cette Cordialité sincere que je pense avoir remarqué en vous , & je me flatte que nous passerons , selon l'expression des Poëtes, des jours filés d'or & de foye. Que pouvois-je repondre à une pareille ouverture de Cœur , j'en étois si émû & si interdit , que les expressions me manqueraient pour la seconde fois. Faisant enfin un effort sur moi même , je lui exprimai le mieux que je pûs ma vive reconnaissance ; & acceptant avec joye des offres & des avances si peu communes , je commençai à vivre avec lui comme avec un Frere.

Avant de former un plan de vie Philosophique , qui étoit le but principal de notre Societé , nous nous proposames de terminer quelques affaires d'intérêt , que nous avions chacun de notre côté ; & pour ne point abandonner la Maison tous les deux à la fois , nous convinmes que l'un y resteroit a l'absence de l'autre.

Certains remboursemens qu'on devoit lui faire , le mirent dans la nécessité de me laisser seul pendant quelques jours ; j'en profitai , pour me mettre au fait des Amusemens de la Haye. Ma premiere dé-

démarche fut de visiter les Caffés. Ces Rendezvous publics, surtout en France, sont d'une grande ressource pour des Gens qui ne cherchent qu'à s'amuser. Les Politiques & les Gens de Lettres, les Sçavans & les Ignorans y trouvoient autrefois également leur compte: aujourd'hui, selon que je viens d'apprendre par une ancienne Connoissance de ce Pais-la, avec qui je suis en relation, on n'y voit à proprement parler que des véritables Fainéans. L'idée qu'il m'en donne se fera mieux sentir du Lecteur, en exposant à ses yeux quelques traits de l'ingénieuse Dissertation qu'il m'envoie à ce sujet dans une de ses Lettres. Après être entré dans un détail circonstancié de tout ce qui se passe dans ces Assemblées autrefois remplies de Gens d'esprit, & aujourd'hui seulement soutenuës par le babil de quelques jeunes étourdis. A peine, s'écrie-t-il! y trouve-t-on, à présent quelqu'un à pouvoir lier un quart d'heure de Conversation raisonnable. Les plus sensés sont les froids Nouvellistes, que le mauvais tems chasse du Jardin du Palais Royal, ou de celui des Thuilleries; encore ne les y voit-on que rarement, leurs petites Facultez les forcent souvent de se rencoigner au fond

du

du Cloître des Cordeliers, pour épargner une mauvaise tasse de Caffé.

Malgré tout cela, ces Sales publiques ne laissent pas que d'être presque toujours remplies, par le grand nombre de ce qu'on appelle Petits Maitres manqués, qui y abordent continuellement. Il est vrai que le séjour qu'ils y font ne donne pas un grand profit au Maitre: toujours embarrassés d'eux mêmes, ils ne sçauroient rester en place; tels que des Papillons, que le vent pousse tantôt d'un côté tantôt de l'autre, on les voit entrer & sortir à tous momens. Le rude Métier, continue mon ami à ce propos, que celui de de ne rien faire.

On voit un jeune homme doré depuis les pieds jusqu'à la tête, beau, bienfait de sa Personne, & si riche qu'il ne lui manque, pour être heureux, que de sçavoir mettre son bonheur à profit. Elevé dans une molle indolence, il n'a jamais exigé le moindre effort de son Esprit, peu à peu les ressorts de son Ame se sont enrouillés, elle est devenuë incapable d'agir. A peine vit-il; il ne pense pas; a-t-il une Ame? n'est-il pas plutôt poussé par un certain instinct, qui lui fait sentir qu'il est une Compagnie désagréable à lui même, & qu'il doit chercher des Campagnons avec qui
il

il puisse être Sot en liberté. Il a compté sur une Société de cette nature ; il y court dès le matin , mais par un désastre imprévu cette Société se trouve dérangée ; le voilà au désespoir ? Comment viendra-t-il à bout de passer cette journée entière , composée de tant d'heures , qui font ensemble un si terrible nombre de minutes. Las enfin de se proméner seul il se réfugie dans un Caffé ; il sort , il rentre vingt fois de suite ; & voilà à peu près qu'elles sont les ressources & les Amusemens qu'on trouve aujourd'hui dans les Caffés de Paris.

J'ose dire sans Prévention & sans flatterie qu'il n'en est pas de même de ceux de la Haye , & il n'y en a presque point qui ne soit fréquenté par des gens très raisonnables , & même d'une Société aise ; à la vérité les uns plus les autres moins. Le Caffé qui y brille le plus & par ou je commençai mes visites , est sans contredit celui du fameux R , . . . Celui qui lui a succédé immédiatement & qui en est aujourd'hui le Maître , se nomme M . . . C'est un homme qui n'a point le Sçavoir ni la Mémoire prodigieuse de son Dévancier , il s'en faut même beaucoup , quoique son Eleve , qu'il approche de cette finesse qui caractérise si bien un Italien. A le voir

au

au contraire, on le prendroit pour un de ces bons & gros Hollandois qui vont toujours à la franquête. Il n'est cependant rien moins que tout cela, & jamais Mortel n'a mieux démenti son embonpoint & sa figure. Essentiellement honnête homme, il joint à sa probité un discernement juste & décisif. Faut-il raisonner sur un fait, il n'en parle qu'à propos & avec connoissance de Cause: voilà pour le sérieux. Faut-il en venir à la plaisanterie, il n'en connoit point de mauvaise: je n'ai vû guere de bel Esprit placer un bon mot plus à propos & sans la moindre affection. Bon Vivant d'ailleurs s'il en fut jamais; aimant à boire sans aimer à s'ennivrer. En un mot, il est bon, affable, laborieux; mais si peu attentif à ses intérêts journaliers, qu'il devient souvent la dupe de quelques unes de ses Pratiques. Il a vecû pendant longues années sous la direction, pour ne pas dire sous la ferule, de R . . . qui sur la fin de ses jours lui résigna, en bien payant, son Caffé avec ses Ustencilles, & de son Maître qu'il étoit, il devint son Pensionnaire.

J'aurois ici un beau champ pour combattre bien de faits qu'on impute à cet Italien. Certains Mémoires, repandus dans
le

le public , & qui l'ont assez amusé pendant quelque tems , le caractérisent assez bien à la vérité par rapport aux qualités de son Esprit. Il étoit d'une Pénétration extraordinaire , & d'une Mémoire si prodigieuse , qu'il n'avoit qu'à jeter les yeux sur un Livre , pour pouvoir en répéter le contenu mot pour mot. Il possédoit à fond l'Ecriture Sainte , il excelloit dans certaines parties de Mathématique , surtout il avoit l'art de faire extrêmement valoir la moindre bagatelle. Tout cela joint à certains recits Romanesques , qu'il s'avisa de faire en presence de quelque homme d'Esprit & de Litterature , donna lieu à cette Histoire qui a paru sous le nom de l'Infortuné Napolitain. Un pareil Ouvrage n'est jamais sorti de sa plume , R . . . l'a toujours défavoué d'une manière à ne pouvoir point douter de sa sincérité ; & ledit M . . . qui étoit au fait de tous ses secrets , m'a certifié , que ces Mémoires , qui ont porté le nom de R . . . chez les Nations les plus éloignées , n'étoient dans le vrai qu'un pur Roman. Cependant c'est à l'occasion de ce Roman que tout Etranger , arrivant à la Haye , couroit d'abord pour admirer ce Personnage ; les Ministres même des Puissances Souveraines ne dé-
daig-

daignoient pas d'aller chez lui, & si familièrement, que R prennoit souvent la Liberté de les régaler de quelque Concert de Musique. Mr. de Morville Ambassadeur de France, employoit une partie de ses Loifirs à s'entretenir familièrement avec lui. Enfin l'Italien s'étoit si bien accrédité, que jamais Caffé n'a fleuri au point que le sien fleurissoit alors: il est vrai, qu'il étoit fort déchû sur la fin de ses jours; mais à peine fut-il mort, que son Successeur mit tous ses soins à le relever, & il en vint à bout. Depuis ce tems-la il le soutient toujours sur le même pied; c'est aujourd'hui le Rendezvous de tout ce qu'il y a de plus distingué à la Haye. Le Militaire sur-tout n'en bouge pas, on y joue, on y boit, & ce qui n'étoit point en usage du tems de R on y fume. On y entend de bonnes & de mauvaises Conversations; moins de ces dernières que des autres: car, dès que quelqu'un s'avise d'y faire le mauvais plaisant & de vouloir divertir la Compagnie par des Quolibets mal placés, M qui, comme j'ai déjà dit, ne manque point d'esprit, les relève si à propos & si agréablement, que chacun se rend attentif à ne point devenir l'objet de ses saillies. De

la vous pouvez aisément inferer, que la fréquentation de ce Caffé ne sçauroit être que très amufante, sur-tout pour un Etranger : aussi, après avoir fait la revue de tous les autres, lui donnai-je la préférence ; & tandis que Philandre étoit absent ou occupé de façon à ne pouvoir jouir de sa Conversation, c'est où j'allois ordinairement.

J'y fis d'abord plusieurs Connoissances, entre autres celle d'un vieux Officier Pensionnaire, jadis homme de Cœur & qu'on dit avoir parfaitement rempli tous les devoirs Militaires. Son foible, quoique François, étoit de déclamer incessamment contre les défauts de sa Nation ; l'Empereur, après ses Maitres, est le seul Potentat dont il semble preferer la gloire & les interêts à tout autre ; d'ailleurs homme de bon sens, & malgré son grand âge d'une Mémoire qui surprend celui qui l'entend reciter l'Histoire du vieux tems, à quoi il se plait infiniment. Rebuté de ses Conversations, qui rouloient presque toujours sur les mêmes choses, je m'attachai à un Etranger, habitant de la Haye depuis vingt ans & d'avantage, dont les plus curieux n'ont pû jusqu'à présent pénétrer la véritable origine, quelques mouvemens qu'ils se soient don-

donnés pour cela, moins encore les affaires qui le retiennent à la Haye depuis tant d'années. C'est un homme d'une humeur fort pacifique, ayant de l'esprit & beaucoup de bon sens, ses habits ni son extérieur ne répondent point aux idées que ces deux grandes qualités pourroient donner touchant sa naissance & son éducation. A l'entendre raisonner, pour peu qu'on s'attache à développer son intérieur, on voit bien qu'il n'est rien en lui qui ressemble le simple Bourgeois comme il affecte de le paroître. Une pareille conduite fait qu'on parle souvent à tort & à travers sur son compte: plusieurs le regardent comme un espece de Misantrope; quant à moi, je suis persuadé, que c'est un de ces Philosophes, qui, connoissant le véritable prix des choses, a renoncé à toute ambition, & qui, pour mieux goûter les douceurs d'une vie tranquille, a choisi le séjour de la Hollande préférablement à tout autre. Charmé de me retirer avec lui dans un coin à l'écart du tumulte, j'ai un plaisir sensible de voir avec quelle justesse & qu'elle pénétration il décide pour ainsi dire dans le moment sur tout ce qui se presente d'étranger à nos yeux. Un Aventurier, sur-tout n'a pas beau

jeu auprès de lui: il en est venu plusieurs, même du premier ordre, qu'il n'a pas manqué de démasquer dès la première vuë, malgré certain air imposant & le brillant équipage qui les faisoit regarder comme des Gens respectables, figurant parmi les Gens de Condition & dans les meilleures Assemblées.

Independamment de ces deux génies particuliers, on y rencontre de Gens de toutes les Nations, ou peu s'en faut; François, Anglois Allemands Espagnols, Italiens, Danois, Polonois, Saxons, Moscovites, Arabes, Persans, Africains, Indiens, Américains, &c. Chacun pour son argent y goute les agrémens de certaine Liberté Republicaine, que je trouve beaucoup au dessus de cette franchise & de cette Politesse dont les Parisiens se font tant d'honneur; ajoutons y nombre de Juifs. A ce mot de Juif, je vois bien que vous allez vous gendarmer, je sçai que cette Nation est mésestimée en France aussi bien qu'en Espagne; mais, quand j'aurai expliqué le Caractere de ceux dont je parle, je ne doute point qu'on n'applaudisse à la justice que je pretends leur rendre. Permettez moi de faire ici une petite digression.

Nous

Nous avons à la Haye deux fortes de Juifs, les uns, tirant leur origine de l'Allemagne, sont regardés sans Comparaison comme les excremens du Peuple d'Israël, & c'est de ceux-la qu'on entend parler quand on dit qu'un Juif est un Usurier de Profession, un vrai Filou dans le Négoce &c. aussi sont ils regardés ici comme des Gens beaucoup au dessous même de la Lie du Peuple. Une preuve de ce que j'avance, c'est, que la Justice d'une des principales Villes de cette Province a fait monter sur l'Echafaut un Juif de cette espece agé de soixante dix ans & plus, pour avoir fripponné dans son Commerce. Pution peut-être, qu'on auroit jugé à propos de moderer à l'égard du plus vil des sujets vû le grand age du Criminel, en faveur de qui l'on avoit trouvé le secret d'intéresser même une des premieres Puissances de l'Europe. Les autres viennent originairement du Portugal, il n'en est point, du moins à la Haye, qui n'ait donné ou qui ne donne encore dans le Négoce, mais d'une façon à gagner la confiance générale, & à s'attirer l'estime des premiers Commerçans de l'Europe. Ils sont presque tous prodigieusement riches, vivant honorablement, la plupart se ressentent

de la bonne Education qu'on a eu soin de leur donner. Ils vont dans les premières Assemblées & y font bien reçus; ils en tiennent à leur tour, & les plus qualifiés ne dédaignent point de s'y trouver; non plus que dans leurs Maisons de Campagne, où les polis Israélites se distinguent aussi bien qu'à la Ville, par la maniere noble & gracieuse, dont ils y reçoivent leur Monde.

Parmi plusieurs de ces Familles distinguées, il y en a une, dont j'entends journellement qualifier les Enfans du titre de Baron. M'étant informé d'où provenoient ces marques de Distinction, j'ai appris, que leurs Ancêtres s'étant sans doute rendus utiles à un Grand Monarque, il les avoit gratifiés de plusieurs Prérogatives, entre autres celles de pouvoir prendre la qualité de Baron, & de la transmettre à leurs Descendans. Rentrant dans mon sujet, je dirai que les Juifs, qu'on voit journellement au Caffé de M...., sont de cette dernière espece. En général on les nomme Portugais, & ce n'est pas une mauvaise Connoissance à faire: j'ai été faulxé avec deux ou trois, dont la modestie & les bonnes manieres m'engagerent à preferer leur conversation à celle de bien d'autres.

J'ai

J'ai déjà avancé, qu'ils étoient fort opulens ; mais pour bien juger de leurs richesses, ne jetez point les yeux sur leurs Parures, les plus sensés ne font qu'une dépense médiocre en Equipages par rapport aux grands biens dont ils jouissent ; mais entrez dans leurs Appartemens, vous les trouverez d'une magnificence à surprendre ; penetrez dans leurs Bibliothèques, vous y verrez un nombre prodigieux de Livres choisis ; percez jusque dans leurs Cabinets, les Tableaux des plus grands Maîtres vous y éblouiront, sans compter une infinité de pièces rares & curieuses. C'est pour l'acquisition de choses semblables qu'ils n'épargnent rien, & à quoi ils employent d'ordinaire le superflu de leurs grands revenus, après avoir satisfait à certains Actes de Charité qu'ils exercent envers les Pauvres. Ce que j'ai remarqué à l'égard de ce dernier Article, diminué, selon moi, le mérite des bienfaits qu'ils repandent seulement en faveur de leur Nation ; refusant d'assister souvent même un honnête Homme, parce qu'il leur est étranger. Il se peut cependant, qu'il y en a parmi eux qui en agissent autrement, & je n'avance ce trait de Critique, qu'autant que j'ai été deux ou trois fois comme le témoin oculaire

d'un procédé semblable ; quelques-uns des plus qualifiés de cette Nation s'étant excusés par ce seul endroit de fécourir une pauvre Famille défolée , quoiqu'ils en fuſſent ſollicités par des Perſonnes du premier rang.

Un de mes Amis, Homme d'Efprit, à qui je liſois précifément ce que je viens d'inſerer dans ces Amuſemens, trouva fort mauvais, que je m'avifaffe ainſi de faire l'éloge, de cette Nation, proſcrite du Genre Humain ; c'eſt ainſi qu'il s'expliquoit, diſant que le ſeul nom de Juif étoit capable de revol-
 ler un Lecteur : étrange effet de la prévention. Que trouve-t-on, je vous prie, dans ce nom plus que dans un autre qui puiſſe inſpirer un mépris ſi formel ; ce n'eſt point le nom qui déshonore, ce ſont les mauvaiſes Actions. Cependant, comme dit un certain Auteur, dans le particulier on maudit les Juifs, mais en général on les careſſe ; ils ſont partout comme des Eſclaves, tandis qu'on les recherche ; ils ſemblent ne rien poſſeder & ſont pourtant dans l'abondance ; ils ſont Vagabons , mais dans quelque Païs qu'ils ſe rencontrent, ils trouvent une Patrie ; ils ne peuvent acquérir des Terres , toute fois ils accumulent des Biens immenſes ; leur nombre ſ'aug-
 men-

mente tous les jours, parce qu'ils se marient tous & que la Guerre n'en emporte point. Ce sont des faits incontestables, & dans tout ce que je viens de citer en leur faveur, je n'ai eu certainement en vuë que de faire honneur à la vérité, si je pensois autrement, je le dirois de même, quelque bonne volonté qu'ils eussent pour moi, & quelque part même qu'ils s'engageassent à me faire de leurs Richesses, rien ne sçauroit me faire trahir mes sentimens. C'est à leur sage conduite & à leurs bonnes qualités qu'on doit attribuer la petite digression que je viens de faire touchant les Juifs Portugais de la Haye.

Revenons au Caffé. Chez M... les froids Nouvellistes n'y paroissent point; supposé qu'il y en ait en Hollande, car jusqu'à présent je n'en ai point vû du caractère dont on m'a depeint ceux de Paris. Il y a bien de Personnes de l'un & de l'autre sexe qui sont dans le goût des Nouvelles; mais bien différemment de ces Messrs. les Nouvellistes transis de Thuilleries ou du Palais Royal. C'est seulement par divers Journaux & sous différens Titres qu'on expose périodiquement tout ce qui peut flatter la curiosité d'un Lecteur sensé, tous Ouvrages intéressans & en même tems instructifs. Quoiqu'on

Joûe dans ces Lieux d'Assemblée, la sévérité de la Police fait qu'on n'y souffre pas les jeux de hazard, comme on faisoit du tems de R.... Il n'y a qu'un seul endroit dans la Haye où ils soient tolérés, en considération sans doute de Messieurs les Ministres des Puissances Etrangères, qui s'y assemblent régulièrement tous les jours depuis midi jusqu'à deux heures. C'est là, ou peuvent s'amuser ceux qui aiment à jouer le Trictrac, le Piquet le Wisk, (Jeu Anglois & introduit à la Haye depuis peu) le Pharaon, &c. tandis que d'autres, d'une humeur opposée, s'amusent bien plus solidement par des Conversations tantôt sérieuses tantôt badines; mais toujours plus utiles sans comparaison que celles qui se forment entre des Joûeurs, qui n'ont d'autre but & d'autre satisfaction que celle de se couper réciproquement la Bourse, se regardant, pendant tout le tems que dure leur combat, souvent d'un œil à choquer même la bienséance; c'est ce que j'ai vû plusieurs fois dans ce même Lieu, malgré le caractère imposant des Ministres les plus respectables.

Sortant de ces Assemblées publiques, on en peut trouver des particulières, où l'Etranger, galant homme, s'amuse avec beau-

beaucoup de fatisfaction: on peut les diviser en trois Classes. La premiere est celle des Nobles & autres Personnes d'un rang distingué par leurs Charges, que nous joindrons à celles de Messieurs les Ambassadeurs ou Envoyés des Puissances Souveraines. La seconde est composée de Personnes d'une qualité un peu inferieure à celle de ceux qui composent la premiere; il s'y trouve pourtant de Gens de caractère, & qui sont très bien reçus dès que l'envie leur prend de figurer avec les plus distingués. Dans la troisieme, à proprement parler, on n'y voit que ce qu'on appelle de bons Bourgeois, entremelés d'Avocats, Procureurs, Marchands &c. La distribution de toutes ces Assemblées est si bien faite, qu'il n'y a pas un jour dans tout le cours d'une année qui en soit exempt; & dans les unes & les autres on s'y amuse & on s'y divertit d'une maniere aisée, la gêne de l'ancien Cérémonial n'étant plus à la mode. A ces plaisirs succedent les repas magnifiques & même les petits soupers dans le goût François: les Ministres Etrangers sur-tout en donnent frequemment, suivis de Bals, de Concerts & autre fêtes galantes, leur Table d'ailleurs étant journellement servie somptueusement, &

ouverte tant aux Personnes distinguées du Païs qu'aux Etrangers de quelque Nation qu'ils soient. Nombre d'autres bonnes Maisons de la Haye en font de même, il y en a une entre autres qui s'y distingue, en tenant Assemblée & une des meilleures Tables depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Plusieurs Nobles du Païs y forment encore entre eux de Cotteries, où ils trouvent le secret de renfermer tous les plaisirs ensemble. Des Amusemens si variés, bien loin de causer quelque dérangement dans les Familles, ne servent au contraire qu'à les réunir, & à les forcer en quelque maniere de mieux veiller à leurs intérêts particuliers, pour pouvoir soutenir dignement les dépenses extraordinaires que l'usage autorise.

Un Voyageur, est il dans le goût de Sciences ou de Belles Lettres, il trouvera à la Haye de génies supérieurs qui se feront un vrai plaisir de l'admettre dans leurs petites Sociétés. Outre les Gens de Robe; les Gens d'Epée & des premiers Nobles s'y piquent avec raison de la belle Litterature & même d'une profonde Erudition; & j'ose avancer, que la Haye, à proportion de son étendue, renferme plus de Bibliothèques choisies qu'aucune
au-

autre Ville de l'Europe: il feroit à fouhaiter, que parmi ce grand nombre il y en eut quelqu'une de publique, comme on en voit à Paris, & que ces petites Sociétés de Sçavans s'éri-geassent en Academie, à l'imitation de tant d'autres qu'on voit briller aujourd'hui en France, en Allemagne &c. La Célèbre Université de Leyde, me direz vous, n'y supplée-t-elle pas; c'est de quoi nous parlerons en tems & lieu, achevons ce qui nous reste à dire touchant la Haye.

Quoiqu'on y vive très cherement, le Peuple ne laisse pas aussi d'y avoir ses agrémens, sur-tout quand il s'y trouve un grand concours d'Etrangers; car, c'est sur la bourse de ceux-ci que roule le plus fort de leur Commerce, & le besoin qu'ils ont de cette ressource contribue beaucoup à rendre le Bourgeois & l'Artisan infiniment plus sociables & plus accommodans. Communement on en voit fort peu qui soient riches, ils aiment trop leurs plaisirs pour faire de reserves, & les Cabarets des Environs de la Haye, qui sont dans le gout des Guinguettes de Paris, emportent souvent le Dimanche le fruit des travaux de toute la Semaine. Outre la bonne chere, leur plaisir domi-
nant

nant est de rouler en petit Phaëton ; & à certains jours de l'année on en voit par centaines courir la Campagne, les Bourgeois d'un côté accompagnés de leurs Femmes, très souvent même de leurs Maitresses, tandis que leurs Servantes de l'autre vont se faire régaler par leurs Amoureux. Leur ménage dans ce tems-là, comme vous pouvez croire, n'en va pas beaucoup mieux. Ce n'est pas la tout, & les autres Amusemens ne leur tiennent pas moins à Cœur ; le moindre Artisan, la plus chétive Servante, veulent voir la Comedie, même la Comedie Françoisse, quoiqu'ils ignorent absolument la langue : & les Carmesses (ce qu'on appelle Foire en France) ne viennent jamais assez tôt pour couronner leurs plaisirs.

A propos de Carmesse ! pour en donner une idée, je ne sçaurois mieux les comparer qu'aux Foires de Paris ; & celles de St. Germain & de St. Laurent n'ont guere rien au dessus de celles de Hollande. La Carmesse de la Haye surtout, comme la premiere, & qui semble donner le signal à toutes les autres, a même quelque chose de plus riant que tout ce que j'ai vû jusqu'à present en fait de Foire. Il est vrai, qu'elle ne dure que
huit

huit jours; mais les agrémens en font des plus vifs & des plus amusans. Les Spectacles, les choses les plus rares & les plus curieuses à voir, s'y trouvent dans un plus bel ordre & en plus grande quantité que partout ailleurs: c'est-ce qui y attire une prodigieuse foule d'Etrangers, qui, *par Parenthèse*, doivent avoir grand soin de se précautionner contre l'adresse des Filoux, car, après la Foire de Beaucaire, il n'y en aborde pas tant que dans celle de la Haye; & en voici la raison.

Par un Privilège spécial, dont je ne saurois comprendre le fondement, il est permis, non seulement à tout Filou & autre Fripon de cette espece, de se produire hardiment aux Carmesses; mais encore à tout autre, que les Loix de la Justice auroit flêtri, soit par le bannissement, par le l'Echafaut même ou autrement. Si quelqu'un à la vérité vient à être surpris en flagrant de lit, la punition qui s'ensuit est prompte & des plus sévères, & rien n'échape à la vigilance du Schout, qui fait les mêmes fonctions que celui qu'on appelle Prévot en France; malgré tout cela il s'y fait toujours quelque coup digne de remarque.

En voici un entre autres, dont un homme du Pais m'a assuré avoir été le témoin oculaire.

Une

Une troupe de Danseurs de Corde faisoient de tours si extraordinaires, qu'on étoit obligé, faute de place, de renvoyer une grande partie de ceux qui se présentoient pour entrer. Leur jeu commençoit immédiatement après neuf heures, duroit jusqu'à onze, & les Gens de Condition ne manquoient guere de s'y trouver.

Une Soirée, que l'Assemblée étoit des plus nombreuses, les Filoux complotèrent de faire un grand Coup, pour y réussir, un d'eux trouva le secret de monter sur le toit de la Loge, tandis que les autres prirent leurs postes dans l'intérieur & aux Portes. Le jeu étant prêt à finir, celui, qui étoit sur le toit, fit un si grand vacarme, que tout le monde s'imagina que la Loge alloit crouler. Chacun saisi de frayeur ne manqua pas de courir aussi-tôt vers les Portes, pour éviter un danger qu'il croyoit très pressant. Jugez de l'embarras & du désordre que produisit un tel remu-ménage; il étoit si grand, que les Filoux n'eurent pas grande peine à enlever Bourses, Montres, Tabatieres, Bijoux &c. & le favorable de tout cela pour eux fut, que presque personne ne s'apperçût du vol qu'on lui avoit fait, qu'après être rentré chez soi, ce qui facilita l'évasion de Messrs.
les

les Filoux, qui aussitôt le coup fait s'enfuirent précipitamment, car, le Schout ayant reçu un ordre exprès de se mettre à leurs trousses, ne les auroit certainement pas manqués.

Les ruses & les stratagèmes, que cet Officier de Justice met en usage pour faire donner un Fripon dans ses pièges, sont tout au moins aussi ingénieux que ceux de ces Emissaires tant renommés, par l'adresse desquels on prétend que rien ne pouvoit échaper à la connoissance de feu Monsieur d'Argenson, ce célèbre Lieutenant Général de Police dans la très grande Ville de Paris. Pour vous en donner une foible idée, je n'ai qu'à mettre sous vos yeux un de ses traits, pour découvrir le Filou qui venoit d'escamoter la Montre d'or d'un de ses bons Amis. Ayant fait travestir plusieurs de ses gens en Femmes, il les posta dans tous les endroits les plus suspects, des Bourses, ornées de Chaines d'or & d'argent, paroissoient suspenduës à leurs côtés: & toutes leurs parures étoient si bien ménagées, qu'il étoit difficile à un Fripon avide de ne point mordre à un hameçon aussi séducteur. En effet, à peine les Filoux eurent-ils remarqué ces personnages, qu'ils les prirent pour de nouvelles

débarquées. Prévenus de cette idée, chacun d'abord fut accoster la sienne. Mal leur en prit; car il y en eut quatre qui furent pris de ce coup de filet, parmi lesquels se trouva précisément le Voleur de la Montre, qui avoit donné lieu à ce stratagème.

Quoique la Justice, comme j'ai dit, soit là dessus d'une sévérité inflexible, cette affaire fut étouffée je ne sçai comment, le Chef de la bande s'étant trouvé d'intelligence avec un Personnage de certain Crédit; du moins c'est ainsi que me l'a raconté un Homme digne de foi, & qui certainement n'avoit aucun intérêt à m'en imposer.

Quelque soient aujourd'hui les Amusemens de la Carmesse, ils different cependant en bien de choses de ceux qu'on y trouvoit autrefois. Pour vous en faire concevoir toute la difference, je ne sçaurois mieux faire que de vous rapporter en abrégé ce qu'un Auteur des plus ingénieux m'a communiqué à ce sujet. Voici ses propres expressions. Quand j'étois dans la fleur de mon âge, je me divertissois extraordinairement à la Foire de la Haye, dont j'attendois le retour avec impatience; je me plaïsois fort à y voir les Personnes de distinction de

deux Sexes, assemblées à une certaine heure du matin, pour donner & pour recevoir des Presens. Si on ne donnoit pas toujours des choses estimables par leur valeur, du moins troquoit-on de ces jolies bagatelles, dont on peut tirer quelque usage: & les Dames étant masquées ne se faisoient pas une affaire de provoquer les Cavaliers à cet agréable Commerce. Cette Coûtume fait bien sentir que la Galanterie est de toutes les Nations: & les François, qui se piquent de surpasser tous les autres Peuples pour les manieres galantes, devoient être jaloux de n'être pas les Autheurs d'une si agréable Coûtume.

A present les choses me paroissent bien differentes de ce qu'elles étoient autrefois. Je veux bien me rendre justice, & croire que le changement, que l'âge a fait dans mes sentimens, contribue à celui que je trouve dans ce Commerce. Il est sûr, que, tout ce que nous avons vû étant jeunes, se presente à notre imagination d'une maniere plus agréable, que ce que nous voyons de plus brillant dans la Vieillesse. Le souvenir de nos plaisirs passés ramene avec lui l'idée de la Jeunesse, ou l'on goûtoit ces plaisirs

avec vivacité; & c'est ce dernier souvenir qui prête à l'autre la plus grande partie de ses agrémens.

Je m'imagine pourtant, que le changement, que j'ai cru découvrir dans cette jolie manière de troquer, n'est pas tout à fait imaginaire. Peu de Gens de distinction à la vérité s'en mêloient, & je n'ai guere vû donner que dans le dessein de jetter ce qu'on recevoit, & de faire jetter ce qu'on alloit donner. N'est-ce pas une risible Sotise, de remplir ses poches de babioles, dont à peine un Enfant voudroit se charger, & de courir deux heures pour débiter ses fadaïses à toutes sortes de Personnes. Quel bonheur pour certaines Gens, d'avoir l'imagination déréglée; il y en a, qui ne se divertiroient jamais, s'ils n'avoient ce défaut de plus.

D'un côté de la Foire on voyoit des Gens, ridiculement déguifés, ne s'en pas tenir à donner des bagatelles aux Dames, ils vouloient encore leur rendre le Masque utile, en leur donnant des Sotises, qui naturellement devoient repandre la honte & la confusion sur leur visage. Il est vrai, que le Masque rendoit service à quelques autres, en derobant à nos yeux l'incapacité de rougir,

gir, & qu'il n'y avoit qu'une simple Sottise à insulter celles-la, au lieu, qu'il y avoit de l'insolence à ne pas ménager la pudeur de celles qui en avoient.

D'un autre Côté, on voyoit une troupe de Comédiennes, étaler au grand jour des habits & du fard, qui naturellement ne devoient être éclairées que de la Chandelle. Elles étoient ordinairement suivies d'un détachement de la Synagogue, dont les Juste-au-Corps, magnifiquement brodés, faisoient Paroli aux habits de Théâtre de leurs très dignes Maîtresses.

Ici des Femmes, dont l'infamie étoit encore plus dégoutante, venoient à la faveur du Masque se mêler effrontement aux honnêtes gens. Elles avoient pourtant beau se déguiser, leurs airs Canailleux ne leur permettoient pas d'en imposer un seul moment. C'est à l'occasion de ces dernières que ledit Auteur me cita les Vers suivans. Ils sont de sa façon.

*En vain vous prétendez grossièrement
rusées.*

*Par l'éclat emprunté d'un habit im-
posteur,*

*Et sous le Masque encore excroquer quel-
que Cœur ,
Si vous vous déguisiez en Personnes
d'honneur ,
Que vous seriez bien déguisées.*

Par cet échantillon , que je viens de rapporter d'une dissertation très étendue , qui a été faite au sujet des anciennes Carmesses de la Haye , le Lecteur doit naturellement conclurre , que dans celles d'à present les intrigues sont bien plus nobles & plus dignes de tout ce qu'on comprend sous le nom d'honnêtes Gens. Il nous reste encore bien de choses à dire touchant cette espece de Capitale de la Hollande ; Mais , le retour de Philandre me rappelle auprès de lui , je cours donc le joindre , me reservant toujours le Privilège de revenir à la Haye toutes les fois que je le trouverai à propos , pour ranimer la Curiosité du Lecteur par quelque fait amusant.

Vous avez vû , que Philandre , obligé de s'absenter , m'avoit laissé le Maître dans sa Maison ; je n'abusai point du Pouvoir absolu qu'il m'avoit donné. Ma premiere attention fut de m'attirer l'estime des Domestiques ; & je n'eus pas beaucoup à travailler pour y réussir.

Selon

Selon l'ancien Proverbe, qui dit, tel Maître tel Valet, ses gens se regloient absolument sur le Caractere de leur Maître. Il n'eut pas plutôt fait connoître qu'il me regardoit comme un autre lui même, que chacun d'eux commença à s'attacher à moi de la meilleure foi du monde. Sensible à leur empressement, je ne negligéai rien de mon côté pour leur petite satisfaction. Tout le fort du ménage rouloit sur un Homme de confiance dans la force de son âge; il étoit à toutes mains, c'est-à-dire, qu'il tenoit lieu d'Homme d'Affaires, de Secrétaire, de Valet de Chambre, ayant de plus une inspection particulière sur un Valet, une Cuisinière & une Servante, qui tous ensemble composoient sa Maison.

Le premier Compliment, qu'ils firent à leur Maître à son retour, fut de le féliciter sur l'acquisition qu'il avoit fait d'un Ami tel que moi. Philandre, transporté de joye, vint sur le champ m'en faire confidence; selon lui, rien n'égalait le mérite d'un bon Domestique, & il se flatoit d'en avoir enfin trouvé de la plus rare espece. Sa satisfaction étoit d'autant plus grande, que, excepté ceux qui étoient actuellement à son service, il n'avoit jamais eu que de Fripons &

de Scelerats, dont il auroit été la dupe & peut-être la victime, fans une Protection particuliere de la Divine Providence. Il me raconta à ce propos, qu'à la mort de son Père, le peu de recompense que l'avare Vieillard avoit donné à un Domestique, qui l'avoit servi pendant très long-tems, l'avoit engagé à le prendre auprès de lui, dans le dessein d'ameliorer sa fortune. De triste & chétive qu'elle étoit, elle devint en effet très riante. Trois ans après qu'il eut changé de service, s'étant toujours parfaitement bien acquité de ses devoirs, & repondant en excellent Domestique aux bontés de son Maître, Philandre charmé, se préparoit à couronner son Ouvrage, en lui procurant quelque Emploi, qui le mit enfin à l'abri de toute servitude; lorsque ce malheureux s'avisait d'y mettre un obstacle invincible, par un trait des plus noirs, qui, à la vérité n'eut pas son effet, mais il ne tint pas à lui. Voici le fait.

Ce Maître-Valet, car il étoit à peu près sur ce pied-là, à l'aide des libéralités de son Patron, s'étoit mis sur le pied de briller en homme de consequence. Sur ce pied-là, il avoit eu l'adresse & la témérité d'en conter & d'être écou-

té

té favorablement d'une jeune Fille riche & de très bonne Famille; qualités, qui le mettoient absolument dans l'impossibilité de réüssir dans son projet, à moins que l'objet de ses amours ne se déterminât à se livrer à lui par la fuite: c'est-ce qu'il entreprit de lui persuader, & il en vint à bout. Il ne lui restoit plus qu'à se fournir d'argent, pour se mettre en état de soutenir son enlèvement. Une Somme de deux mille Ecus, que son Maître venoit de recevoir, l'auroit fort accommodé. Il avoit beau rever aux moyens de s'en saisir sans risque, il n'en trouvoit point.

Aveuglé sans doute par sa passion, il se détermina à faire un coup de partie, aux dépens même de la vie d'un Homme, pour qui il auroit dû sacrifier la sienne. Un Assassinat en forme lui fit peur, le Poison lui sembla plus propre à son dessein. Par bonheur pour Philandre, il s'adressa à la boutique d'un Droguiste, Homme de tête, qui ne vendoit jamais des Drogues suspectes qu'avec connoissance de Cause. Le hazard cependant, & qui sembloit d'abord favoriser l'attentat de ce malheureux, fit qu'il ne s'y rencontra qu'un jeune Garçon, qui, après quelques discours, livra

à celui-ci une drachme ou environ d'Opium, sous prétexte qu'il devoit l'envoyer à un Chirurgien de la Campagne, qui lui en avoit donné la commission. La pernicieuse Drogue ne fut pas plutôt livrée, que mon Scelerat fut la joindre à une Potion purgative, que son Maître devoit prendre le lendemain au matin

L'affaire, comme vous voyez, étoit si bien ménagée, que l'accident, qui devoit s'en suivre, ne pouvoit guere retomber que sur l'Apothicaire. La Providence, comme j'ai déjà dit, intervint heureusement, & sauvant l'innocent, fit punir le coupable, en inspirant au Droguiste, à son retour chez lui, d'interroger son Garçon sur ce qu'il avoit vendu en son absence. Celui-ci lui dit naturellement ce qui en étoit : surquoi, ayant pénétré & approfondi toutes les circonstances, il décida en habile Homme, qu'une pareille Emplette, faite par un Domestique, pouvoit être sujette à caution. Dans cette pensée, renvoyant tout autre soin, il va faire la recherche dudit Acheteur, sur les seules indices que son Garçon lui donne de sa Physionomie & de son habillement. L'ayant enfin découvert, il court chez Philandre & lui fait part de ses soupçons. Celui-ci,

ci, quoique le moins soupçonneux & le moins timide de tous les Hommes, le devint coup sur coup d'une manière qui sembloit tenir du prodige. Rassuré cependant par le Marchand, il reprit courage, & voyant son Valet, qui entroit sur ces entrefaites, palir à la vûë du Droguiste, il ne douta plus de son mauvais dessein. Le Marchand ne l'ayant pas moins remarqué que lui, il prit, comme on dit, l'occasion aux cheveux, & d'un bras vigoureux saisissant son Homme, qui hésitoit d'avancer, tenant en main la purgation en question; viens-ça, malheureux, s'écria-t-il, qu'as-tu fait de la Drogue que tu est venu acheter chez moi? ne l'aurois-tu pas mise dans cette bouteille? . . L'air interdit, & la frayeur dont il parut saisi à ces paroles, les confirma dans leur soupçon. On fit venir les autres Domestiques, pour achever de le convaincre en leur présence.

Le Coquin cependant, revenu de sa première surprise, s'avisa de vouloir prendre le haut ton, se plaignant du tort qu'il prétendoit lui être fait; mais, voyant qu'on se proposoit de faire avaler ladite Potion à un petit Chien, cette épreuve le fit recourir aux moyens de
s'é-

s'échaper. Il n'en falut pas d'avantage pour engager Philandre à faire appeler le Schout. C'est en sa presence que se fit l'essai proposé, dont l'effet fut tel, que l'Animal qui le prit tomba sur le champ dans un Assoupissement convulsif, qui ne finit que par la Mort. A ce Spectacle le Scelerat prit le parti de se jeter aux pieds de son Maître, le conjurant de lui sauver la vie. La grace auroit été d'une Conséquence trop dangereuse pour le Public, l'Officier de Justice & le Marchand firent sur cela de vives représentations à Philandre, qui, après plusieurs combats intérieurs faisant ceder la Compassion à la Justice, l'abandonna, quoiqu'à regret, à toute sa rigueur.

Depuis ce tems-là, me disoit cet Ami véritable, après m'avoir raconté cette Histoire, je n'ai point trouvé de Domestique à pouvoir prendre quelque confiance, si vous en exceptez ceux, que j'ai maintenant, dont je me tiens si assuré, que j'oserois en répondre, vû les fortes épreuves ou je les ai mis.

Avant de passer outre, je ne puis m'empêcher de rapporter ici les Reflexions judicieuses, que fait un Auteur Anglois au sujet de la Corruption univers-

verselle qu'on voit parmi les Domestiques: quoique connus de bien de gens, elles sont trop utiles & trop intéressantes pour qu'un Lecteur, même qui les aura lû, n'en approuve pas la répétition. C'est ainsi qu'il s'explique.

Je ne connois aucun mal qui fasse plus de tort à la Société, que la Débauche ou la Negligence des Domestiques. Une bonne partie de la Licence, qui regne aujourd'hui parmi eux, peut être attribuée à la même Cause que cent autres ont remarqué avant moi; je veux dire, à la Coûtume qu'on a de leur donner tant par jour ou par semaine, pour leur dépense de bouche hors de la Maison. Cet exemple seul d'une fausse Oeconomie suffit pour débaucher toute la Nation des Valets, qui ne sont tels de cette manière qu'une partie de leur tems. Ou bien ils accompagnent leurs Maîtres à des endroits, où ils se trouvent plusieurs ensemble pour aller boire bouteille; ou bien ils suivent leurs Maîtres au Cabaret, où, après les avoir servis à table, ils mangent leurs restes, & gardent ainsi leur argent pour d'autres occasions.

De là vient, qu'ils sont, dans un degré inférieur, la même chose que leurs
Mai-

Maitres, & qu'ils affectent d'ordinaire de les copier. On peut voir en Livrée, des Badins, des Petits Maitres & des Ridicules aussi parfaits qu'il y en ait entre les Personnes à Equipages. Il est même assez commun, que, pour se divertir lorsqu'ils sont en débauche, ils prennent les noms & les titres des Gens de qualité qu'ils servent, & dont ils portent la Livrée. Ces Caractères d'honneur & de distinction leur deviennent si familiers, que c'est une des Causes sans doute, qu'ils poussent l'insolence jusqu'à ne pas daigner saluer un Gentilhomme qu'ils connoissent fort bien, s'il n'est aussi connu de leurs Maitres.

L'Obscurité où je vis, & mon humeur taciturne me permettent, si je le trouve à propos, de diner sans aucun scandale dans un Cabaret borgne, ou chez le Traiteur le plus magnifique. Je tombai l'autre jour par hazard, dans une de ces petites Auberges près de la Chambre des Seigneurs, & j'entendis la Servante qui descendoit pour dire à l'Hôtesse, que Milord l'Evêque la menaçoit avec des sermens exécrables de la jeter par la fenêtre, si elle n'apportoit de la Bière douce, & que Milord Duc vouloit de la Bière d'absinthe. Ma surprise

prise augmenta , quand j'entendis de grosses voix d'Hommes rustiques , qui raisonnoient entre eux des affaires d'Etat sous les noms des Seigneurs les plus illustres. Leur Conversation dura , jusqu'à ce qu'un de leurs Camarades vint annoncer en courant , que la Chambre se levoit. Là dessus toute la Compagnie descendit en foule , & tout le Cabaret fût rempli de tumulte , l'un cria de marquer Chopine de Bière pour un tel Marquis ; l'autre de l'Huile & du Vinaigre pour un tel Comte ; un troisieme tant de Pintes de Bière pour arroser le titre d'un tel nouveau Lord , & ainsi du reste.

Il seroit inutile de parler ici , tant la chose est de Notoriété publique , de cette cahuë de Valets de pied , qu'on trouve auprès des Cours de Justice & le long des degrés qui conduisent à l'Assemblée générale des Etats du Royaume. C'est là , ou l'on se moque de toutes sortes de Personnes indifféremment , ou la Licence & le tumulte regnent à un si haut point , qu'on seroit disposé à croire que tout n'est ici qu'un jeu , & qu'il n'y a ni ordre ni distinction parmi nous.

Un autre Lieu , ou ces Ames serviles ont pour ainsi dire la bride sur le coü , est à l'entrée du *Hyde-Parc* , ou ils se tien-

tiennent pendant que les Dames & les Messrs. s'y promènent en Carosse. Chacun y est suivi de ses Laquais, pour relever l'éclat de leur Magnificence, & ils sont bien payés de leur Vanité, puisque tout ce qui se dit à leurs tables, ou qui se fait dans leurs Maisons, est là communiqué au public. Il faut avouer d'ailleurs, qu'il y a de gens d'esprit dans tous les états de la vie, & mêlés quelquefois avec cette Canaille occupée à se divertir. Je leur ai entendu railler des Coquêtes & de fausses Prudes, & tourner en ridicule l'insolence & l'orgueil, avec autant de bon sens & de vivacité, (à quelques termes près qui sentoient leur mauvaise éducation) que l'on en puisse trouver dans les Sociétés les plus polies.

On remarque en général, que ceux, qui sont au service des autres, tachent de les imiter en quelque maniere: aussi voit-on souvent des hommes d'intrigue & des Galans de profession entre les Valets de pied, de même qu'aux Cafés & dans les meilleures Loges de la Comédie. Il y a quelque tems qu'on me raconta une plaisante Avanture à cet égard. Le Valet d'un Capitaine aux Gardes, accoutumé à des Rendez-vous
amou-

amoureux de la nuit , ne manquoit jamais d'y aller revêtu des Habits de son Maître , lorsqu'il ne craignoit pas son retour au Logis. Ce Drôle n'étoit pas mal-tourné , & il y a bien de Femmes qui ne s'arrêtent qu'à l'exterieur d'un Homme ; outre, qu'il n'en sçavoit guere moins que le Capitaine , il pouvoit aussi griffonner de billets doux & foutenoit si bien une Conversation sur les Lieux communs , qu'il avoit nombre de ce qu'on appelle bonnes Fortunes. Mais, il arriva un soir, qu'en descendant les degrés d'un Cabaret avec le plus bel Habit de son Maître sur le Corps, & une Femme masquée & bien mise qu'il conduisoit par la main, il trouva le Capitaine qui montoit en aussi bonne Compagnie. Là dessus il quitta la Dame, & s'approcha de lui d'un air assuré, pour lui dire, Monsieur, je sçai que vous avez trop d'égard à votre honneur pour me donner de Coups de Canne avec ce digne Habit que je porte ; d'ailleurs vous voyez qu'il y a une Dame intéressée ; ainsi je me flatte que vous aurez la bonté de différer votre ressentiment , jusqu'à-ce que j'aye pû vous découvrir tout dans une autre occasion. Le Capitaine , choqué d'abord à la vûe de ce spectacle, fit une

Pause ; mais il reprit bientôt sa Contenance ordinaire , & dit à l'oreille de son Valet d'un air assez familier : Coquin , ramene ici la Dame , afin qu'elle demande grace pour toi : il ajoûta tout d'une suite à haute voix ; pensez y bien , Guillaume , autrement je ne vous pardonnerai de ma vie. Le Gaillard rejoignit sa Maitresse , & après l'avoir assurée d'un ton fort haut accompagné d'un ferment , que c'étoit la meilleure pâte d'homme qu'il y eut au Monde , il la conduisit à un Fiacre.

Les Reflexions que je viens de citer , je le repete, m'ont paru capables non seulement d'amuser un Lecteur , mais encore de le rendre attentif sur le choix de ses Domestiques , tôt ou tard ces Coquins deviennent les plus grands Ennemis de leurs Maitres : pour preuve de cette vérité , je n'ai qu'à rappeler la Scène tragique qui vient de se passer dans une Ville des sept Provinces-Unies.

Un Capitaine d'Infanterie , d'un âge fort avancé & extrêmement gouteux , se voyoit forcé les trois quarts de l'année de garder le Lit , ou tout au moins sa Chambre. Dans un état aussi triste , sa seule Consolation étoit d'avoir un Valet qu'il croyoit lui être véritablement
atta-

attaché, & dont les services assidus lui faisoient supporter ses maux avec moins d'impatience.

Sa bonne foi étoit d'autant mieux fondée, que ce Domestique avoit déjà servi quelques-uns de ses Amis avec tout le zèle & fidélité possible; & il y avoit déjà quelques années que lui même en faisoit l'épreuve avec beaucoup de satisfaction. A son tour plein de reconnoissance en bon Maître, s'il en fut jamais, il ne cessoit point de la lui témoigner, autant par sa douceur que par ses bienfaits. Cependant ce malheureux, poussé par, je ne sçai, quel instinct Diabolique, & la nuit étant déjà fort avancée, entre dans la Chambre de son Maître, & lui lache un coup de Pistolet à la tête, qui, n'ayant pas tout à fait bien porté, détermine le Scelerat à recourir au Poignard, dont il le perce de plusieurs coups: cela fait, il prend seulement sa Montre & quelques Ducats qu'il trouve dans sa bourse & s'enfuit précipitamment. La frayeur, qui le faisoit à la reflexion du crime qu'il venoit de commettre, l'empêcha sans doute de fouiller dans ses Coffres, ou il auroit trouvé de l'Argent comptant, de la Vaisselle & des Bijoux même d'assez grand

prix, comme il conſte par l'Inventaire qui en a été fait. Cet horrible Affassinat vient de ſe commettre il n'y a pas deux mois de Notoriété publique, & l'Affassin vient d'être arrêté à Francfort, ſur le portrait qu'on en avoit inferé dans les Gazettes, promettant cent Ducats de récompense à celui qui pourroit le livrer au pouvoir de la Juſtice.

Revenons à la joye que Philandre me témoignoît, de voir que ſes Domestiques s'étoient attachés à moi, ne cherchant uniquement qu'à lui plaire & à ſe conformer en tout à ſes ſentimens. Sa ſatisfaction n'étoit pas mal fondée ; ſon Ménage étoit des plus heureux & des mieux assortis ; ſon eſpece de Factotum, que je désignerai ſous le nom de Gratian, François d'origine, étoit un Garçon de Famille, qui avoit eu certaine Education. Une malheureuſe affaire, ou le ſeul hazard l'avoit fait trouver, l'obligea de prendre parti dans les Troupes. Ayant été fait Priſonnier par les Hollandois, dégouté de la Guerre, il ne ſongea plus qu'à s'intriguer dans le Païs pour y gagner ſa vie. Ayant la main excellente pour l'Ecriture, il vint à la Haye, où il ne fut pas long-tems à trouver à s'occuper.

La premiere Connoissance qu'il fit à la faveur de son Ecriture fut un espece de Misantrope, qui se méloit de corriger des feuilles d'impression. Celui-ci, le plus bizarre de tous les hommes & prévenu de lui-même au suprême degré, prévoyant que ce nouveau débarqué avoit des talens, qui dans la suite pourroient obscurcir les siens, remua, comme on dit, Ciel & Terre, pour l'empêcher de se produire auprès des Libraires; & il y réussit si bien, que le pauvre Gratian fut obligé de se mettre au service d'un Auteur, à la vérité de reputation & d'un vrai mérite; mais dont la Cuisine étoit extrêmement maigre. N'importe, il falut faire de nécessité vertu. Le voila donc installé chez un célèbre Membre du Parnasse, ou il trouva d'abord beaucoup à travailler & très peu à manger, non que l'Auteur fut avare, ni qu'à faute de conduite il ménageât peu le revenu de ses travaux; c'étoit uniquement par un excès de bonté, que ce digne Ecrivain faisoit très mal ses affaires & manquoit même du nécessaire, en devenant journellement la dupe de tous ceux généralement à qui il avoit à faire. Plein de probité & toujours dans un Enthousiasme, qui le fai-

soit juger du Caractère des autres par le sien , après avoir mis un tems considerable à limer ses Ouvrages , il les livroit sans Précaution , souvent à des Gens de mauvaise foi , qui en faisoient leur profit moyennant une bagatelle qu'ils lui lachoient seulement , pour ne pas le mettre hors d'état de continuer à devenir leur dupe : & , sans le secours de mon cher Philandre , dont il étoit connu & qui lui faisoit de tems en tems quelques Libéralités , il n'auroit jamais pû se soutenir comme il a fait jusqu'à sa mort , qui est venuë le delivrer des miseres de cette vie , sur le point que mon Ami s'étoit proposé de lui offrir la même place que j'ai occupé auprès de lui.

Par ce que je viens d'exposer , on peut inferer aisément , par quelle voye ledit Gratian fut connu de son Maître. A peine l'Autheur fut il enterré , que son Scribe entra au service de Philandre , auprès de qui il se comporta si bien , qu'il gagna peu à peu toute sa Confiance. La Fidélité & le bon Cœur de ses deux autres Domestiques ne lui étoient pas moins connus , & il paroissoit toujours charmé de plus en plus , lorsqu'il en recevoit quelque nouvelle preuve. Celle , qu'ils venoient de lui en donner à mon occasion , sur-tout le flattoit extrême-

me-

mement : après m'en avoir marqué toute la fatisfaction, nous nous rendimes mutuellement Compte de tout ce qui s'étoit passé d'intéressant depuis notre séparation. Il venoit de régler certaines affaires, qui le rendoient pour ainsi dire tout entier à lui-même. Je ne me trouvai pas tout à fait si libre, divers intérêts que j'avois à ménager demandoient que je fisse le Voyage d'Amsterdam, ce qui m'engagea à le lui proposer. Il accepta le parti; &, resolu de m'y accompagner, il ne me demanda que quatre jours pour s'y disposer. J'employai ce tems précisément à parcourir les dehors de la Haye, qui repondent parfaitement aux agrémens qu'on trouve en dedans.

A chaque Porte, qui ne peut se fermer que par un Pont-lévis, & qui est gardée par un petit détachement des Gardes, on trouve d'abord une Allée d'Arbres, qui vous conduit une lieue loin plus ou moins, au bout de la quelle vous trouvez toujours une Ville, un Bourg ou un Village, qui souvent vaut mieux que bien de chétives Villes que j'ai vû dans certaines Provinces de France. A droit & à gauche de ces Allées sont repanduës des Maisons de

Campagnes superbes, & nombre d'autres Bâtimens entourés de Jardins & des plus belles Prairies du monde, remplies d'une multitude de Bestiaux, qui offrent à la vûë un objet surprennant & des plus agréables ; le tout bordé par des Canaux, ou l'on voit un nombre prodigieux de Barques se croiser à chaque instant. J'ai dit, ce me semble, que nous logions hors la Porte de Scheveling, la Maison, qu'occupoit mon Ami, étoit justement avant celle où loge actuellement Monsieur l'Ambassadeur de l'Impératrice de toutes les Russies. On prétend, qu'un ex-Jésuite, devenu l'Intendant ou l'Homme d'affaires d'une Princesse d'Allemagne, l'avoit fait bâtir pour lui du superflu de l'argent qu'on lui avoit confié pour l'édification du magnifique Hôtel qui est immédiatement après, où ladite Princesse s'étoit retirée & où elle a enfin terminé le reste de ses jours, qui n'est autre que celui que je viens de désigner par le séjour qu'y fait le susdit Ambassadeur.

Ceux qui connoissent la situation du Païs, verront par-là, que notre Domicile étoit situé dans l'endroit de la Haye le plus sain & le plus agréable. Pour en donner une idée juste à ceux qui ne sont pas

pas au fait du terrain , figurez vous une Allée des plus superbes , qui commence précisément à la Porte , & vous conduit en faisant un espece de Coude à une Barriere , ou toute Personne , sans exception , doit d'abord mettre la main à la bourse avant de la pouvoir franchir. Cela fait , un Portier , ou si vous voulez un Commis , vous ouvre d'abord assez gracieusement une des grilles de fer ; car il y en a deux , & vous passez librement. J'oubliois de dire , que , pour peu qu'on soit connu , ou qu'on ne vous soupçonne pas de vouloir frauder cette Gabelle , en faisant un grand détour par les Dunes , on n'exige ordinairement le paiement qu'au retour.

Immédiatement après la Barriere , tout Etranger ne peut qu'être frappé d'admiration à l'aspect d'une grande Allée à perte de vûë en ligne droite , soutenuë à droit & à gauche par plusieurs Contre-Allées , qui toutes ensemble forment un espece de Bois , & qui ne finit qu'à l'entrée d'un Village , qu'on nomme Scheveling , où , avant d'arriver vers le milieu de ladite Allée , on peut voir en se détournant à gauche une magnifique Maison de Campagne , appartenant à un des premiers Nobles. A droit & à gau-

che ce ne font que des Dunes, ou l'on a accordé aux Juifs un petit terrain où ils enterrent leurs morts. Le Village, qui termine cette belle promenade, est fameux par plusieurs circonstances. L'entrée d'abord en est riante, & les Maisons y sont assez propres & assez solides, quoique bâties sur du sable mouvant. On y trouve de Cabarets sans nombre; mais, où un Etranger sur-tout ne doit guere s'engager témérairement; vû que Messrs. les Hôtes ont la réputation d'étriller, pour ne pas dire écorcher, tout inconnu, qui s'avisera de boire & de manger chez eux, sans s'être auparavant précautionné contre un espece de Déspotisme, avec lequel ils exigent un argent exorbitant pour une très petite dépense qu'on aura faite. J'en puis parler sçavamment, ayant été le témoin d'une scène qui se passa à cette occasion chez l'Aubergiste qui demeure au bord de la Mer, dont la Maison est ornée d'un balcon, d'où l'on découvre l'Océan avec plus de plaisir & de satisfaction que de tout autre Endroit. J'en fais l'exacte description, afin qu'on ne se trompe pas dans la préférence qu'on pourroit lui donner par rapport à son agréable situation. L'Avanture, qui me donne lieu de rendre

dre publique l'Impertinence de ce mauvais Cabaretier, est d'ailleurs trop amusante pour ne point l'inferer ici. Voici dequoi il est question.

Revenant de me promener le long de la Mer, j'apperçus une foule de monde qui entouroit le Cabaret en question. Curieux, comme les autres, je courus m'informer dequoi il s'agissoit; ma surprise ne fut pas médiocre de voir ledit Maître Cabaretier, quoique seul, faire face & se moquer même de l'Officier de Police du dit Lieu, qui s'étoit transporté là pour juger un différent qui étoit survenu entre ledit Hôte & un jeune François, soi disant Chevalier de Celui-ci croyant avoir à faire à des gens de son País, commença d'abord en entrant dans l'Auberge par affecter les airs de sa Nation, & tranchant du petit Seigneur il débuta par demander de l'excellent Vin de Bourgogne. Au lieu du Bourgogne on lui servit d'un Vin rouge, qui n'en avoit ni le gout ni la couleur. Le Chevalier, sans doute ayant soif, ne s'en apperçut qu'au second coup. Choqué du procédé, il méditoit de faire tapage; heureusement pour lui, un jeune Hollandois de sa Connoissance qui étoit de la partie le retint, lui représentant le

le danger qu'il y avoit de s'exposer avec ces fortes de Gens. Le François, quoique vif & pétulant, en comprit facilement toute la Conſequence, & faiſant un effort terrible ſur lui-même, il repréſenta gracieuſement à l'Hôte que ce n'étoit pas là du Vin de Bourgogne, qu'il le lui payeroit cependant comme tel, pourvû qu'il voulut bien lui en donner une bouteille du véritable, qu'il étoit aisé de reconnoître ſur-tout à la couleur: &, pour mieux l'engager à ne point le tromper une ſeconde fois, il lui paya ſur le champ cette première bouteille comme ſi elle avoit été buë.

Le Cabaretier plus ſenſible au profit qu'à la Politeſſe, court vite à ſa Cave, d'ou il lui auroit été très difficile d'apporter du Vin de Bourgogne, attendu qu'il n'en avoit pas; mais, pour n'en avoir point le démenti, il s'avifa de faire un mélange de Vin blanc avec du Vin rouge: &, croyant d'en impoſer à ſon Homme par la Couleur, il porte comme en triomphe ladite bouteille, qu'il ſe met à vanter, comme ſi c'étoit un Vin qu'il eut reſervé pour la bouche d'un Prince. Le Chevalier, qui étoit un fin Gourmet, (je ne ſçai même ſ'il n'étoit pas Bourguignon), n'en eut pas plûtôt
gou-

gouté qu'il dévina la supercherie. Indigné d'un si vilain procédé, l'impatience le prit : & , faisant voler la bouteille par la fenêtre , il dit à l'Hôte ; je vois bien , que vous vous moquez de nous ; mais , n'importe , en reconnoissance aurons nous soin de vous recommander à nos Amis. Ce dernier trait ne fit pas plaisir au Cabaretier , il voulut s'excuser , mais le fait étoit trop clair pour en donner à garder. Le Chevalier , toujours prudent par le Conseil de son Camarade , crainte de ne pouvoir plus se moderer , tire de l'argent de sa poche & demande à l'Hôte , combien il lui faut pour cette dernière bouteille. Celui-ci , prévoyant sans doute que ces Messrs. ne manqueroient pas de le décrier , prit le parti de leur faire , comme on dit , une querelle d'Allemand. Nos Gens s'en apperçurent à la somme qu'il exigeoit pour le dernier Vin , ne demandant pas moins de trois florins , que le François lui paya sans marchander pour éviter toute suite de dispute.

L'Hôte , qui ne s'attendoit pas à cette docilité , & voyant par-là avorter le dessein qu'il avoit formé , pour , en les chicanant , les exciter à faire quelque mauvaise manœuvre , s'avisa de demander

der le payement de la bouteille cassée : & , sur l'offre qu'on lui fit de la payer , il demanda cent florins , prétendant que c'étoit encore peu de chose pour l'affront qu'on venoit de faire à son Commerce.

Si je n'avois pas été le témoin oculaire , & que je trouvasse un pareil incident dans quelque Relation , je vous avoüe , que j'e le prendrois facilement pour un Conte fait à plaisir. Rien cependant n'est plus vrai , & non seulement les Habitans de Scheveling , mais encore toute la Haye en pourroit rendre témoignage , après l'éclat qui s'en est ensuivi ; car , sur la plainte du François , le Bourguemaitre du Lieu où se passoit cette Scène , ayant voulu faire entendre raison au Cabaretier , il n'eut pas seulement le pouvoir de lui faire relacher une Chaise attéllée d'un Cheval , dont l'impertinent demandeurs'étoit d'abord saisi , il falut pour cela recourir à la Justice de la Haye , qui , après de justes informations fit enfin rendre à Cesar ce qui appartient à Cesar.

Par le recit , que je viens de faire , on peut juger si j'ai raison de dire , qu'un Etranger ne doit point s'aviser de faire quelque partie de table à Scheveling ,
sans

fans ſçavoir avec qui à traiter. Il faut rendre pourtant à chacun ce qui lui eſt dû, en conſequence j'avoüerai auſſi, qu'on y trouve pluſieurs Cabarets, ou l'on ſe contente d'exiger un prix raſonnable, & l'on y peut hardiment boire & manger ſans crainte d'avanie.

Ce Village, à le bien conſiderer, paroit avoir eu beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a preſentement, on m'a même aſſuré, que le Clocher de la Paroiſſe, qui eſt aujourd'hui ſitué à l'extrémité du côté de la Mer, étoit jadis au beau milieu, la fureur des vagues ayant miné peu à peu & détruit les Maisons les plus proches. Cette Côte eſt très dangereuſe pour les Vaiſſeaux qui la cottoient dans un tems de tempête, & rarement ſe garantiffent-ils du péril qu'il y a à y venir échoüer, c'eſt pourquoi on y a établi un eſpece de Fanal, qu'on a grand ſoin de tenir allumé pendant toute la nuit. Les Eaux ſont ſi baſſes, qu'il n'y a que les Barques des Pêcheurs qui puiſſent entrer & ſortir, encore faut-il qu'elles ſoient conſtruites d'une maniere particuliere, ayant beaucoup de largeur & à proportion peu de longueur; d'ailleurs ſi legeres qu'on les tire à ſec, même juſques ſur le haut des Dunes, par le

le moyen des Chevaux & de certaines machines rondes sur lesquelles la Barque roule. Le nombre en doit être fort grand, puisque j'y en ai vû près de cent, arrangées tout le long de la Côte, ce qui fait un vrai plaisir à voir, & qu'on peut se donner ordinairement les Samedis, tous les Pêcheurs reprennant terre pour venir assister au Service du Dimanche.

Ce Village dépend de la Haye, la Pêche, qui fait son plus grand Commerce, rend les Habitans aisés, les visites fréquentes, tant de ceux du País que des Etrangers y contribuent aussi-bien qu'une Carmesse qui s'y tient toutes les années, où se rend une prodigieuse quantité de Peuple, & qui fait le plus essentiel du revenu que donne la Barrière qu'il faut passer pour s'y rendre. Malheur pour lors à ceux qui marchent sans précaution sur cette route, ils risquent certainement de se faire roüer vif sans l'avoir mérité, par le nombre de Chariots qui vont & viennent sans cesse, dont les Conducteurs, avides de gain & souvent ivres de génievre, cherchent à l'envie à se dévancer réciproquement : & dans cet emportement, loin de faire attention à ceux qui pourroient se trouver sur leur passage, ils forcent & foulent

lent indifféremment tout ce qu'ils rencontrent. J'en ai vû la triste expérience dans la Personne d'un Homme de connoissance, qui, se promenant à pareil jour dans les Allées de Scheveling, fut terrassé sans pouvoir l'éviter, quoiqu'il eut prévu le coup : Accident, qui lui pensa coûter la vie, ayant eu d'abord un bras cassé, & dont il n'est enfin revenu, que par des soins extraordinaires.

La Promenade la plus remarquable après celle de Scheveling à mon avis, c'est celle du Bois, qui n'est séparé de la Ville que par un des Canaux qui l'entourent. Le premier agrément qui se presente à la vûë & dont peuvent jouir tous ceux qui habitent les Maisons magnifiques qui y font face, est un espece de Parc, où l'on voit paître nombre de Daims, qui sont sous la direction d'un Homme logé dans la même enceinte, & qui est preposé pour la garde de tout le Bois, qui est d'une assez grande étendue, & dont les varietés fournissent, sur-tout pendant la belle Saison; à ceux qui s'y promènent des Amusemens qu'on ne trouve point ailleurs. Ici, par exemple, ce sont des Allées magnifiques, qui paroissent avoir été faites pour des

parties du jeu de Mail, & ou l'on voit aujourd'hui les Nobles & les Bourgeois se promener, les uns à pied & les autres en Carosse. Là, ce sont des re-duits sombres, ou vont se mettre ceux qui cherchent à éviter les ardeurs du Soleil ou le grand jour. D'un côté vous y trouvez un Philosophe, qui, tout concentré dans lui-même, cherche à pénétrer ce que la Nature a de plus caché. De l'autre, c'est un Soldat en rendez-vous avec une Fille de joye. Enfin, pour peu qu'on veuille en parcourir les différentes routes, on y verra des scènes, à peu près semblables à celles qui se passent dans un Bois de Boulogne, aux environs de Paris.

Sa Largeur n'est point considérable, ne s'étendant tout au plus que depuis la Porte qui conduit à Voorbourg, jusqu'à celle qui est vis-à-vis le Mail. En revanche sa Longueur est de plus d'un gros quart d'heure de chemin, une Barrière en termine le bout, par où l'on passe ordinairement, quand on va à Leyde. A côté, près de la Barrière, est une Maison, appartenant au Prince d'Orange, où, aux sentimens de Gens qui prétendent s'y connoître, il a fait des dépenses extraordinaires, qui conviennent
peu

peu à la situation du terrain, sur lequel elle est bâtie. A cette Maison succèdent plusieurs autres de peu de considération, situées sur le bord dudit Bois le long d'un grand chemin, qui conduit à la Haye, & qui forment un espece de petit Village, qu'on peut comparer à ces petites Guinguettes, qui sont aux Portes de Paris, & où, ce qu'on appelle le petit Peuple, va se divertir, surtout le Dimanche. Ces Recréations populaires n'ont rien de particulier ni d'extraordinaire: passons outre.

Hors la Porte, par laquelle on entre en venant de Delft, Ville dont j'ai déjà fait mention, outre le grand Canal qui fournit de l'eau à tous les autres de la Haye, & où toutes les Barques viennent aborder, on a le plaisir de voir d'abord une grande étendue de Prairies, bordées de plusieurs Maisons de Campagne: &, à peine a-t-on fait trente ou quarante pas, qu'on apperçoit, en tournant sur la main droite, une grande Allée, qui vous conduit droit à Ryswick, Village, quoique petit, assez agréable, & renommé par le Traité de Paix qui y fut conclu l'année 1697. entre la France & plusieurs autres Puissances Confédérées; Traité, par lequel le

Grand Prince d'Orange fut reconnu Roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume &c. Ce fut dans un Château, situé à quelque distance dudit Village, appartenant au dit Prince, que se tinrent les Conférences entre Messrs. les Plénipotentiaires. Ce Château n'est pas le seul qui embellit les environs de Ryswick, il y a encore plusieurs autres Maisons magnifiques, & ou l'on n'a rien épargné pour en rendre le séjour charmant & délicieux,

Si je voulois entrer dans un détail général & circonstancié de tout ce qu'il y a de beau & de remarquable dans les seuls dehors de la Haye, je trouverois certainement assez de matiere pour remplir plusieurs volumes ; mais, comme mon but principal n'est que d'amuser utilement un Lecteur, je ne ferai pour ainsi dire que voltiger, afin de lui rendre mes Remarques moins ennuyeuses par une variété, qui ne gêne point son attention. Achéons donc de faire le tour de la Haye : &, sortant par une Porte, qui mène droit à un Village qu'on nomme Losduynes, nous y trouverons d'abord comme partout ailleurs une Allée d'Arbres le long d'un grand Canal, qui va se terminer audit Village
de

de Losduynes. A droit & à gauche ce ne sont non-plus que des Maisons de Plaisance, entremêlées d'autres, occupées par des Païsans, tous gens aisés pour la plus part & Catholiques Romains, en faveur desquels on a accordé un terrain, où l'on voit encore les masures d'une de leurs anciennes Eglises, pour enterrer les Papistes. (Nom, que certains Reformés affectent souvent de leur donner par un espece de mépris, prétendant par-là leur disputer le titre de Catholiques . . .)

Je ne sçai, si le Lecteur trouvera que j'ai assez bien employé les quatre jours que je m'étois réservé pour visiter les dehors de la Haye? Quoiqu'il en soit, je ne sçaurois presentement lui en dire d'avantage; car, Philandre vient de m'avertir en hâte, que le Bateau, qui nous doit mener à Leyde, va partir. C'est la route que nous nous étions proposé de prendre, pour avoir le plaisir d'admirer en passant cette fameuse Academie de Hollande, & de voir en suite la Ville de Haarlem, avant d'arriver à celle d'Amsterdam,

Quelque Critique de mauvaise humeur désapprouvera peut-être, que je fasse voyager mon Ami comme le plus simple

Bourgeois, après le lui avoir représenté comme un Homme extrêmement riche, & en état par conséquent de voyager & de vivre plus noblement. Pour y répondre, je le prierai de se souvenir, que, quoiqu'en état de figurer, je lui ai toujours depeint ce Personnage comme un vrai Philosophe, qui, méprisant un vain Faſte de Grandeur, ne trouve de véritable ſatisfaction qu'à reflechir ſolidement, & à éviter les embarras qu'entraîne toujours après ſoi l'orgueil mal-placé d'un Homme, qui met tout ſon plaifir à faire parade de ſes Richesſes. Loin donc de prendre un Caroffe à ſix Chevaux, comme nous aurions pû le faire, nous primes la Barque de Leyde, qui part précifément à ſept heures du matin. Quoique nous euſſions pris les devans, pour y pouvoir trouver deux des meilleures places, notre diligence fut inutile, & nous aurions été placés très-mal ſans l'offre obligeante, que nous firent deux Etrangers de bonne mine, qui avoient loué une eſpece de petite Chambre ſéparée, qu'on nomme le *Roef*.

Après les premières Civilités, & un moment de ſilence reſpectif, peu-à-peu nous commençames à nous communiquer plus

plus familièrement. L'un de ces deux inconnus étoit Allemand d'origine & l'autre Moscovite, tous deux Gens d'esprit & de bon sens, parlant plusieurs Langues, & qui voyageoient de concert pour s'instruire des Mœurs & des Coûtumes des Nations, qui leur étoient étrangères. Ayant commencé par les Regions les plus éloignées, il avoient déjà parcouru la plus grande partie de l'Asie, d'où rentrant en Europe, il ne leur restoit plus à voir que la Hollande. C'est-ce qu'ils nous apprirent insensiblement, leur grande expérience les mettant bien-tôt au fait de notre Caractere, ils ne hésiterent point de s'ouvrir assez familièrement à nous.

J'étois charmé de leur entendre raconter mille faits, les uns plus intéressans que les autres; lorsque l'Allemand s'avisa de rompre tout d'un coup la Conversation, en nous proposant un Dîner, qui, selon la loüable Coûtume de sa Nation, consistoit en quelques tranches d'un excellent jambon de Westphalie, soutenu de plusieurs bouteilles d'un Vin qu'il assuroit être aussi d'un goût exquis. La proposition, quoique faite avec grace & en Homme qui sçavoit son monde, survint là fort mal-à-propos

pour nous , ces fortes de Déjeûners m'étoient absolument inconnus auffi-bien qu'à Philandre. Naturellement fobres, quelques taffes de Thé, avec un biscuit ou quelque autre bagatelle de cette efpece , fuffifoient pour nous faire attendre un bon Diner fans impatience. Les deux Voyageurs , furpris de notre indifferance pour les mets , dont ils prétendoient nous regaler ; commencerent à nous railler là-deffus : & , fi dans plusieurs traits , qu'ils nous lancerent à ce fujet , la Raifon n'étoit pas de leur côté , en revanche affaifonnoient-ils tout ce qu'ils difoient , d'une maniere à fe faire écouter avec plaifir & à nous obliger même à chercher de raifons folides pour combattre leurs Objections. Sur ce que nous infiftions contre l'ufage immodéré qu'on fait du Vin , fur-tout en Allemagne , lui citant la Sobrieté des Turcs fur cet Article ; voici le difcours qu'il nous tint à ce propos.

Les Peuples Chrétiens de l'Europe , nous dit-il , font trop perfuadés , qu'ils font les plus civilifés des Hommes , & que pour la grandeur des Sentimens , la force d'efprit & l'agrément des manieres , les autres Habitans du Monde leur font inferieurs. On pourroit dire, que
cette

cette Objection est plutôt fondée sur notre amour propre que sur la Raïson, & d'abord cette Objection auroit quelque apparence; mais, selon moi, rien n'est plus frivole que cette Objection. Pour combattre le goût, que la Nation Allemande en général peut avoir pour le Vin, en quoi l'on prétend, qu'elle surpasse les autres Nations, vous me citez une Loi bizarre, qui deffend aux Turcs d'en faire usage: je l'appelle bizarre avec d'autant plus de fondement, qu'elle force un malheureux Mahometan de recourir à un remède très pernicieux, pour suppléer en quelque maniere au défaut de cette précieuse Liqueur.

Un Turc, par exemple, qui sent que la Nature humaine a besoin de secours pour s'égayer, s'accoutume à prendre de l'Opium. Cette Drogue, pendant quelques heures, repand la joye dans son Cœur, & le rend actif & propre à vaquer à ses affaires; mais, quelque tems après, elle le jette dans une Langueur suivie d'un profond Sommeil. L'Usage continuel, que les Turcs font de l'Opium, les affoiblit peu-à-peu, en épuisant leurs esprits, il hâte leur Vieillesse, & les conduit au tombeau

comme par une espece d'extinction. Quelle Coûtume barbare ! & combien ne sommes nous pas plus dignes de la Raison, qui n'est donnée aux hommes que pour diriger leur Conduite.

Le Vin est un vrai Present de la Nature , lequel nous n'avons point l'extravagance de rejeter , nous en prenons avec plaisir , & montrons le cas que nous en faisons , en nous faisant honneur d'en boire une quantité prodigieuse. J'avoüe, qu'il ôte quelques-fois avec la Raison la Capacité d'agir ; mais , aussi ne s'en fert-on pas dans cette vûë , on ne cherche que le plaisir dans cette Liqueur agréable : & tout bien considéré, la Raison est un meuble fort inutile à celui qui se propose uniquement de se divertir. Il faut avoüer encore , que l'usage excessif de cette boisson cause des maladies ; mais , on à la Coûtume de mépriser les malheurs futûrs , pour ne pas être arrêté dans les plaisirs presents. Ces malheurs , sont ils arrivés , on les souffre d'un Courage héroïque : & , quand les douleurs sont rallenties , on les provoque de nouveau par les mêmes moyens , qui les ont déjà causées par le passé. Enfin , on prend le tems comme il vient , & l'on se resoud noblement

blement à partager ses jours entre la souffrance & la Volupté qui en est l'origine. D'ailleurs, on est consolé de ce qu'on souffre, par l'estime & l'appui qu'on s'acquiert parmi les honnêtes Gens, en triomphant dans les Combats Bachiques, ou l'on a le plaisir de voir souvent les plus grands Faquins se mesurer avec les Personnes les plus qualifiées. Je conviendrai encore, que le Vin hâte la Mort comme l'Opium; mais, n'est-ce pas un honneur, de mourir en Beuveur héroïque, & de survivre à soi-même par une Reputaion aussi brillante que celle des plus fameux Conquerans?

Aux propos, que je viens de tenir, continua-t-il, en rompant le fil de son discours, vous m'allez sans doute regarder comme un des ces grands Beuveurs de ma Nation, dont la plûpart font consister leur gloire à pouvoir boire prodigieusement sans s'ennivrer. Défendez vous, je confesse, que j'aime naturellement le Vin; mais, la Raison, dont je sçai me servir à propos, m'empêche d'en faire un mauvais usage, & le petit discours, que je viens de faire, n'a été que pour vous prouver, que je connois parfaitement tout le mauvais
d'une

d'une Liqueur semblable prise sans modération.

Là-dessus s'étant mis à déjeûner, il fit tant qu'il nous engagea à lui tenir Compagnie. Nous goûtâmes donc de son Vin, que je trouvai excellent aussi-bien que le jambon : & , toute reflexion faite, je trouvai, qu'un Déjeûner de cette nature valoit bien cinq ou six tasses de Thé infusé, dont la principale vertu selon moi consiste dans l'eau chaude.

L'agréable Conversation de ces deux Etrangers nous fit trouver le Voyage de la Haye à Leyde très court. Concentrés pour ainsi dire dans notre Loge, à peine croyions nous être à moitié chemin, quand nous nous trouvâmes aux Portes de la Ville; c'est là, où les deux inconnus prirent congé de nous, pour se rendre chez un fameux Professeur de l'Université, pour lequel ils avoient des Lettres de Recommandation. Pour moi, qui n'avois jamais été dans la Ville où nous venions d'aborder, j'avois heureusement un bon guide, capable non seulement de me montrer le chemin, mais encore de me donner des instructions sur bien de choses étonnantes, qui s'alloient offrir à ma vûë.

La première, qui me frappa, c'étoit
une

une nombreuse Jeunesse, toute habillée de longues Robes de Satin ou de toile peinte. Les uns les portoient ouvertes & les laissoient trainer à terre, & les autres les avoient ceintes d'une Courroye, qui pouvoit aussi servir à soutenir une Epée. J'en vis aussi quelques-uns coëffés d'une petite Perruque d'Abbé, & d'un Chapeau avec un grand & large bord d'or ou d'argent, au lieu que quelques autres ne portoient que des Bonnets, qui me paroissoient être bien mieux assortis à leurs Robes trainantes. Tirez moi d'embarras, dis-je à mon Ami. Est-cela une Colonie, qui d'un Païs étranger s'est venuë établir ici? &, qui aussi idolatre de ses manieres que nous le puissions être, nous autres François, s'obstine à ne se point habiller comme la Nation à laquelle elle s'est unie?

Je ne sçai, me repondit Philandre; si l'on pourroit donner à cette Jeunesse le nom de Colonie; toujours est-il sûr, que c'est un assemblage d'Etrangers d'entre presque toutes les Nations de l'Europe, lesquels viennent pour un petit nombre d'années se rendre membres d'une Société, qu'on peut appeller à juste titre une Republique dans une Republique. En effet, elle n'est point soumise aux
Loix,

Loix, qui obligent les autres Habitans de ces Lieux, elle a ses Magistrats & ses Statuts particuliers; & peu s'en faut, qu'une souveraine Licence ne leur tienne lieu de Loi.

La Ville, continua-t-il, qui renferme cette Republique dans l'enceinte de ses murailles, a mérité autrefois, en se deffendant courageusement contre ses Ennemis, le Privilège de loger ces Hôtes souvent d'une humeur très reveche, & d'en souffrir patiemment les insultes. Au reste, cette Republique est appelée Academie, ou bien Université, & les plus sages de ses sujets se font une occupation serieuse d'aller tous les jours dans certaines Assemblées, qu'on nomme Collège, pour y travailler la plûpart à se defaire de tout ce que leurs Esprits & leurs manieres ont de naturel, en faveur d'une certaine Erudition, qui depuis long-tems semble s'être brouillée avec la Nature. C'est-là, qu'on apprend à changer les tons de la voix, proportionnés aux différens mouvemens de l'Ame, contre la Déclamation, qui, dégageant la parole de l'Empire du Cœur, l'affervit à certaines regles bizarres, qui sont d'autant plus admirées qu'elles s'éloignent de l'usage ordinaire. C'est-là, qu'on se fait
une

une habitude de respecter aveuglement la vénérable Antiquité, & d'imposer silence à la Raïson & au Sens commun, dès qu'on entend parler un Ancien ou son Interprête. Enfin, c'est-là, qu'on apprend à soutenir un sentiment jusqu'au dernier soufflé de ses Poûmons, & à se faire une gloire de prouver par des raisonnemens également plausibles, tantôt qu'une chose est, & tantôt que cette même chose n'est pas...

J'en reviens toujours à cet habillement, lui dis-je. À quoi bon se distinguer de la sorte des autres Habitans de ces Provinces? se pourroit-il, que cette Robe fut un espece de deshabillé, & seroit-ce la Coûtume de ces Messieurs, de fortir à cette heure du lit?.. La seule raison, repartit mon Interprête, de s'habiller de la sorte, c'est la Commodité, qu'ils preferent en véritables Philosophes à l'embarras des Modes. Il en est à peu près de cette longue Robe, comme du Manteau des anciens Sages, qui étoit toujours commode & toujours de Saison; elle peut servir la nuit de couverture, le jour d'habit, & dans le mauvais tems de Capôte; s'il fait chaud, on l'ouvre, fait-il froid, on la resserre: &, s'agit-il de casser des vitres ou de rosser le Guet, on la trouffe.

Tout

Tout en discourant de cette manière nous nous trouvâmes devant un vieux Bâtiment, où le mélange confus de cent voix différentes faisoit un tintamarre si effroyable, qu'on auroit juré qu'une vingtaine de Personnes tout-au-moins s'égorgeoient là-dedans. La Curiosité fit, que j'engageai Philandre à y entrer, d'abord j'y dé mêlai, au travers d'une épaisse fumée de tabac, un bon nombre de jeunes Gens, qui, tout en criant, trouvoient le moyen d'avaler, celui-ci du Caffé, celui-là du Chocolat, & plusieurs autres de l'Eau de Vie, pour préparer leur Estomac à une Débauche solennelle. Elle se devoit faire chez un jeune Homme, qui vouloit célébrer avec ses Compagnons l'honneur d'avoir été reçu ce jour-là parmi les Sçavans titrés, qui, par des Lettres Patentes, vous autorisent souvent à ne rien valoir si vous le jugez à propos.

Il sembloit, que dans ce Lieu enfumé, toutes les Langues de l'Europe s'étoient donné un Rendez-vous, pour se disputer la gloire de fournir les termes les plus énergiques aux Jureurs les plus déterminés. Le Jeu, qui donne d'ordinaire les plus belles occasions d'exercer l'Art de jurer pathétiquement, n'y man-
quoit

quoit pas : & , à trois différens Billards, ou l'on faisoit paroître en même-tems son talent pour la Chicane, on voyoit souvent la Masse & les Billes voler en l'air , pour les coups les plus faciles à décider ; mais , après avoir bien tempêté & s'être dit des injures, qui, selon le cours ordinaire du Monde, devoient être suivies des effets les plus violens, ces prudens Elèves de Minerve, se réglant sur les instructions qu'elle avoit autrefois données au turbulent Achille, laissoient-là les voyes de fait : & , sans aller bouter comme ce Héros, se remettoient tranquillement à joïer. Modération très loüable, quand elle vient surtout d'un Principe de Christianisme.

Pendant que dans cet Endroit-là , il regnoit un mélange confus de Paix & de Guerre , j'entendis d'un autre côté de grands éclats de rire , qui me firent prêter attention à ce qui pouvoit en être la cause. C'étoit un grand Flandrin, qui s'érigeoit en Diseur de bons mots, à la faveur de quelques vieux Contes , qui depuis plus de cinquante ans avoient embelli l'Almanac, & fait rire les Laquais & les Savetiers. Son Eloquence avoit assemblé un Cercle attentif de ses Admirateurs, qui l'écoutoient la bouche

ouverte, & qui se faisoient une Loi de rire à gorge déployées, aussi-tôt que le Nigaud qui les amusoit leur en donnoit le signal, en riant le premier. Celui, qui auroit gardé un air froid pendant la joye générale, auroit passé pour le plus stupide des Hommes : & , pour peu qu'on eut soin de sa Reputacion, il falloit s'épanouir la rate comme les autres. Tout ce que les railleries de notre bel Esprit avoient de plus fin, n'étoient que des saletés exprimées sans détour, & capables de dégouter quiconque n'étoit pas absolument déstitué de Pudeur & de Politesse.

Parmi cette Troupe j'en remarquai quelques-uns, habillés à la maniere ordinaire; mais, on voyoit aisément, qu'ils n'y étoient pas accoutumés, & on les auroit pris pour des anciens Moscovites travestis, qui auroient mis un Habit à la Françoisé pour la premiere fois de leur vie. Ils ne laissoient pas d'être magnifiques; mais, les différentes pièces, qui composoient leur Habillemeut, étoient si mal assorties, qu'ils sembloient avoir voulu représenter sur eux un conflit de Couleurs les plus opposées. C'étoient d'Habits rouges, de Vestes bleües, de Bas blancs, & des Souliers avec des oreilles rouges ou jaunes; ajoutez à cela un petit Chapeau

&

& une grande Perruque , ou un grand Chapeau & une petite Perruque ; une longue Epée ceinte par dessus l'Habit , ou du moins par dessus la Veste ; un air enfin , moitié Pedant moitié Bréteur.

Tandis que je réfléchissois sur ce gout bizarre de se mettre , deux Etourdis , qui joüoient aux Dames , prirent querelle & prêts à se jeter le Damier & les Dames à la tête. Sortons d'ici , me dit Philandre , me tirant par le bras , ma Philosophie n'y peut plus tenir. Je le suivis ; & comme nous avions résolu de ne partir que le lendemain pour Amsterdam , nous fumes voir un Pere Carme , pour qui le Pere Anselme avoit donné certaines Commissions à mon Ami. Ce bon Missionnaire étoit chargé du soin Pastoral qu'exige une Eglise Catholique , tolérée à la demande d'un Roi de France , qui exigea cette Condescendance de la Republique , pour faciliter le moyen , d'assister au Service Divin selon l'usage Romain , à quelques Troupes auxiliaires qu'il leur envoyoit. Ce bon Religieux nous reçût aussi affectueusement qu'auroit pû faire l'Ami commun , qui nous engageoit à le voir : & , connoissant Philandre de réputation , il saisit cette occasion avec transport , pour

lui faire mille Politeſſes auffi-bien qu'à moi. Reſolu de nous retenir à loger chez lui , il ſ'y prit de façon , que nous ne pûmes nous en diſpenſer , quelque envie que nous euſſions d'aller nous tranquillifer à l'Auberge.

La premiere choſe , à laquelle il nous aſſujettit ſelon la Coûtume du Païs , fut de nous rafraichir , après-quoi nous étant mis à raiſonner ſur pluſieurs choſes, nous ne fumes pas long-tems à remarquer la force & la ſupériorité de ſon génie ; non , qu'il ſ'attachat à le faire briller , il étoit trop modeste pour cela, il avoit au contraire beau vouloir le cacher, la maniere aifée & naturelle, dont-il ſ'exprimoit ſur les queſtions les plus difficiles , le faisoit d'abord connoître pour ce qu'il étoit: c'eſt auffi ſon mérite perſonnel qui le faisoit eſtimer & même honorer de tout Leyde , ſans en excepter même ceux , qui ſembloient avoir quelque intérêt particulier à diminuer ſa reputation , par la différence des ſentimens de Religion , que leur Miniſtere obligeoit journellement de prêcher en public. Bien éloigné de ce Zèle indiscret & mal-entendu , qui fait le plus ſouvent tout le mérite d'un Prêtre ou d'un Moine , qu'on envoie fort imprudem-

demment comme Missionnaires dans ce Païs, il ne s'attachoit simplement qu'à instruire de bonne foi, & à inspirer à son cher Troupeau cette Charité & cet Esprit Evangélique, qui fait le principal de la Religion. Aussi voyoit-on avec Edification tous ses Paroissiens se conformer avec la dernière exactitude aux Loix les plus sévères de l'Etat : &, sans s'amuser comme bien d'autres à censurer les sentimens d'un Reformé, leur unique attention étoit de gagner leur Estime & leur Amitié.

Après ce Portrait, que je viens de faire, il n'est pas surprenant que ce digne Religieux fut aimé & généralement estimé. Philandre, charmé de sa douceur & de ses manières, ne hésita pas un instant de s'attacher à lui d'une véritable inclination. Instruit du dessein que nous avions, de partir le lendemain pour Amsterdam, il n'oublia rien pour retarder notre départ; mais nos mesures étoient prises : d'ailleurs, mes affaires ne souffroient guere plus de retardement. Nous lui dîmes à Dieu, après bien des assurances d'une Amitié réciproque : &, pour continuer le Voyage sur le même ton que nous l'avions commencé, nous primes la Barque de Leyde, qui nous

ména dans quatre heures à la Ville de Haarlem, recommandable par le grand Commerce de Toiles qu'on y fait, & que nous ne fîmes que traverser rapidement, pour ne pas manquer celle qui devoit nous conduire à Amsterdam, où nous arrivâmes vers les cinq heures du soir.

Notre premier soin fut de chercher à nous placer dans une Auberge tranquille, à portée cependant de l'endroit où mes affaires particulières m'appelloient; c'étoit dans une petite rue assez près de la Bourse, & où fort à propos nous trouvâmes un Bourdelois, qui s'offrit à nous loger & à nous traiter à notre fantaisie; son nom, si je m'en souviens, étoit Démarets.

A poursuivre comme j'ai commencé, ce seroit ici que je devrois donner quelque idée de cette grande & superbe Cité; mais, l'impatience où l'on doit être naturellement, de sçavoir la nature des affaires qui m'y appelloient, doit ce me semble l'emporter. Voici une des raisons essentielles qui m'avoit déterminé à faire le Voyage de Hollande.

Un de mes Cousins germains, Fils unique, ayant dès son bas age perdu, comme on dit, Pere & Mere, fut mis sous la tutelle du mien, qui, le regardant
comme

comme un autre de ses Enfans, le prit d'abord dans sa Maison, & lui donna sans la moindre prédilection les mêmes soins, n'étant pas moins attentif à son Education qu'à la mienne. Devenu le fidele Compagnon de tous mes Exercices, nous nous liames d'une véritable Amitié, quoique nos inclinations fussent différentes. Naturellement Ennemi du tapage, je ne me sentoís du gout que pour les Sciences, que j'envisageois comme un moyen infailible de parvenir un jour à certaine tranquillité Philosophique, qu'un Precepteur, que j'avois, me prêchoit sans cesse. Mon Cousin, que je nommerai de la Salle, quoique d'un bon Naturel & du meilleur Cœur du monde, paroíssoit être d'un tempérament très-oppoé. Le tumulte & le brillant de la Guerre lui plaísoient infiniment, & par conséquent tous les Exercices qui pouvoient y avoir quelque rapport; comme la Chasse, monter à Cheval, faire des Armes &c. c'est-ce qui fit que mon Pere se détermina à lui laisser embrasser le parti des Armes, n'ayant fait ses Etudes qu'à la hâte & en jeune Homme, qui ne s'y appliquoit qu'à contre-cœur.

Tout le Monde convient, que le Ser-

vice dans les Troupes de France est fort ingrat pour un jeune Homme, sur-tout qui n'a point un certain bien pour y figurer. Mon Coufin étoit à l'abri de cet inconvenient, ses Parens lui avoient laissé un Patrimoine assez considérable, pour pouvoir en ce genre figurer même en Homme de la premiere Condition, & son Tuteur ne hésita pas un moment, ses Etudes faites, comme j'ai dit, tant bien que mal, de l'envoyer à Paris, où il entra d'abord Pensionnaire chez Monsieur de Longpré, fameux Ecuyer du Roi, dont le mérite & la reputation faisoient, que les Seigneurs du premier Ordre donnoient souvent la préférence à son Académie pour y faire leurs Exercices. Son Hôtel étoit situé dans le Fauxbourg St. Germain près de la rue Tarane, à une très petite distance du grand Hôtel de la F..... Le Nèveu du feu Duc de ce nom étoit alors à peu-près de l'âge de mon Cousin & frequentoit comme externe ladite Académie. Soit par une vertu sympathique ou autrement, ce jeune Seigneur & la Salle ne se virent pas plutôt, qu'ils firent Connoissance, & se lierent peu-à-peu d'une Amitié si forte, qu'ils devinrent inséparables. Cette étroite liaison lui procura d'abord mille agré-

mens,

mens, & certaine familiarité avec des Gens, dont-il n'auroit guere pû approcher autrement qu'avec un profond Respect.

Entre les Seigneurs du premier Ordre auprès de qui son nouvel Ami l'introduisit, il eut le bonheur d'être reçu & vû de très-bon œil chez Monsieur le Marquis de B...., à present Duc, Cordon Bleu & Maréchal de France. Le feu Duc de la F...., auprès duquel il avoit un accès familier, secondant l'inclination de son Neveu, l'honoroit aussi d'une bienveillance particuliere, & mon Cousin s'attacha si bien à cultiver ces deux puissantes Protections, qu'au sortir de son Académie il obtint sans peine une place dans la premiere Compagnie des Mousquetaires.

Dans ce nouveau Poste, quoique jeune, bienfait & ne manquant point d'argent; le croiroit-on? au lieu de donner dans le Libertinage à l'exemple de plusieurs de ses Camarades, toute son application étoit de faire sa cour à ses Protecteurs, après avoir rempli les devoirs qu'exigeoient le service où il étoit entré. Une Conduite aussi sage le faisoit remarquer & estimer généralement de tous ceux qui le connoissoient. Les Ducs de B.... & de la F.... se dispu-toient sou-

vent le plaisir de l'avoir, tantôt à leur Table, tantôt à leurs Maisons de Campagne &c. La Salle, profitant de leur bonne volonté, ne négligeoit rien pour en mériter la continuation: &, pénétré d'une véritable reconnoissance, il étoit sans cesse à chercher les occasions à pouvoir donner quelque preuve éclatante de son Zèle pour le service de ces deux Seigneurs. Il ne la trouva que trop à la fin, & c'est-ce qui mit non seulement un obstacle invincible à sa fortune naissante; mais qui l'obligea comme vous allez voir, à renoncer à sa Patrie pour le reste de ses jours.

Les malheureuses affaires du fameux Systéme de Law, ayant donné quelque atteinte à la reputation & à la gloire du Duc de la F, le hazard fit, que mon Cousin se trouva dans une Assemblée, où un Cavalier, Homme de Guerre & distingué par sa Naissance, s'avisait d'appostropher ce Seigneur & d'en parler d'une manière très-peu convenable. La Salle ne pût l'entendre sans colère: &, retorquant vivement tout ce qui se disoit à cette occasion, la dispute alla si loin, que les deux Champions, piqués au vif, sortirent & allèrent se battre derrière la Chartreuse. Mon Cousin

fin fortit Vainqueur du combat par la défaite de son Ennemi , qu'il tua roide mort sur la place.

L'Action faite, il courut sur le champ la communiquer au Seigneur qui avoit été la cause innocente de la querelle. Celui-ci , sensible autant qu'on le pût être au malheur qui venoit d'arriver , songea d'abord à le faire évader comme la chose la plus pressée. Le mort étant , comme j'ai dit, Homme de Naissance , l'affaire ne pouvoit que mal tourner pour son Adversaire s'il venoit à tomber entre les mains de la Justice ; c'est pourquoi , de l'avis du Duc de B. . . . on lui facilita sur le champ la sortie du Royaume , en lui procurant une Chaise de Poste aux Armes du Duc d'Orleans , chez qui ledit Seigneur de B. . . . pouvoit alors beaucoup , étant premier Ecuyer de son Altesse Royale : & c'est aussi par son grand Credit auprès de ce Prince , que mon Cousin eut le bonheur de faire passer en Hollande le plus liquide de ses grands Biens , qui sans une Protection aussi puissante eussent été infailliblement confisqués ; car le Procureur général , après avoir pris connoissance de l'affaire , avoit fait instruire le procès de façon , que le Duël avéré ne lais-

laissoit plus au malheureux la Salle aucune espérance de retour.

Dans cette dure situation, pour un Homme sur-tout qui aime sa Patrie, cependant il prit son parti: &, sans doute par un instinct secret de la Divine Providence, dont-on ne sçauroit assez admirer les ressorts, on le vit changer si subitement de gout & d'humeur, qu'il avoit de la peine à se reconnoître lui même. Après bien de reflexions sur le changement de sa fortune, il conclut, que l'état qu'il avoit embrassé pour vivre content & plus gracieusement dans le Monde, étoit sujet à trop de vicissitudes, & qu'une vie tranquille & sédentaire lui convenoit beaucoup mieux dans l'état où il se trouvoit; c'est-ce qui le détermina à placer solidement, s'il étoit possible, un argent considérable qu'il avoit retiré de la vente de ses Biens. Il consulta pour cela quelques Négocians, dont-il étoit connu & qui faisoient leur séjour à Amsterdam; & c'est par leur conseil qu'il le convertit en Actions, l'intérêt pouvoit le faire vivre & même figurer assez honorablement.

J'appris cet arrangement avec le reste de ses principales Avantures; dès qu'il eut fixé son Domicile en Hollande,
d'où

d'où il m'écrivit, me conjurant de l'y venir voir, si jamais quelque occasion favorable pouvoit me déterminer à ce Voyage. J'ai souvent été sur le point de l'entreprendre ; mais , à peine en avois-je formé le dessein, qu'il survenoit toujours quelque obstacle qui me le faisoit différer. Mon Cousin ne manquoit point de réitérer toujours ses Sollicitations pressantes, & il ne se passoit guere de Mois que je ne reçusse de ses Nouvelles , lorsque tout d'un coup il cessa de m'en donner.

Un tems considérable s'étant écoulé sans en recevoir , j'en fus inquiet : je lui écrivis & récrivis plusieurs ordinaires de suite , point de réponse ; surquoi je trouvai le moyen de faire écrire par un Banquier de mes Amis à un de ses Correspondans en Hollande, pour sçavoir à quoi il tenoit, que mon Cousin ne répondit pas à mes Lettres. C'est par cette voye que j'appris, que ledit la Salle étoit mort précisément dans le tems qu'il avoit cessé de m'écrire, ayant fait un Testament en faveur d'un de ses Cousins. Je suis ce Cousin-là, car il n'en avoit point d'autre qui fût en droit de prétendre à son Héritage. Cependant par un coup de Fripponnerie imprévu

j'ap-

j'appris presque en même-tems , qu'un Aventurier sans doute , car ce ne pouvoit être autre , s'étant présenté avec de faux Certificats , avoit trouvé le secret de se faire adjuger les fonds que je m'étois proposé de venir recueillir. Je puis bien dire avec sincérité , que je fus beaucoup plus sensible à la nouvelle de la mort de ce cher Parent , qu'à celle de me voir frustré de son Héritage.

Ces accidens , joints à la mort d'un Pere & d'une Mere , que j'aimois tendrement , me jetterent dans une Melancolie affreuse : j'y eusse infailliblement succombé sans le secours d'un de mes bons Amis , Homme d'esprit & d'une Science profonde , vrai Philosophe s'il en fut. Occupé sans cesse à me divertir de cette tristesse profonde où je semblois me plaire , il fit tant par ses remontrances & par certains Ouvrages de Litterature où il m'associa , que je devins insensiblement un autre Homme. Les Sociétés mondaines ne me parurent plus qu'extravagance : & , à l'exemple de ce digne Ami , je devins à mon tour si Philosophe , que je le vis mourir ; non , sans être pénétré d'une véritable douleur ; mais du moins sans retomber dans le triste état où m'avoit

auparavant reduit la mort de mes Parents.

Après cette dernière perte que je venois de faire, toutes mes pensées se tournerent du côté de la Hollande, comme le seul País où je pourrois jouir à mon aise de certaine tranquillité d'Esprit & de Corps. L'honnête Liberté, que l'Homme de probité sur-tout y trouve, en se conformant aux Loix de la Republique, fut un des plus grands attraits, qui me détermina à lui donner la Préférence sur toutes les autres Nations du Monde; d'ailleurs, j'étois bien-aise de voir, comment & dans quelle forme s'étoit faite la délivrance des Biens de mon Cousin. Ma résolution prise, j'arrangeai mes affaires de façon, à pouvoir toucher les revenus de mon Patrimoine par-tout où je trouverois à propos, après quoi je pris la route de ce País, où j'arrivai de la maniere que je l'ai dit dans l'Introduction de cet Ouvrage.

Supposant, que mon Lecteur soit satisfait des éclaircissémens que je viens de lui donner sur les affaires qui occasionnoient mon Voyage de la Haye à Amsterdam, je reviens à ce que je fis d'abord le lendemain que j'y fus arrivé. Mon premier soin fut d'aller voir le Cor-

respondant avec qui le Banquier de France m'avoit mis en relation, & ma surprise ne fut pas médiocre d'apprendre qu'il avoit disparu, après avoir fait une Banqueroute considérable. Ce trait de Fripon commença à me faire soupçonner, que ce Coquin pourroit bien avoir été du complot avec l'Avanturier qui m'avoit escamoté la Succession de mon Parent. Je ne me trompai point; car, après bien de recherches, que je trouvai grande facilité de faire, à la faveur des Connoissances de Philandre, je découvris, que ledit Banqueroutier avoit été le Moteur & le principal Intrigant de la Friponnerie. Comme il connoissoit mon nom & ma Famille par les relations particulieres qu'il avoit eu avec mon Banquier au sujet de mon Cousin, il s'avisa de produire un homme à sa main, muni, comme j'ai dit, de faux Certificats, & qui me représenta si bien, que la Justice ne hésita point à lui faire livrer les Effets du dit la Salle, sous la foi néanmoins du scelerat Négociant, qui, pour mieux faire donner les Juges dans le panneau, se rendit Caution pour tout ce qui en pourroit arriver : & soit qu'il se doutat ou qu'il eut appris mon arrivée en Hollande, il est vrai-semblable, que
je

je contribuai en quelque maniere à prématurer sa Banqueroute.

Les Réflexions Philosophiques, avec lesquelles je m'étois déjà extrêmement familiarisé, firent que je regardai un Procédé si honteux & si punissable avec moins de haine que de Compassion: & n'ayant rien plus à Cœur que l'aimable Société de Philandre, je me livrai à lui sans la moindre reserve. De son côté il ne paroissoit pas moins s'attacher à moi; à le voir agir à mon égard, on auroit dit qu'il n'avoit de plaisir ni de Satisfaction, que celle qu'il pouvoit me prouver.

Résolu de me mettre au fait de ce qui se passoit à peu-près à Amsterdam, comme Messrs. les Hollandois se livrent rarement du premier abord à un Etranger quel mérite qu'il ait, il s'avisa, en attendant qu'il pût m'introduire agréablement chez quelques-uns, de me faire concevoir une idée générale de leurs mœurs, usages & autres particularités qui regardent la Ville & ses Habitans. Pour cet effet m'ayant remis une espèce de petite Brochure, voici ce que j'y lus à peu-près, quelque-chose de plus ou de moins, & qui ne laissera pas d'amuser un Lecteur, sur-tout à la Connoissance

du quel une telle Dissertation ne feroit point venuë.

*Satyre outrée contre les Habitans
d'Amsterdam.*

LA superbe Ville d'Amsterdam ne cede à aucune autre de l'Univers, pour le Commerce, pour la sagesse des Loix, & pour la magnificence de ses Bâtimens; mais, ce qu'on y peut d'abord remarquer de désagréable, c'est que l'air y est très-épais & mêlé de certaines vapeurs grossières, aussi dangereuses pour l'Esprit que pour le Corps de ceux qui les respirent.

Cette superbe Ville est habitée moitié par des Créatures humaines, & moitié par de certains Animaux, qui pour l'extérieur ressemblent extrêmement à des Hommes; mais qui, au lieu d'être animés par un Esprit raisonnable, n'ont qu'un instinct aveugle, qui les pousse vers la Richesse comme les autres Brûtes sont poussées vers les choses nécessaires pour leur Conservation.

Si on n'a jamais remarqué, que le simple instinct mène les Etres, déstitués de Raison, vers leurs fins par des moyens plus ingénieux que n'en sçauoit in-

inventer même la Raison la plus éclairée, on pourra l'observer facilement dans cette espèce d'Hommes dont je viens de parler.

Ils possèdent au suprême degré tous les Arts qui peuvent contribuer à remplir leurs Coffres d'un argent, dont tout l'usage consiste à en gagner encore d'autre, & qu'ils laissent à leurs Héritiers sous la Condition tacite, qu'ils ne s'en serviront jamais, & qu'ils tacheront encore de l'augmenter. On diroit que la Richesse est un dépôt, que la Fortune leur a confié, auquel comme fideles Dépositaires ils se font un cas de Conscience de toucher.

Parmi ces Hommes apparens, l'Amitié & les autres liens de la Société humaine sont absolument comptés pour rien. Ils se font une espèce de gloire de la lacheté de leurs sentimens, & traitent de foiblesse le généreux penchant qu'ils remarquent aux Hommes véritables. D'employer leur Bien à procurer de l'utilité & de l'agrément à leurs Prochains & sur-tout à leurs Amis; ils débiteront comme la sentence la plus grave & la plus raisonnable, que l'Amitié ne doit point aller jusqu'à la Bourfe.

Les Plaisirs innocens, qui délassent

les Personnes sensées des travaux que leurs Emplois exigent d'eux, sont presque inconnus aux Habitans de ces Lieux, ils ne trouvent rien de solide que le gain, & rien d'agréable que certains plaisirs peu réglés. On ne connoit point parmi eux le plaisir tranquille & satisfaisant, qu'on goute dans la Compagnie de quelques Amis de mérite, qui se communiquent leurs Lumieres par des Entretiens, où le mélange du sérieux & de l'enjoué occupe & délaisse l'Esprit tour à tour, & le preserve par cette variété de l'ennui & de la bagatelle.

On y voit très-rarement des Sociétés, où les deux Sexes, animés par un desir louable de plaire, font des efforts pour polir leur Esprit & leurs manieres; & où l'un & l'autre acquiert cet air libre & dégagé, sans lequel le mérite le plus solide rebute bien-souvent au lieu de se rendre agréable. La plûpart des Assemblées qu'on y trouve, sont composées d'un côté de Filles, que leurs Meres ont gardées dans la Maison jusqu'à l'age de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, sans leur faire voir aucune Compagnie, & sans leur apprendre rien que les maximes les plus raffinées d'une sçavante Lézine: & de l'autre côté de jeunes Gens, qui

qui ont appris leur monde à l'Académie de L. . .

Imaginez vous des Coqs & des Poules, qu'on lâche les uns contre les autres; & qui, se voyant pour la première fois de leur vie, ne sçavent s'il faut s'approcher ou reculer, & à qui la Nature à fait enfin prendre le parti de s'approcher les uns des autres. Il en est tout-de-même de ces jeunes Gens; d'abord ils ont en se voyant un certain air interdit & embarrassé, duquel ils passent bien-tôt à une familiarité impolie & brutale. Les Dames, éloignées de leurs Meres, & les Messieurs peu accoutumés à quelques égards pour le Sexe, commencent d'abord la Conversation par des injures, qui tiennent lieu de l'Esprit & du badinage agréable qu'on voit regner dans les Sociétés polies, & de là, animé par ces spirituelles railleries, on en vient souvent aux coups de poing, & l'Ane de la Fable, qui pour baiser son Maître, lui jetta impertinement ses pates sur les Epaules, depeint assez au naturel les Caresses dont ces jeunes Gens regalent les Compagnes de leurs Divertissemens.

Après ce beau Prélude, on se met à jouër; &, quoique ce soit d'ordinaire pour très

peu de chose, ces Tables dressées pour le jeu sont autant de Théâtres, où l'on représente de la maniere du monde la plus vive toute l'infamie d'une Ame basse & intéressée.

A la moindre perte on voit le chagrin peint sur le visage de ceux qui ont des millions dans leurs Coffres, & le moindre gain leur inspire un joye insultante, qu'ils font éclater sans aucun ménagement.

Il ne faut pas s'étonner, qu'on ait donné si peu d'Education aux Habitans de cette Ville, une meilleure ne leur feroit d'aucune utilité; leurs Peres ne les élèvent pas pour avoir de Politesse dans leurs manieres, du goût dans l'Esprit, & des sentimens généreux dans l'Ame, nullement. On leur trouve l'Ame belle, à proportion de l'avidité naturelle qu'ils ont pour le gain, & on est content de leur Esprit, à mesure qu'on y voit de la disposition à ne pas laisser infructueux leur noble penchant pour la Richesse. Leur mérite est taxé selon les Biens qu'ils sont censés de posséder; & supposé, que trois de ces Etres entrent dans une Compagnie, où le bruit de leurs Trésors les à devancés, vous verrez par l'accueil qu'on leur fera; non, qui a le plus de Pro-

Probité; non, qui a l'Esprit le plus fo-
 ciable; mais qui a cent mille Francs,
 qui deux cent mille, & qui trois cent
 mille. Ce n'est pas tout, leurs propres
 manieres indiquent leurs Richesses, leur
 Orgueil, & leur air froid & méprisant,
 proportionnés au nombre de leurs
 Pistoles, paroissent dire à tout le
 monde:

*Dans un Coffre rempli de rares Qualités,
 J'ai cent mille vertus en Ecus bien comptés.*

Est-il concevable, que des Gens, qu'on
 confond avec des Créatures raisonnables,
 & qui ont des vûës pour leurs intérêts,
 qui approchent si fort du raisonnement,
 fondent l'estime qu'ils font d'eux mêmes
 & des autres sur un certain nombre de
 pièces de Métail, qui n'auroient aucune
 influence sur eux, s'ils ne produisoient
 dans leurs Ames certains sentimens, par
 lesquels ils sont essentiellement distingués
 des Hommes véritables? On peut assez
 comprendre, que parmi des Créatures
 de cette espèce, il ne sçauroit regner
 cette Galanterie, qui est l'effet d'une vani-
 té délicate. Leurs mariages font une partie
 principale de leur Négoce, & l'on igno-
 reroit presque entierement parmi eux

le Commerce de la tendresse, si quelques Filles, à l'aide des Commis de leurs Peres, ne faisoient souvent leur preuve de fertilité avant que d'être recuës dans l'Hymenée.

Il semble que les Etrangers, qui viennent se fixer dans ce Lieu, & qui ont eu quelque humanité en y entrant, changent de nature pour être assortis au Corps dont-ils vont devenir membres; & l'on diroit, que les sentimens humains n'y sçauroient avoir droit de Bourgeoisie. Pour être persuadé de cette vérité, on n'a qu'à entrer dans un Café, nommé le Café Gascon, & examiner attentivement les discours de ceux qui s'y assemblent. Si l'on veut voir encore un échantillon de la Jeunesse originale de cette Ville, qu'on aye la patience de passer une heure dans le Café Royal, où les Fils des plus riches Citoyens viennent étaler leurs Vestes de Brocard d'or, & faire les honneurs des Magasins de leurs Peres. Je ne me serois jamais attendu à voir l'air Petit-Maitre répandu sur la figure de ces Messieurs, lesquels assurément la Nature n'a point destinés à être ridicules de cette façon-là. Cependant ils sont Petits-Maitres, ou du moins ils font tous leurs efforts, afin de

pâ-

paroître tels : & , avec un air déhanché , un pied tourné en dedans , des bras dont ils ne sçavent que faire , & les manieres du monde les plus gauches , ils affectent des Phrases Cavalieres & des airs évaporés ; mais , bien-loin de se rendre , à l'exemple de leurs Originaux , d'agréables Foux , ils réüssissent si mal à les copier , qu'ils deviennent des Sots dégoutans & insupportables.

Je ne sçai , par quel travers d'Esprit les Nations étrangères veulent de toute force prendre le ridicule des jeunes François pour un modèle du bon air & du sçavoir vivre. On devroit prendre garde , que , n'est pas Petit-Maitre qui veut ; & que de même , que le naturel doit s'unir avec l'Etude pour faire les grands génies , il faut aussi que ces deux choses concourent pour composer le Caractere de Petit-Maitre. Or , la Nature n'a donné qu'aux François le Privilège de le devenir sans peine , & elle paroît leur avoir départi , préféralement aux autres Nations , toutes les qualités requises pour une brillante Extravagance.

Les jeunes François naissent avec un Cerveau évanté , un Air aisé & prévenant , une Effronterie Cavaliere , & une

Vivacité d'Esprit, qui rend leur Folie plus propre à plaire que la Sagesse même des autres Nations; &, pour peu qu'ils cultivent ces heureux talens, ils sont bien-tôt perfectionnés dans l'art d'être impertinens, sans choquer par-là que les seules Personnes raisonnables, qui sont en si petit nombre, qu'elles ne méritent pas d'entrer en ligne de Compte.

Les autres Peuples ont reçu en partage un bon Sens naturel, un Flégme propre à les faire agir par reflexion, & un air grave & posé, digne de l'excellence de leur nature. Avec toutes ces qualités ils peuvent se former un Caractere original de Sagesse. N'ont-ils pas tort de le négliger, pour copier foiblement un Caractere dont-ils devroient s'efforcer de sortir s'il leur étoit naturel? . . .

J'en étois précisément à ces traits frappans, qui dévelopent si bien le Caractere d'un véritable Petit-Maître, quand Philandre vint m'interrompre, en me demandant mon sentiment au sujet de ce que je venois de lire. Rien n'est plus ingénieux, lui repondis-je, & si l'Autheur n'en impose point, le mérite de Messieurs les Amsterdamois est bien borné, ce
n'est

n'est point ici que je voudrois fixer mon Domicile. Grand Dieu ! qu'elle différence du séjour d'Amsterdam à celui de la Haye. De grace, décampons , & ne me commettez pas avec de tels Originaux. Eh ! là là , me repartit-il en fouriant , pour un Homme , qui se pique d'être Philosophe , vous allez bien vite en besogne. Est-ce qu'on doit condamner quelqu'un sans l'entendre ? Que sçavez vous , si le malin Auteur , qui a fait un si vilain Portrait des Habitans de cette Ville , ne songeoit pas à se venger peut-être du peu d'égard qu'ils ont eu à sa mauvaise Fortune.

Un Satyrique outré , au lieu de faire honneur à la vérité , ne s'attache le plus souvent qu'à exhaler son atre bile contre quelqu'un , qui aura eu le malheur de lui déplaire ; & ce que j'y trouve de plus condamnable , est , que dans le transport fougueux qui l'agite , donnant carrière à son imagination prévenue , il confond presque toujours l'innocent avec le coupable On ne sçauroit désavouer par exemple , que parmi la multitude d'Habitans , dont-il fait sans distinction des Portraits aussi odieux , il ne s'en trouve quelques-uns à peu-près dans le gout qu'il les peint ; mais ,
qu'il

qu'il les confonde avec mille & mille aussi respectables par leur Probité que par leur Générosité & une Affabilité peu commune, c'est que je ne sçaurois lui pardonner. Mais, lui repliquai-je, en l'interrompant à mon tour, ne m'avez vous pas mis, ce me semble, cette Satyre entre les mains, pour me faire concevoir une idée générale des mœurs, usages & autres particularités, qui regardent les Habitans de cette Ville? ce sont vos propres Expressions, pourquoi donc me parler ainsi, si vous étiez persuadé que l'Auteur doit être regardé comme apocriphe & de mauvaise foi?...

C'est que je ne m'attendois pas, ajouta-t-il, que vous prissiez ainsi les choses au pied de la lettre: & que, pour un ou deux mauvais sujets, en qui le malin Auteur aura reconnu peut-être les vices & les défauts essentiels qu'il leur attribue, vous en fîssiez une Cause commune. Je vois bien qu'il est de l'intérêt de la Nation que je vous désabuse, & je me flatte que, quand vous aurez examiné sans Partialité le vrai Caractere de ceux contre qui vous vous êtes déjà si fort prévenu, vous penserez très différemment sur leur Compte. Suivez moi, je vous prie, dans certaines remarques
que

que je vais faire au sujet des invectives, dont c'est Ecrivain fougueux semble vouloir ternir sans aucun ménagement la réputation d'une infinité de Gens de mérite & dignes de toute votre Estime.

*Apologie en faveur des Habitans
d'Amsterdam.*

LE Satyrique en question débute en parlant d'Amsterdam par nous en donner une idée frappante & des plus magnifiques.

„ Après avoir fait un Voyage de huit
„ à neuf lieues, s'écrie-t-il, je me trou-
„ vai dans une Ville, qui ne le cede à
„ aucune autre de l'Univers, pour le
„ Commerce, pour la sagesse de ses
„ Loix, & pour la magnificence de ses
„ Bâtimens.

Ce début me prévient d'abord : & voyant qu'il ne fait que rendre justice à la superbe Cité, je me prépare à l'écouter avec plaisir, persuadé qu'il est de bonne foi, & qu'il va nous depeindre avec la même sincérité les Caractères & les Mœurs des Habitans d'une Ville, qu'il élève si fort au-dessus des plus célèbres de l'Univers. Jugez de ma surprise ! moi, qui connois le terrain pour le moins aussi bien que lui, quand je l'entends poursuivre ainsi.

„ Cet-

„ Cette Ville superbe n'est en partie
 „ habitée que par certains Animaux ,
 „ qui pour l'extérieur seulement ressem-
 „ blent à des Hommes , & qui pour
 „ toute Raison n'ont qu'un instinct
 „ aveugle , qui les pousse vers la Ri-
 „ chesse comme les autres Brutes sont
 „ poussées vers les choses nécessaires
 „ pour leur Conservation.

Peut-on outrer les choses à un point
 aussi extravagant ? Et ces premiers traits
 ne fournissent-ils pas d'abord à un Lec-
 teur sensé plutôt les idées d'un Libelle
 odieux , que d'une Satyre amusante , &
 dont le but ne doit tendre qu'à corriger
 les Mœurs ?

Bien de gens s'imaginent , qu'il suf-
 fit de briller dans ce genre d'écrire , &
 qu'une malice outrée est fort pardon-
 nable , pourvu qu'elle soit accompagnée
 d'un Esprit vif & délicat. Pour moi ,
 je suis très éloigné de ce sentiment , un
 Satyrique, sur-tout qui attaque les mœurs,
 ne sçauroit jamais trop ménager sa Plu-
 me.

J'avoüe , qu'il est permis de décrier
 le Vice , & d'en dégouter les Hommes ,
 insensibles à ce qu'il y a de criminel , en
 leur y découvrant du ridicule que tout
 le monde s'efforce également d'éviter.

C'est-

C'est-là l'emploi ordinaire de la Satyre; quoiqu'elle attaque quelques fois le Vice sérieusement, & qu'on fasse des Prédications dans les Satyres, comme on fait souvent des Satyres dans les Prédications, à ce que dit Boileau, je ne sçai en quel endroit. Mais, pour rendre la Satyre utile, il faut en attaquant le Vice se garder soigneusement d'en faire paroître la trace dans ses Ecrits, on doit y faire sentir par-tout le Caractere d'un Amateur sincere de la Vertu, & d'un Homme sérieusement animé contre la Perversité du Siècle . . .

Dès que je vois un Auteur tirer ses Satyres d'un fond de malignité, dès qu'il semble se faire un plaisir de la matiere que les Vices offrent à sa bile, le dépit que je sens contre cet Ecrivain m'empêche toujours de jeter les yeux sur ses maximes, fussent-elles les meilleures du monde. Persuadé, que rien d'estimable ne sçauroit sortir d'une source impure, je ne sçauois lire avec fruit & sans indignation les Satyres qui ont leur source dans l'inimitié, que leurs Auteurs ont conçu contre ceux qu'ils satyrisent. Il semble, qu'avoir le malheur de déplaire à ces Messieurs, c'est acquérir tout d'un coup tous les défauts imaginables, qui dis-

disparoissent dès que la haine qui les faisoit naître vient à cesser.

Connoissant, comme je fais, le génie & le Caractere de Messrs. les Amsterdamois, je ne puis pardonner à l'Autheur, qui leur rend si peu de justice, les traits insultans qu'il employe, en les mettant en quelque maniere même au-dessous des Brutes, dont-il semble préférer l'instinct à la Raïson la plus éclairée de ces ingénieux Commerçans ; & je serois fort tenté de croire, que toute sa malignité n'est fondée que sur le peu d'accès qu'il aura peut-être trouvé auprès de quelqu'un de ces Messieurs, à la générosité desquels certains besoins pressans l'auroient fait recourir inutilement. Semblable en cela, à un Ecrivain, qui a fait ci-devant beaucoup de fracas dans ce Païs. Il étoit Homme d'Esprit, & d'un génie à mériter l'Estime des Connoisseurs & l'Amitié des Honnêtes Gens, s'il eut voulu l'employer en vivant conformément aux regles du bon Sens & de la Raïson ; mais, débauché à l'excès & sans conduite, comme sont la plûpart de ces Esprits vifs & pétulans, il s'avisait, pour fournir à ses appetits déreglés, de vouloir mettre pour ainsi dire à Contribution toutes les Villes & Fauxbourgs de

de la Hollande , en menaçant les Citoyens , qui lui paroïssent les plus aisés , de lancer un Libelle diffamatoire contre eux , s'ils ne lui fournissoient incessamment & à point nommé une somme d'Argent qu'il leur désignoit. De telles menaces produisoient souvent leur effet ; mais , comme dit l'ancien Proverbe : *tant va la Cruche à l'eau qu'enfin elle se brise . . .* à force de tourmenter le monde , il trouva enfin un Homme de tête & de resolution , qui , n'entendant point raillerie sur l'article , le dénonça hardiment à la Justice , & se rendit sa partie. Il n'en faisoit pas d'avantage pour le perdre , nos Loix sont là-dessus très sévères , & les Juges Suprêmes ne manquèrent pas de le faire saisir au Corps sur le champ. De vous dire ce qu'il est devenu , c'est-ce que je ne sçaurois présentement , l'ayant perdu de vûë au moment de sa disgrâce.

Rentrant dans mon sujet , examinons si le Satyrique , que je refute a raison de se recrier si fort sur l'attention que paroissent avoir Messrs. les Négocians d'Amsterdam à conserver des Biens , qu'ils n'ont acquis que par des travaux incroyables , & qu'ils sont journellement à la veille de perdre , par l'incon-

stance de l'aveugle Déesse , qui les a d'abord si bien fécondés. Il ne faut souvent qu'une Tempête ou quelque Banqueroute extraordinaire , pour réduire ces opulens Republiquains au même état d'indigence , où ils se trouvoient avant leur brillante fortune. Eh ! comment , je vous prie , pourra-t-il se relever ce malheureux Commerçant , s'il n'a pas , comme on dit , ménagé une Poire pour la soif ? d'ailleurs , je suppose qu'il soit enfin parvenu au point de ne plus craindre un semblable revers , pourquoi fera-t-il des folles dépenses ? que lui en reviendrait-il de jetter son argent à la tête des Flatteurs & des Parasites , que le seul intérêt engage à lui faire leur cour ? n'est-il pas plus à propos , qu'il reserve le superflu de ses Richesses , pour subvenir , si le cas y échoit , aux pressans besoins de sa chere Patrie ? C'est-là le véritable but que doit avoir un véritable Republiquain , & que je crois qu'il a en vivant simplement sans prodiguer des Trésors , qu'on doit regarder , non , comme enterrés & inutiles au Public ; mais , comme les nerfs & la véritable force d'un Etat , qui n'a pour se soutenir que la ressource du Commerce.

„ Les Plaisirs innocens , continue le

„ mor-

„ mordant Ecrivain , qui délassent les
 „ Personnes sensées des travaux que
 „ leurs Emplois exigent d'eux , sont
 „ presque inconnus aux Habitans d'Am-
 „ sterдам , & les seuls divertissemens ,
 „ qui soient au goût de la plûpart d'en-
 „ tre eux , ce sont les plus infames
 „ Débauches qu'une Volupté brutale
 „ puisse inventer. Ils ne trouvent rien
 „ de solide que le gain , & rien d'agréable
 „ que le Crime.

Quelles Expressions ! je doute fort si on les souffriroit même en Angleterre, où il semble qu'il est permis de tout dire impunement. Cependant, c'est un Auteur Hollandois qui les avance, Homme d'ailleurs d'un génie supérieur , & dans les Ouvrages duquel, à cette Satyre près, je n'ai guere trouvé que des traits charmans, ingénieux & d'une solidité qu'il est très difficile de trouver dans un autre Auteur , fut-ce même le fameux Anglois, qu'un Traducteur François nous a fait connoître sous le nom de Socrate Moderne. Quelque reflexion que je fasse sur cet écart que je remarque dans sa façon de fronder le vice je ne puis comprendre , comment il a pû donner dans un pareil travers, qui ne sçauroit que diminuer de beaucoup cette gran-

de reputation , qu'il s'est acquise par deux volumes de Lettres Périodiques qu'il a produit. Les Habitans d'Amsterdam font assez connus, & tiennent un rang distingué parmi les Nations les plus commerçantes de l'Europe , qu'il n'est pas facile d'en imposer sur leur Compte.

Premierement la Police la plus exacte & la plus sévère y est tellement observée, qu'on y punit sans miséricorde jusqu'à l'ombre du Crime. En second lieu, le Corps des Magistrats, qui sont à la tête du Gouvernement, ne sçauroit être mieux comparé qu'à ces illustres Sénateurs de l'ancienne Rome, dont le Zèle soutenu d'une Authorité toute-puissante, ranimoit le courage des bien-intentionnés, & faisoit d'abord rentrer dans l'ordre ceux qui paroissoient seulement vouloir s'en écarter. Figurez-vous toutes les qualités requises pour un Homme, preposé à faire regner la Justice ; sans fierté, sans arrogance, & d'une manière à gagner même l'estime & l'affection d'un Libertin de profession, vous les trouverez rassemblées, généralement parlant, dans tous ceux qui composent ce qu'on appelle la Regence d'Amsterdam. Après cela jugez, si les plus infames

fames Débauches & cette Volupté brutale, dont parle l'Autheur que j'attaque, y font tolerées.

Venant à ce qui se passe dans les Cafés (Matiere qu'il ne traite que très légèrement,) je comprends, qu'il peut avoir raison dans bien de petites choses qu'il critique, aussi-bien que dans la maniere dont-il s'égaye, en faisant les Portraits de plusieurs de nos Petits-Maîtres manqués. C'est sur ce qu'il ajoute au sujet des Assemblées que je trouve fort à redire. L'aimable beau Sexe qu'on y voit tous les jours, & les jeunes Gens qui s'y trouvent pour faire leur cour, ont lieu d'être fort choqués des termes peu ménagés, pour ne pas dire insolens, que ledit Ecrivain semble rechercher exprès, pour les rendre odieux au dernier point. Voici comme il s'exprime.

„ La plûpart des Assemblées sont com-
 „ posées d'un côté de Filles, que
 „ leurs Meres ont gardées dans la Mai-
 „ son, jusqu'à l'age de vingt-quatre ou
 „ vingt-cinq ans, sans leur faire voir
 „ aucune Compagnie, & sans leur ap-
 „ prendre rien que les maximes raffi-
 „ nées d'une sçavante Lesine: & de
 „ l'autre côté de jeunes Gens, qui ont

„ appris leur monde à l'Académie de
 „ Leyde , en se foulant régulièrement
 „ tous les foirs ; en courant les ruës tou-
 „ tes les nuits ; en faisant des insolences
 „ au beau Sexe ; & en s'en faisant évi-
 „ ter comme des Monstres les plus
 „ odieux.

Là-dessus les comparant à des Coqs
 & des Poules qu'on lache les uns contre
 les autres, il les représente d'un air si
 bête ; si farouche & si brutal , qu'un
 Homme de gout auroit de la peine à s'ac-
 coûtumer à des pareilles expressions,
 dans le Portrait même qu'on lui feroit
 d'un Lapon ou de quelqu'autre Sauvage
 encore moins civilisé.

Rien cependant n'est plus faux que
 de voir de pareils Originaux dans les Af-
 semblées d'Amsterdam. Cette Lesine sça-
 vante, dont-il taxe les Meres, ne pa-
 roit point dans leur maniere de jouer,
 non-plus que cet air chagrin dans la per-
 te, & cette insolence dans le gain qu'il at-
 tribue aux Messieurs. Les jeunes De-
 moiselles s'y comportent fort modeste-
 ment & sans être embarrassées dans leurs
 manieres ni dans leurs Discours. Les
 jeunes Messieurs, qui vont leur faire la
 cour, ont d'autres manieres, & les in-
 clinations plus nobles que celles qu'il
 leur

leur fait puiser dans la célèbre Université de Leyde, qu'il dénigre aussi extrêmement dans un autre endroit, traitant les plus fameux Professeurs, tout aussi Cavalierement qu'il traiteroit le plus chétif Maître d'École. Le titre le plus honorable qu'il leur donne est celui de Pedans, . , .

Je ne comprends pas comment est-ce qu'on a pû permettre l'impression d'un semblable Libelle : & , si je vous ai mis à portée d'en faire la Lecture , cela n'a été que dans le dessein de prévenir les mauvaises impressions qu'il auroit pû faire dans votre Esprit, s'il étoit venu à tomber entre vos mains par quelque autre voye. Enfin, coupons court là-dessus ; & , pour ne point vous laisser aucun doute sur tout ce que je viens d'avancer en faveur des Habitans de cette Ville célèbre , j'ai résolu de vous produire chez eux de façon , à pouvoir en juger par vous même. Plusieurs de mes Connoissances sont déjà prévenuës sur votre compte, & je me flatte que vous n'en ferez pas mal reçû.

En attendant, si vous voulez, nous irons voir ce qu'il y a de curieux & d'amusant dans la Ville. Voici précisément l'heure où s'assemblent les Négocians,

commençons par visiter une Assemblée, qui certainement mérite nos premières attentions. Sur-quoi, me faisant compliment, pour me donner le pas en sortant de la Chambre où nous étions, je le pris sans façon, en le faisant souvenir qu'il venoit de manquer à la Convention, que nous avions fait de banir tout Cérémonial entre nous. Loin de trouver à redire à ma saillie, il l'approuva : & , sortant de l'Auberge, nous nous rendimes à un grand Bâtiment, faisant un quarré long, où l'on entre de deux côtés par deux grandes Portes opposées.

La première chose, qui se présente à vos yeux en entrant, est une Cour assez vaste, entourée de gros Piliers, qui forment quatre Galeries, conformes aux quatre quarrés du Bâtiment. Tout étoit déjà si rempli de Négocians, que nous eumes toutes les peines du monde à y entrer.

Ayant enfin pénétré jusqu'à la première Galerie, un certain bourdonnement, comme le bruit confus d'une Mer extrêmement agitée, vint d'abord s'emparer de mes deux oreilles. Peu accoutumé à un bruit semblable, Philandre avoit beau me parler, je n'entendois pas un

un seul mot de ce qu'il me disoit. S'en étant apperçu; sortons d'ici, me dit-il, me prenant par la main, je vais vous placer dans un endroit d'où nous pourrions tout voir, & en même tems discourir à notre aise. Là-dessus m'ayant fait enfiler une petite Allée, nous trouvâmes une Escalier, qui nous conduisit au-dessus de ces Galeries de plein pied, que nous venions de quitter. C'est là que nous nous postâmes près d'une Fenêtre, d'où nous pouvions aisément considérer tout ce qui se passoit en-bas, & en raisonner sans risque d'interruption.

Après plusieurs discours généraux, que nous tinmes d'abord sur les divers objets qui se présentoient à nos yeux; si j'avois fixé mon Domicile à Amsterdam, s'écria tout d'un coup mon Ami avec un espèce de transport! il n'y a point de lieu dans la Ville que je fréquentasse plus volontiers que celui-ci. Actuellement que je vous parle, je trouve une Satisfaction secrète en qualité de Hollandois, & ma vanité se repait en quelque maniere, à voir une si nombreuse Assemblée de mes riches Compatriotes & d'Etrangers, qui consultent entre eux des affaires particulières du genre humain, & qui font de cette Capitale du Commerce, une espèce

de Marché public pour toute la Terre habitable.

Cette Bourse dans son fort me paroît être un grand Conseil, où toutes les Nations un peu distinguées ont leurs Représentans. Les Facteurs, par exemple, sont dans le Commerce la même chose, que les Ambassadeurs à l'égard de la Politique. Ils négocient des affaires, concluent des Traités, & maintiennent une bonne Correspondance entre ces riches Sociétés d'Hommes, que les Mers séparent les unes des autres, ou qui habitent aux quatre coins opposés du même Continent. Quel Plaisir n'est-ce pas, de voir terminer un Démêlé entre un Habitant du Japon & un Echevin d'Amsterdam? ou, former une Ligue entre un Sujet du Grand Mogol & un autre du Czar de Moscovie. N'est-ce pas encore une joye incroyable de se trouver avec tous ces Ministres du Commerce, aussi distingués par leur langage que par les differens quartiers où ils se placent? Tantôt on vous pousse au milieu d'une troupe d'Arméniens, tantôt on se perd dans une foule de Juifs, on est Hollandois, Danois, Suedois, Espagnol, François tour-à-tour; ou plutôt, on s'imagine être de toutes les Nations, à l'exemple

ple de cet ancien Philosophe, qui, sur la demande qu'on lui fit, de quel País il étoit, repliqua, qu'il étoit Citoyen du Monde. Quelle variété de pensées solides & agréables ne fournit-elle point cette vaste Scène d'action & de mouvement ? . . .

Bon Ami de tout le genre humain, je me sens si pénétré à la vûë d'un si grand nombre de Personnes heureuses & florissantes, que je ne puis m'empêcher de faire éclater mes transports. Admirez, je vous prie, me disoit-il, cette foule de Négocians, qui s'enrichissent eux mêmes, & qui travaillent à grossir le Capital de la Nation, ou, pour me servir d'autres termes. qui font la fortune de leurs Familles, par l'entrée de tout ce qui nous manque, & la sortie de tout ce qui nous est inutile ou superflu.

Il semble, que la Nature ait pris un soin tout particulier, de repandre ses faveurs en divers endroits de ce Monde sublunaire, pour établir ce Trafic & cette Correspondance mutuelle entre les Hommes, afin qu'ils dépendissent en quelque sorte les uns des autres, & qu'ils fussent unis par leur intérêt commun. Il n'y a presque pas un seul Climat, qui ne produise quelque chose qu'on ne trouve pas ail-

ailleurs. Le Mets croit dans un Païs & la fauce dans un autre. Les Fruits de Portugal font corrigés par ce qu'on recueille aux Barbades. L'infusion d'une Plante de la Chine est adoucie avec la moëlle d'une Canne des Indes. Les Isles Philippines nous envoient de quoi reléver le goût de nos Liqueurs en Europe. La seule Parure d'une Dame de qualité est souvent le produit d'une centaine de Climats. Le Manchon & l'E-ventail viennent ensemble de differens bouts de la Terre. L'Echarpe est envoyée de la Zone-Torride, & la Palatine de celle qui est au-dessous du Pole. La Jupe de Brocard fort des mines du Pérou, & le Collier de Perles des entrailles de l'Indostan.

Si nous considérons notre Païs dans son état naturel sans aucun des avantages du Commerce; quel misérable morceau de Terre n'avons nous pas eu pour notre lot? & que produiroit, hélas! notre Climat, sans le secours d'un Art qui paroît tenir du prodige, puisque nous avons trouvé le secret de forcer les Flots les plus redoutables de l'Océan, non seulement à nous abandonner le petit Terrain dont nous jouissons; mais que nous avons encore rendu fertile & capable

ble de nous fournir une infinité de choses. Nos Melons, nos Pêches, nos Figues, nos Poires, nos Abricots, nos Cérifes &c. sont des Fruits étrangers qu'on a transplantés dans nos Jardins, & qui ne manqueroient pas de s'abâtardir, si on négligeoit de les cultiver & si on les abandonnoit à la merci de notre Soleil & de notre Terroir.

Le Trafic n'a pas plus enrichi la Pépinière de nos Végétaux, qu'il a embelli toute la face de la Nature chez nous. Nos Vaisseaux reviennent chargés de la recolte de tous les Climats. Nos Tables ne manquent ni d'Epices ni d'Huiles, ni de Vins. Nos Chambres sont garnies de Pyramides de Porcelaines de la Chine, & ornées de plusieurs Ouvrages du Japon. La Boisson, que nous prenons le matin à déjeuner, vient des extrémités les plus éloignées de la Terre. Nous réparons nos Corps avec les Drogues de l'Amérique, & nous goutons la douceur du repos sous des Pavillons qui nous viennent des Indes. Les Vignes étrangères deviennent nos Jardins. Les Isles, où croissent les Epicerics, sont nos Couches. Les Persans nos Ouvriers en Soye, & les Chinois nos Potiers . .

Ce n'est pas non-plus une des moindres

dres parties de notre bonheur , de jouir de tous les Fruits du Septentrion & du Midi, fans être expofés à la violence du froid & du chaud qui les produifent, & de pouvoir nous recréer les yeux de la verdure de nos Prairies & de nos Campagnes , pendant que nos bouches fe regalent des Fruits qui croiffent entre les Tropiques.

C'eft pour ces raifons , qu'il n'y a pas des membres plus utiles dans la Société, que les Marchands. Ils uniffent les Hommes par un Trafic mutuel de bons Offices ; ils diftribuent les dons de la Nature ; ils occupent les Pauvres , augmentent les Biens des Riches , & fuppléent à la magnificence des Grands. Si quelqu'un des ces premiers Comtes de la Hollande , par une permiffion particuliere de l'Etre Suprême , revenoit aujourd'hui parmi nous , & que , pofté comme nous fommes , il s'occupoit à regarder cette affluence de riches Citoyens , qui s'y rendent tous les jours ; qu'elle ne feroit pas fa furprife ? d'entendre parler toutes les Langues de l'Europe dans ce petit quarré de fon ancien Domaine , & de voir un fi grand nombre de Particuliers , qui de fon tems auroient été les Vaffaux de quelque Puiffant Baron , négociier pour des fommés plus confidérables qu'il n'y en avoit

au-

autrefois dans les Tréfors de plusieurs Rois . . .

Un Entretien auffi intéreffant nous eut encore mené plus loin, fi l'Assemblée, qui nous amusoit fi fort, ne se fut pas séparée. Chacun commençoit à défiler en hâte, par-où comprennant que l'heure du Diner approchoit, nous fumes rejoindre notre Hôte, qui s'étoit préparé à nous bien regaler.

Il étoit, comme j'ai déjà dit, originaire de la Ville de Bourdeaux. Ne démentant point le Caractere de sa Nation, qui selon moi est la plus gracieuse & la plus polie qui soit sous la Domination du Roi de France, plusieurs Personnes de son Païs logeoient chez lui. Entre autres une Fille, belle & bien-faite, que l'Hôte présenta à mon Ami, dont-il connoissoit le Credit & le bon Caractere, le priant instamment de vouloir bien s'intéresser pour cette aimable Personne, qu'une affaire d'honneur avoit obligé d'entreprendre le Voyage de la Hollande.

Philandre, naturellement bon & compatissant, charmé d'ailleurs de la modestie & des bonnes manieres de la Demoiselle, ne hésita point à s'engager de lui rendre tous les services qui dépendroient de lui; & l'ayant remis à l'après
di-

dîner pour s'instruire de ses affaires, nous nous mîmes à Table seuls ; car nous avions resolu d'éviter autant qu'il se pourroit la Cohuë des Auberges, & le désagrément d'y manger avec des Inconnus, dont la Conversation & les manieres gênent souvent un Homme de bon sens.

D'abord nous ne songeames qu'à contenter notre appetit, ce qui nous avoit fait garder un silence, que je me hâtai de rompre. L'Esprit rempli d'une infinité d'idées que les discours de Philandre m'avoient inspiré, je tachai de le remettre en train de les continuer : &, frappé de tout ce que je venois de voir & d'entendre dans ce fameux Rendez-vous de Négocians, je commençois à me former une idée de cette Profession, comme celle qui excelloit & qui méritoit à juste titre la Préférence sur toutes les autres. J'en fis part à Philandre, comme à un Homme qui en pouvoit beaucoup mieux juger qu'un autre, ayant épluché sans Prévention & avec Connoissance de cause presque tous les differens Etats de la vie.

Après bien de Reflexions de part & d'autre, voici une espèce de Dissertation
que

que je l'engageai de faire au sujet des Professions qu'il croyoit les plus utiles.

Lorsque je pense, me dit-il d'un ton modeste, mais persuasif, aux trois grandes Professions, qui semblent faire toute l'attention de certaines Nations voisines, je veux dire la Théologie, le Droit, & la Médecine, de quelle manière sur-tout elles sont surchargées du nombre de ceux, qui les exercent, & qu'il s'y trouve une infinité de Gens d'Esprit qui s'affament les uns les autres, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec transport : Heureux Hollandois ! qui avez sçu choisir une Profession plus courte, moins gênante & beaucoup plus gracieuse, pour vous rendre la vie aisée. . . .

Parmi les Romains, & même parmi les Anglois, continua-t-il, on peut diviser les Ecclésiastiques en Généraux, Officiers Majors & Subalternes. Nous pouvons mettre au rang des premiers les Evêques, les Abbés, les Doyens & les Archidiacres. Les Docteurs, les Professeurs en Théologie, les Chanoines & tous ceux qui portent l'Aumône en France & l'Echarpe en Angleterre, se trouvent au second rang. Tout le reste

O

est

est compris sous le nom de Subalternes. Pour ce qui est de la premiere Classe, ajoute un Auteur Anglois, qui traite à peu-près le même sujet, la Nature du Gouvernement Anglican empêche qu'elle ne soit trop chargée, quoiqu'il y ait un nombre infini de Compétiteurs.

A l'égard de la seconde, on trouve après un calcul exact, que depuis quelques années il y a tant de Surnuméraires, qu'à peine en sçauroit-on fixer le nombre.

Le Corps des Jurisconsultes n'est pas moins embarrassé de membres superflus, outre ceux qui se sont fait une reputation qui leur fournit du travail, on en voit un nombre prodigieux, qui frequentent journellement le Barreau, attendant quelque occasion favorable pour pouvoir entrer en Lice à leur tour.

Ajoutons à ceux-ci cette Jeunesse, qu'on envoie aux Colléges pour étudier le Droit, qui frequentent plus la Comedie que leur Sale d'Exercice, & qu'on voit dans toutes les Assemblées publiques, excepté dans la Cour de Justice. Je ne parlerai point de cette multitude d'Avocats taciturnes, quoique fort occupés dans leurs Chambres à dresser des Ecritures, qui à proprement parler n'ont aucune af-

affaire, mais qui prétendent avoir de Pratiques du Cabinet.

Pour ce qui regarde la Médecine, si nous jettons les yeux sur le nombre des Hommes qui la professent, nous le trouverons si formidable, qu'il n'y a presque personne qui ne soit effrayé à leur vûe. Je pourrois égayer cet article à l'exemple de Moliere & de tant d'autres; mais il est si rebatu, qu'on commence à s'en lasser. Ajoutons à ceux-ci cette foule de Phisiciens, qui, à faute d'autre Patiens, s'amusent à étouffer des Chats dans une Pompe Pneumatique, ou à ouvrir des Chiens en vie, ou à empaler des Infectes sur la pointe d'une Éguille, pour les observer dans un Microscope. Joignez y d'ailleurs ceux qui vont à la quête des Plantes, & à la chasse des Papillons, pour ne rien dire de ceux qui assemblent des Coquillages & qui courent après les Araignées. . . .

Lorsque je considere donc, qu'il y a un nombre infini, pour ne pas dire incroyable, de Gens qui cherchent à gagner leur vie par l'une ou l'autre de ces Professions, & qu'il se trouve dans chacune bien de Personnes de mérite, de qui l'on peut dire souvent qu'ils enten-

dent la Science plutôt qu'il ne la mettent en pratique. Je m'étonne de voir qu'il y ait des Peres & des Meres d'une humeur si étrange, qu'ils aiment mieux destiner leurs Fils à des Emplois, où la Probité la plus scrupuleuse, le Sçavoir le plus profond & le Sens le plus exquis peuvent échoïer, que de leur donner des Vacations, où une honnête Industrie ne sçauroit manquer de réüssir. Combien y a-t-il, par exemple de Curés de Village dans les Païs Catholiques, & combien de chétifs Ministres chez les Protestans, qui auroient pû devenir Echevins, Bourguemaitres &c, s'ils avoient appris à faire valoir une somme plus petite, que ce qu'il en coute d'ordinaire pour étudier dans les Universités? Un honnête Homme, d'une vie frugale, avec un Esprit médiocre & une Conception lente, auroit pû s'enrichir dans le Commerce, quoiqu'il meure de faim dans la Médecine, tout de même que vous seriez bien-aïse d'acheter des Etoffes d'un autre, à qui vous ne voudriez pas confier votre bras pour vous tâter le pous.

Un Avocat, peut être exact, studieux & civil, mais il a la tête un peu dure, il n'a pas une seule Partie qui le consulte ni qui le prenne pour deffendre
sa

sa Cause en Justice ; avec tout cela , s'il se fut trouvé dans un Magasin ou dans une Boutique , il auroit eu nombre de Chalans. Le malheur est , que dans une des plus importantes affaires de la vie , les Peres & les Meres ont plus d'égard à leur propre inclination qu'au génie & à la Capacité de leurs Enfans.

C'est le grand avantage d'une Nation , adonnée au Commerce , de ce qu'il y a fort peu d'Hommes assez lourds & assez bêtes , pour ne trouver pas les moyens d'y gagner leur vie & même de s'y enrichir. Un Commerce bien réglé , n'est pas de la nature du Droit , de la Médecine , ou de la Théologie , il ne sçauroit avoir trop de monde qui mette la main à l'œuvre , il fleurit par la multitude des Ouvriers , & il donne de l'occupation & du profit à tous ceux qui s'y attachent. Nos Vaisseaux Marchands sont autant de Boutiques flottantes , qui vont exposer nos Denrées & nos Manufactures dans tous les Païs du Monde , & qui trouvent des Acheteurs sous les deux Tropiques.

Voilà , ce me semble , continua-t-il , en finissant ces justes Reflexions , la différence que je trouve entre la Profession d'un Commerçant , & celles de tant

d'autres Personnes, qu'une fotte vanité leur fait mettre beaucoup au-dessus Cette Conversation nous avoit mené si loin, que notre Hôte, surpris de nous voir tenir si longue table contre notre Coûtume, s'avisa de venir nous proposer de boire le Caffé, que nous beuvions à la manière de France immédiatement au sortir du repas, disant que cette liqueur étoit déjà préparé depuis quelque tems, ajoutant que la Demoiselle, en faveur de laquelle il nous avoit parlé, se recomman- doit fort à notre bon souvenir. Cette dernière Circonstance me fit venir l'idée de l'engager à venir prendre le Caffé avec nous: j'en priai l'Hôte, sous pré- texte qu'elle pourroit en même-tems nous mettre au fait du service qu'elle exigeoit de mon Ami. Son Ambassade eut tout le succès que je desirois; car, un mo- ment après nous la vîmes entrer. Les Civilités d'usage faites de part & d'autre, voulant observer les regles de la plus exacte Bienféance, l'Hôte fut prié de rester, ce qu'il fit avec d'autant plus de plaisir, qu'il étoit curieux de sçavoir le détail & les Circonstances d'une Avan- ture qu'il n'avoit appris qu'en gros. La voici, telle que ladite Demoiselle nous la raconta.

Histoire Singuliere.

LA Ville de Bourdeaux, Capitale de la Province de Guienne, est le Lieu de ma Naissance. Mon Pere, bon Gentilhomme, mais fort mal pourvû des Biens de la Fortune, fut obligé de se méfâlier pour mettre quelque arrangement dans ses affaires. La Femme qu'il prit, étoit Fille d'un gros Commerçant demeurant dans un Fauxbourg de la Ville qu'on nomme les Chartrons. Il en reçut une Dot assez considérable pour pouvoir vivre du moins en Homme très aisé.

Les premieres années de son Mariage furent, comme ont dit, filées d'or & de soye: les bonnes manieres de ma Mere, jointes à sa beauté, qui n'étoit pas commune, sembloient devoir le rendre l'Homme le plus heureux du monde. Je fus le premier fruit de cette Hyménée, qui commençoit si bien. Un an après, ma Mere accoucha encore d'une Fille; & c'est à quoi se borna toute sa fécondité.

Notre Ayeul du côté de ma Mere, (car nous n'en avions point d'autre,) voyant que mon Pere n'étoit pas fort

attentif à nous faire donner une bonne Education, ne hésita point à s'en charger; & je puis dire sans ostentation, qu'il ne négligea rien, tant du côté des Maitres qu'autrement, pour nous inspirer des sentimens d'honneur & de vertu, en nous faisant apprendre d'ailleurs tout ce qui convient à des Filles bien nées pour s'occuper utilement sans dégoût. Parvenuës à un certain age, nous eumes le malheur de perdre une Mere, qui nous aimoit tendrement, & dont l'esprit bien tourné & certaine douceur, qui gagnoit tous les Cœurs, avoient toujours empêché son Mari de se livrer à certains excès de Débauche & sur-tout à celui du Jeu, qu'il aimoit passionnement, & qui en partie l'avoit jetté dans un dérangement total de ses affaires. J'approchois alors de ma dix-huitieme année, je ne manquois ni de génie ni de Capacité pour regler un ménage; & ma Sœur, quoique plus jeune d'un an, ne me cedit en rien. C'est-ce qui consoloit un peu mon Ayeul de la perte d'une Fille, qu'il voyoit en quelque maniere revivre en nous.

Mon Pere cependant, n'étant plus retenu par les charmes d'une Epouse, qui

qui s'étoit si bien renduë la Maitresse de son Esprit, commença peu-à-peu de reprendre ses anciennes habitudes. Ses Camarades de Jeu & de Bouteille, que ma Mere avoit trouvé le secret de bannir honnêtement de chez nous, ne tarderent guere à reparoitre. Notre Maison ne fut bientôt plus ce Lieu de Paix & de Concorde, qui faisoit l'admiration de tous nos Voisins; à peine pouvions nous, ma Sœur & moi, fournir aux soins qu'il falloit nous donner pour regaler des malheureux Fainéans, dont toute la vie se passoit à boire & manger pendant le jour, & à passer la nuit au Jeu.

Toutes ces dépenses extraordinaires ne pouvoient guere se faire sans qu'il y parut. Nos Revenus n'étant pas suffisans, mon Pere ne hésita point de s'en prendre au fonds. Nous nous en aperçumes, ma Sœur & moi. Pénétree de douleur je me determinai, d'en faire confidence à mon Ayeul, qui ignoroit encore le tout, par les soins extraordinaires que son Gendre se donnoit pour le lui cacher.

Il parut si surpris à la premiere Nouvelle que je lui en donnai, qu'il ne pût y ajouter foi. Ayant cependant fait

quelques démarches pour s'en éclaircir &, convaincu que je ne lui en avois point imposé, il chercha d'abord à y remédier, en lui remontrant poliment le tort essentiel qu'il faisoit à ses Enfans.

Mon Pere, abbruti déjà par la vie qu'il ménoit, au lieu de le bien recevoir, trouva même fort mauvais qu'il s'ingérât de taxer sa Conduite: &, de parole en parole, s'étant réciproquement excités la bile, ils se séparèrent de façon à ne plus se revoir. Jugez de ce que nous avions à souffrir dans une situation pareille? elle devint si triste, que, ne pouvant plus y tenir, nous nous déterminâmes, ma Sœur & moi, de nous retirer auprès de notre Grand-Pere, qui nous sollicitoit sans cesse à faire cette démarche, & que mon Pere redoutoit extrêmement, craignant par-là de tomber dans le cas de se voir forcer à nous assurer le Bien de ma Mere, qu'il dissipoit chaque jour à vûe d'œil, ce qui arriva effectivement comme il l'avoit prévu. A peine mon Ayeul se vit secondé de nos justes plaintes, qu'il entreprit de faire rendre compte à son Gendre d'une Dot, dont-il n'avoit proprement que l'Administration.

La cause portée en Justice, elle fut dé-

décidée en notre faveur, ce qui jetta mon Pere dans un désespoir, qu'il courut sur le champ vers les Chartrons, dans le dessein de venger l'affront qu'il prétendoit avoir reçu. Dans la rage qui le possédoit, de quoi n'étoit il pas capable? Notre Ayeul s'étant malheureusement trouvé sur son passage, en devint la victime. Permettez moi, dit-elle alors, en s'interrompant & laissant couler quelques larmes, que je ferme le rideau sur un Spectacle aussi tragique, & dont la cruelle idée ne me laisseroit pas la force de continuer le recit de biens des Aventures qu'il importe que vous sçachiez. Sur-quoi ayant fait une pause, pour rappeler tout son courage, elle reprit ainsi la parole.

Le furieux, car je n'ose plus lui donner le nom de Pere, ayant donc fait un si mauvais coup, eût pourtant assez de présence d'Esprit, pour songer à se mettre à l'abri des poursuites de la Justice; ce qu'il fit, en s'embarquant sur le champ dans un Vaisseau, qui mettoit à la voile pour les Iles de la Martinique. L'Affliction & les embarras où nous jeta ce funeste Evénement, ne sçauroit s'exprimer. Notre Ayeul, Suedois de

Nation, n'avoit point de Parens à Bourdeaux, il ne nous reſtoit qu'une vieille Parente du côté maternel, qui vint nous prendre pour nous mener chez elle, dans le tems que certains Affociés de mon Grand-Pere faiſoient, d'autorité de Juſtice, mettre le ſcellé ſur tous les effets du défunt. N'y ayant pour ainſi dire perſonne pour veiller à nos intérêts, la mauvaiſe foi de ceux qui ſe prétendoient Créanciers, fit qu'une riche ſucceſſion, que nous devions attendre naturellement, ſe trouva réduite à ſi peu de choſe qu'à peine nous reſtoit-il de quoi vivre: &, par ſurcroit de malheur, cette Tante qui ne manquoit pas de bonne volonté pour nous, ne ſubſiſtoit que d'une Penſion viagere, qu'elle partagea avec nous juſqu'à ſa mort, qui arriva ſix mois après. C'eſt alors, que nous eumes beſoin de rappeler tous ces ſentimens de vertu, que nous avions puisé dans l'Education, que le Ciel ſans doute avoit inſpiré à notre Ayeul de nous procurer.

A peine nous trouvames nous ſeules, que je ſentis vivement tout le poids de nos malheurs; mais, au lieu de me laiſſer abbattre, j'élevai mon Cœur à Dieu par une priere courte mais fervente, le con-
ju-

jurant de ne point nous abandonner dans une Extrémité si pressante. Pleine d'une sainte Confiance sur l'Octroi de ma demande, je sentis tout d'un coup renaître mon ancien courage: &, ne songeant plus qu'à l'avenir, je trouvai le moyen d'arranger nos petites affaires si bien, que nous fumes bientôt en état, ma Sœur & moi, de vivre sans aucun secours étranger, & même de fournir à l'entretien d'une Servante. Retirées dans une petite Maison à l'extrémité du Fauxbourg, où abordent seulement les plus grands Vaisseaux, nous passions nos jours à faire de petits ouvrages amusans & en même tems utiles, entremêlant ces occupations de quelques Lectures spirituelles & autres petits exercices de dévotion..

Toutes nos Recréations se terminoient à nous promener pendant les beaux jours le long du Port & à l'écart autant que nous pouvions, ne fréquentant absolument que quelques Voisines, entre lesquelles nous donnâmes notre Confiance à une seule, qui passoit pour une Dévote de Profession, & qui par mille petits soins nous persuadoit chaque jour, qu'elle méritoit bien cette Préférence.

Un train de vie auffi uni & auffi exemplaire nous concilia bientôt l'estime générale. On ne se laissoit point d'admirer, que deux jeunes Filles, qui avoient de l'éducation, plusieurs petits talens, & même un espèce de mérite personnel, eussent pû se résoudre à se priver de bien de Sociétés aimables & gracieuses, où malgré nos malheurs on se feroit fait un plaisir de nous admettre. C'est-ce qui engageoit plusieurs Personnes de l'un & de l'autre Sexe à rechercher les occasions de nous voir. Ma Sœur sur-tout, dont la figure prévenoit extrêmement, ne pouvoit guere s'éloigner de notre petite retraite, sans trouver sur ses pas bien de Curieux que ses charmes transformoient presque en autant d'Adorateurs ; & , c'est cette reputation de Beauté qui lui à été fatale, comme vous allez apprendre par la suite de mon récit.

Le Commandant d'un Vaisseau Marchand, en allant & revenant de son bord, qui se trouvoit à l'ancre seul à une très petite distance de la Promenade que nous frequentions, nous avoit souvent rencontrées, & la vûë de ma Sœur n'avoit pas fait moins d'impres-
sion sur lui que sur bien d'autres. Il en
de-

devint éperdûment amoureux : & , après avoir inutilement tenté plusieurs voyes pour entrer en Connoissance avec elle , il s'avisa enfin de faire sa cour à la Dévote , qui seule paroissoit avoir quelque Credit sur son Esprit.

Pour mieux la mettre dans ses intérêts , il s'attacha d'abord à connoitre son foible. Outre l'Hipocrisie , (car toute sa dévotion n'étoit qu'un dehors affecté) l'avarice étoit sa passion dominante. Le Galant s'en étant apperçu , n'eut pas grande peine à la gagner à la faveur de plusieurs Présents considérables , qu'il trouva moyen de lui faire accepter : & , persuadé que sous l'  sperance d'en tirer encore d'avantage , elle se d  termineroit à tout , il ne hésita point à lui faire connoitre le but où il visoit , qui dans le fond n'avoit rien qui pût effrayer sa d  licate   de Conscience , supposant qu'elle en eut , v   que toutes ses Propositions ne tendoient qu'à un légitime Mariage. l'Intrigante , après quelques Cérémonies affectées , pour faire mieux valoir sa Médiation , conclud par se prêter aveuglement à tout ; & sans perdre un moment , elle commença dès le même jour à sonder ma Sœur au sujet de cet établissement , qu'elle lui propo-
sa

fa comme une idée, qui fans doute lui avoit été inspirée du Ciel, pour corriger sa mauvaise fortune.

Ma Sœur, quoique dans un age où les passions prévalent presque toujours sur la reflexion, ne se laissa point ébloüir aux brillantes vûes qu'elle disoit avoir à ce sujet: &, coupant court sur tout ce qu'elle pouvoit lui objecter, elle ôta dès la premiere Conversation toute espérance de réüssite à cette Ame intéressée. Se voyant ainsi rebutée, elle tacha de ménager la reputation de celui qui l'employoit, en faisant prendre à ma Sœur le change sur le nom & sur la qualité du Galant qu'elle propoisoit.

Le Marin au récit du mauvais succès de la Commission, qu'elle ne pût lui dissimuler, parut être au désespoir: &, redoublant ses Présens. & ses Instances auprès de la Dévote, il fit tant, qu'il l'engagea à se prêter à un enlèvement, sans lequel il prévoyoit bien qu'il ne parviendroit jamais à la possession de sa Maitresse.

Le complot fait, celle-ci étouffant tous remords, supposé qu'elle en fut capable, mit d'abord les fers au feu pour l'exécution du projet. La Proposition qu'elle avoit fait à ma Sœur, loin de la dépré-
tier

tier dans son Esprit, l'avoit au contraire affermie dans l'idée qu'elle s'étoit faite de son bon cœur & de son véritable attachement à son égard; ainsi, devenuë encore plus familiere & plus cordiale, elle se prêtoit volontiers à certaines petites parties qu'elle lui proposoit, tantôt chez elle & tantôt en se promenant, affectant toujours de la conduire du côté où le Vaisseau dudit Capitaine étoit à l'ancre, dont-elle lui fit tant de fois remarquer la grandeur & la beauté, qu'elle lui fit enfin naître l'envie de le voir de plus près.

Un jour, sur l'assurance qu'elle lui donna, que celui qui le commandoit, étoit son Parent, elle sçut si bien ranimer sa Curiosité, qu'elle la détermina à s'y laisser transporter. Sur-quoi ayant fait certain signal, dont-elle étoit déjà convenuë, on vit aussi-tôt une Chaloupe se detacher qui les vint prendre. Arrivées à bord, le Commandant les y reçut en Homme poli, & qui s'étoit préparé à prévenir une Maitresse en sa faveur.

Voila les seules particularités que j'ai apprises de cette funeste Avanture de la propre bouche de la Traitresse, qui, reduite à l'extrémité par une maladie

violente, m'envoya chercher, pour m'instruire du véritable sort de cette chere Sœur, dont l'absence m'avoit jettée dans une langueur & un abattement, qui faisoient appréhender pour mes jours un Médecin que j'avois bien voulu consulter. C'est donc par cette voye que j'appris les Circonstances que je viens de vous dire avec la suite, qui fut l'enlèvement de ma Sœur, que ledit Capitaine à mené je ne sçai où ; car, quelque soin que je me sois donné pour découvrir sa retraite, je ne l'ai pû jusqu'à présent. Enfin, après mille & mille informations, ayant appris que le Vaisseau en question avoit fait voile vers la Hollande, je me suis déterminée à y venir, & voici déjà le fixième mois qui s'est écoulé depuis mon arrivée, sans être plus avancée dans ma recherche. Le peu de Connoissance que j'ai dans ce Pais en est peut-être la cause. Mon Hôte m'a donné une si grande idée de votre Protection, que c'est là où je commence à mettre toute ma ressource. De grace, Messieurs, continua-t-elle avec une noble modestie, daignez me rendre service dans cette occasion. Elle n'en pût dire d'avantage, des sanglots & des soup-

soupirs entrecoupés lui couperent la voix, & ce ne fut que par un torent de larmes qu'elle acheva de nous exprimer, combien elle seroit sensible aux mouvemens qu'on se donneroit pour lui faire retrouver sa chere Sœur.

Du Caractere, dont j'ai déjà dépeint mon Ami, vous pouvez juger qu'il ne fut pas insensible aux malheurs de cette belle affligée, aussi n'oublia-t-il rien pour la consoler, lui promettant d'agir avec vigueur dans tout ce qu'elle pourroit exiger de lui. Sur ces entrefaites on vint avertir la Demoiselle, qu'un jeune Hollandois demandoit à lui parler. Elle en rougit: &, Philandre s'en étant aperçu, pourrois-je vous demander, Mademoiselle, lui dit-il, comment vous connoissez le jeune Homme qu'on vient d'annoncer? son nom ne m'est pas inconnu, & Monsieur son Pere est un de mes bons Amis.

Monsieur, repondit-elle, c'est le pur hazard qui me l'a fait connoître, en me rendant un service essentiel: pénétrée d'une juste reconnoissance je n'ai pû lui refuser la permission de me venir voir de tems en tems. Indépendamment de son zèle à rechercher toutes les occasions

de pouvoir m'être utile, il est d'un Caractere.

Je le connois parfaitement, repartit Philandre, épargnez vous la peine de faire son éloge. Il me vient coup sur coup certaines idées; mais continuez, je vous prie, & mettez moi au fait de ce qu'il a fait pour vous.

Sur-quoi, la belle Augustine, (c'est le nom qu'elle s'étoit donné en partant de Bourdeaux,) reprennant la parole: un jour, poursuivit-elle, que je me promenois accompagnée seulement d'une Fille de service que j'ai menée avec moi, la curiosité, de voir certain petit Bois qu'on m'avoit extrêmement vanté, nous conduisit insensiblement à l'extrémité de cette grande Ville, où il est situé.

A peine y avois-je fait quelques tours, que deux jeunes Brutaux eurent l'impudence de venir nous accoster d'une manière trop libre, pour ne pas dire insultante. L'Indignation, avec laquelle je reçûs leur compliment, devoit leur faire connoître que je n'étois pas telle qu'ils s'étoient sans doute imaginé. Mais, soit qu'ils fussent ivres ou autrement, ils poussèrent les choses si loin que je pris le parti de la fuite, en implorant le secours de quelques Païsannes qui passeroient

foient. Celles-ci, peu attentives à mes cris, alloient toujours leur train, & les deux Téméraires me pourfuivant toujours opiniâtement, jugez de ma situation? Je ne ſçavois plus où j'en étois, quand un jeune Homme, d'une Phifionomie bien différente de celle de mes deux Perfécuteurs, ſe préſenta inopinément devant moi, me diſant d'un air émû, mais plein de bonté: arrêtez Mademoiſelle, & ne craignez rien, j'accours pour vous deffendre. Là-deſſus, faiſant face aux jeunes Etourdis, qui à ſon abord avoient lachement mis tous les deux à la fois l'épée à la main, il ſe fit un combat, qui malgré l'inégalité tourna tout à la gloire de mon Deffendeur.

Je n'en fus pas le témoin; car, m'étant évanouie au commencement de la Scène tragique, dont je devenois la cauſe innocente, je ne fus informée du dénoûement, qu'après avoir repris mes ſens dans une Maïſon voiſine, où Monsieur Francion (c'eſt le nom du jeune Hollandois en queſtion) avoit eu le ſoin de me faire transporter. Non-content du ſervice ſigné qu'il venoit de me rendre, en s'expoſant à perdre la vie pour ma

querelle , il ne m'abandonna qu'après m'avoir ramenée à mon Auberge, où, ayant repris quelque tranquillité, je vous l'avoïerai fans detour, je sentis naître certains mouvemens dans mon Cœur, que je n'avois point encore éprouvé, & que j'attribuai à la reconnoissance que je lui devois. M'ayant demandé la permission de me venir voir de tems en tems, je crûs ne pouvoir pas la lui refuser. Il en a profité, & dans nos premiers Entretiens, je reconnus tant de bonnes qualités en lui, jointes à une Probité infiniment au-dessus de son âge, que je ne hésitai point à lui faire une entiere Confidance de mes affaires. Il me parut s'y intéresser en Homme, qui avoit déjà conçu une véritable inclination pour moi, dont quelques jours après il me fit un aveu des plus touchans, & si peu dissimulé, qu'il n'a tenu qu'à moi, d'en venir à la conclusion par un Mariage, se tenant comme assuré du consentement de son Pere, dès que je voudrois bien m'y prêter. Mais, resoluë à ne point songer à prendre un établissement, que je ne sois parvenuë à découvrir le sort de ma Sœur, il n'est point de recherche, qu'il ne fasse à cette occasion, & je suis persuadée, du moins j'en ai

un secret pressentiment, qu'il a quelque chose d'important à me dire, puisque contre sa Coûtume il vient me voir à cette heure.

Un recit aussi intéressant m'engagea à prier Philandre, de vouloir bien profiter de la Circonstance pour me faire connoître ledit Mr. Francion. Il n'eut pas grande peine à s'y resoudre; les Aventures de la charmante Augustine l'avoient déjà tellement prévenu pour elle, que son Mariage avec Francion lui parut la chose du monde la mieux assortie: &, prenant dès ce moment la resolution de le faire réüssir, il trouva à propos de renvoyer l'aimable Bourdéloise auprès de son Amant, pour voir ce qu'il avoit à lui dire, ne doutant point, qu'elle ne le mit en même tems au fait de la nouvelle Connoissance, qui ne pouvoit que faire grand plaisir au jeune Hollandois; car Philandre, en cas de besoin, avoit pour ainsi dire tout pouvoir sur l'esprit de son Pere. En effet, Francion ne fut pas plutôt au fait de la Conversation qui venoit de se faire, & où il étoit si fort intéressé, qu'il se hâta de venir sauter au cou de mon Ami, le conjurant, puisqu'il étoit au fait, de l'aider à déterminer sa Maitresse à recevoir sa main. Après

les premiers transports de sa Passion il nous apprit, qu'il venoit enfin de découvrir certaines Circonstances, d'où il inféroit positivement, que la Sœur enlevée devoit être dans Amsterdam; & voici sur-quoi il fondeoit ses Conjectures.

Au sortir de la Bourse, le hazard l'avoit mis à portée d'entendre la Conversation de deux Inconnus, qui s'entretenoient secrètement à l'écart, par laquelle il comprit aisément, qu'il s'agissoit de découvrir la retraite d'une Bourdéloise, qui avoit échapé à la Vigilance de son Ravisseur en abordant à Rotterdam; & que le Capitaine du Vaisseau promettoit une récompense considérable à celui qui pourroit lui en donner des Nouvelles, ayant de fortes raisons pour croire qu'elle étoit dans Amsterdam. A cette découverte, Francion en Homme prudent n'avoit pas manqué de suivre ces deux Inconnus, pour pouvoir les faire parler en tems & lieu: &, après avoir pris sur cela les mesures les plus justes, son plus grand empressement avoit été d'en faire part à sa chere Augustine, lui faisant entrevoir, que le moyen assuré, pour faciliter la découverte qui l'intéressoit si fort, étoit de conclurre incessamment

ment leur Mariage; Union, qui engageroit son Pere, à mettre tout en usage pour tirer raison de l'injure faite à une Belle-Sœur de son Fils.

Philandre, frappé de cette raison, l'approuva; & s'adressant à Augustine, il fit tant, qu'il la détermina à lui remettre absolument tous ses intérêts entre les mains.

L'impatience de Francion, qui se voyoit par-là au comble de ses desirs, ne lui permit pas de différer à mettre la main à l'œuvre: informé d'ailleurs que le Pere étoit déjà instruit à demi des inclinations de son Fils, & qu'il n'étoit pas fort éloigné de les approuver, il se chargea d'aller dès le même jour lui rendre une visite à ce sujet Ce fut la premiere de ses Connoissances où il me produisit, & où je commençai à m'appercevoir, que le Caractere des Amsterdamois étoit bien différent de celui que leur attribuoit le Satyrique outré dans la Brochure que j'avois lue, & dont j'ai fait mention assez amplement, pour n'en point venir à une repetition ennuyeuse.

A notre arrivée dans sa Maison, qui étoit magnifique & superbement meublée, (car le Pere de Francion,

étoit prodigieusement riche,) loin de trouver un Hollandois bourru, impoli, avare, &c. nous vîmes d'abord un Homme gracieux, affable & plein de Cordialité, qui, courant au-devant de Philandre, ne pouvoit se lasser de lui exprimer la joye qu'il ressentoit de le voir chez lui. J'eus mon tour ; dès que mon Ami lui eut lâché quelques mots en particulier sur mon compte, & contre la Coûtume de la Nation, il n'y eut point de Politesse qu'il ne mit en usage ; non, à-la maniere Françoisë, par des longs & vains complimens, mais en me témoignant certaine Cordialité, qui me parut solide & partir du fond du Cœur.

L'Entrée faite, Philandre, comme on dit vulgairement, sans tourner autour du pot, lui exposa succinctement le sujet principal de sa Visite. Le Hollandois n'en fut point surpris.

Il y a long-tems répondit-il en fou-riant, que je m'attendois à une pareille démarche du côté de mon Fils : la seule chose qui m'étonne, c'est qu'il ait employé un tiers. Ne m'avoit-il pas déjà plusieurs fois touché cette corde ? & avois-je témoigné quelque repugnance à conformer mes sentimens à son Inclination ?

tion? non, je vous proteste, il est mon Fils unique, n'ayant que lui pour succéder à des Biens considérables; & je puis dire à sa louange, qu'il ne m'a point jusqu'à présent donné le moindre sujet de plainte. Par cet aveu sincere vous pouvez juger, me connoissant comme vous faites, si je suis Homme à le contrarier, s'il est vrai, comme il me l'a fait entendre, qu'il n'a pas fait un indigne choix. Ainsi, ce dernier article avéré, dont je me reserve à faire un examen particulier, assurez le que je suis prêt à l'écouter aussi favorablement qu'il pourroit le souhaiter.

Il alloit continuer, quand son Fils, sortant précipitamment d'un réduit où il s'étoit caché pour entendre le resultat de la Conversation, vint tomber à ses genoux, le remerciant avec une affection non moins tendre que respectueuse. Ce Pere, le meilleur peut-être qui fut jamais, relevant son Fils avec bonté; je suis charmé, lui dit-il, que vous ayez été le témoin secret de ce que je viens de dire, cela m'épargne la peine de vous le répéter; mais avant tout j'ai à mon tour une Confidence à vous faire: écoutez moi, & sur-tout ne me déguisez point vos véritables sentimens, vous
cer.

certifiant d'abord, que rien ne fçauroit me prévenir contre vous, moins encore m'engager à confommer un deffein que j'ai projecté, pour peu qu'il me paroiffe feulement que vous le défavoüez.

Là, répondez de bonne foi & fans héfiter. Que pensez vous de cette Fille, qui depuis près d'un an, malgré fa grande jeunefle, gouverne fi bien notre ménage, & dont les manieres & les fenti-mens défignent fi bien une Fille de naiffance? ne vous paroît-elle pas digne d'un autre fort? Oui, mon Pere, très certainement, repondit vivement Francion. Lucile, (c'étoit le nom de la ménagere) m'a paru toujours être infiniment au - deffus de l'état où elle eft reduite. A peine je la vis que je lui donnai mon eftime, qui peut-être dans la fuite auroit bien pû fe convertir en amour, fi la crainte de vous déplaire ne m'avoit comme forcé de rompre & de m'opposer par toute forte de voyes à certains charmes, qui m'ont toujours entraîné vers elle jufqu'au moment que j'ai connu cette aimable Etrangere.

Vous ne défapprouveriez donc pas
que

que je contribuasse à sa petite fortune, ne vous faisant d'ailleurs aucun tort du côté de l'intérêt ? Vous me surprenez : mon Pere, repliqua Francion avec feu, pouvez vous penser ainsi sur mon compte ? n'êtes vous point le maître absolu ? coupez, tranchez, taillez, disposez même de mes Biens à votre volonté, tout ce qui sera de votre gout ou de votre choix, ne sçauroit que me plaire infiniment. A ces mots, le Pere transporté de joye, eh bien ! ajouta-t-il en l'embrassant, préparez vous à me voir donner la main à cette aimable Fille. Je sçai, quoique très indirectement, qu'elle est d'une Famille distinguée, & la Personne, qui l'a placée chez moi, doit incessamment venir pour me mettre au fait de tout ce qui la regarde, je n'attends que ce moment, pour lui proposer de devenir ma Femme ; mais, avant d'en venir là, j'ai voulu voir comment vous prendriez la chose : non, que je doutasse de votre bon naturel, moins encore que je vous crusse capable d'être touché d'un intérêt fordide, cela n'a été simplement que pour m'assurer, si vous aviez ouvert les yeux sur son mérite.

Ouï, mon Pere, je vous le repete,
je

je l'ai si bien reconnu ce mérite, que sans ma nouvelle Connoissance j'en ferois infailliblement venu au point de la souhaiter pour Femme. Inférez de là, si je puis trouver mauvais vos bonnes intentions à son égard? bien loin donc de les désapprouver, je vous exhorte à hâter cette Hyménée.

Philandre & moi, témoins d'une Scène si intéressante, ne pouvions assez admirer un Pere & un Fils, qui traitoient ensemble comme auroient fait deux véritables Amis.

Prêts à nous voir regaler d'une pipe de Tabac & d'un verre de Vin, à la mode du Païs, voici un nouvel incident qui vient nous interrompre, & qui va nous mener à un dénouëment, au-quel nous ne nous attendions pas.

Un Officier de Police, suivi d'une foule de Peuple, vint se faire annoncer. Le Maître de la Maison allant au-devant de lui; jugez de son étonnement, à la vûë de sa chere Lucile, qu'on lui présenta toute éplorée & les cheveux épars. Voilà, Mr. lui dit le Schout, une Fille qui se reclame votre Domestique; est-il vrai? Oui, repartit-il; hélas! par quel étrange Evénement est-elle dans cet état? On a voulu l'enlever, ajoûta l'Officier, mais

mais j'ai été adverti assez à propos , pour faire lacher prise à ses Ravisseurs, qui ont eu le bonheur de m'échapper, il y a cependant encore de mes Gens à leurs trouffes , & je ne désespere pas qu'ils ne découvrent leur retraite ; en attendant, si vous voulez lacher quelque Libéralité pour les soins qu'ils se donnent, cela dépend de votre bonne volonté. Ce digne Hollandois , (dont je déguiserai le nom, sous celui de le Franc , à l'imitation de celui de son Fils que j'ai déjà nommé Francion,) lui donna noblement quelques Pistoles, pour en faire l'usage qu'il trouveroit à propos: &, rentrant avec Lucile , jamais rien ne me frappa tant que la ressemblance que je trouvai entre ses traits & ceux de la belle Augustine. Je le dis à l'oreille à Philandre: celui-ci communiqua mes soupçons à Francion, & tous trois attentifs à bien démêler ce rapport extraordinaire , nous conclûmes que c'étoit-là la Sœur infortunée de sa Maîtresse.

Mr. le Franc cependant interrogeoit Lucile sur les circonstances de son Avanture. Celle-ci, loin de lui répondre précisément, paroissoit interdite, & ne cherchoit qu'à éluder toutes ses questions.

Pres-

Pressé enfin de ne rien déguiser, & faisant un effort extraordinaire sur elle-même, je vois bien, dit-elle, que je ne puis plus long-tems me cacher. Vous voulez absolument être instruit de mes malheurs, mon Avanture d'aujourd'hui n'en est qu'une suite, & voici mon Histoire. Là-dessus elle se mit à raconter à peu-près tout ce qu'Augustine avoit déjà dit à Philandre touchant sa Famille: &, venant à son enlèvement de Bourdeaux, Francion, qui pendant ledit recit avoit toujours été dans une agitation extraordinaire, ne pût plus se contenir. Mon Pere, s'écria-t-il! admirez les desseins de la Providence; Lucile est la Sœur de ma Maitresse, souffrez que j'aille sur le champ lui faire part de cette grande Nouvelle.

Mr. le Franc, qu'une pareille Scène venoit de jeter dans une reverie profonde, sembla se reveiller à cette Exclamation, & les divers mouvemens, dont-il se sentoît agité, ne lui laissant pas la liberté de repondre, son Fils, qui prit ce silence pour un aveu, courut chez Augustine.

Philandre, profitant de cet intervalle, apprit à son Ami le Franc la maniere, dont-il avoit fait Connoissance avec la Maitresse de son Fils, sans oublier au-

aucune circonstance de celles que nous avons appris de sa propre bouche. Lucile, à ce récit qui l'intéressoit si fort, étoit comme hors d'elle même, & l'arrivée de sa Sœur qu'elle vit paroître coup sur coup, la saisit à un point, qu'elle perdit l'usage de ses sens, pour un instant seulement; car, à peine Augustine l'eut-elle appelée par son nom, la pressant tendrement entre ses bras, qu'elle les reprit. Je laisse au Lecteur, à juger de leurs transports mutuels & de ce qu'elles pouvoient se dire dans une situation aussi touchante.

Cette Scène auroit été poussée un peu trop loin, si Francion, toujours impatient, ne se fut hâté de présenter Augustine à son Pere en qualité de sa future Epouse. Le Franc, embrassant ces deux aimables Filles tour-à-tour, ne pouvoit assez exprimer sa Satisfaction. Philandre & moi y joignîmes une félicitation sincere, & tout le Cérémonial se termina par une Collation qu'on avoit préparée suivant les ordres de Francion, qui, malgré l'embarras de l'Avanture & la Préoccupation de son Esprit, n'avoit pas laissé de songer à regaler sa Maîtresse La joye & la tranquillité

Q

d'Es-

d'Esprit ayant entierement pris le dessus, Lucile fut priée d'achever un recit, que l'impatience de Francion avoit interrompu : ce qu'elle fit de la maniere suivante.

*Suite de l'Histoire de Lucile depuis son
Enlèvement.*

SACHANT déjà la maniere, dont la fausse Dévotte m'engagea d'entrer dans le Vaisseau de mon Ravisseur, il est inutile que je le repete; venons à la fuite. Le Capitaine, que mes foibles appas avoient sçu charmer, ne se fut pas si-tôt rendu maitre de ma Liberté, qu'il fit lever l'ancre, après avoir renvoyé à terre la Perfide qui m'avoit livrée, & je ne tardai pas à être instruite de mon malheur. Les premieres idées que je me formai, ne tendirent qu'au désespoir, & j'y eusse infailliblement succombé, sans le secours & les attentions d'une espèce de Femme de Chambre, qu'on avoit d'abord mis auprès de moi pour me servir. C'étoit une bonne Fille, native de Bourdeaux, par conséquent ma Compatriote. La médiocrité de sa fortune l'obligeoit de passer en Hollande, pour se rendre
au

auprès d'une de ses Parentes, qui fouhaitoit de la voir; & comme elle étoit dans l'impossibilité de subvenir aux fraix du Voyage, le Commandant du Navire s'en étoit chargé volontiers, aux Conditions qu'elle s'attacheroit à mon service.

L'Ingénuité, avec laquelle je la vis d'abord agir avec moi, me fit prendre Confiance aux assurances qu'elle me donna de s'attacher inviolablement à ma fortune, quelque mauvaise qu'elle pût devenir. Cela, joint aux manieres respectueuses, que le Patron employoit pour tacher de m'adoucir, me remit dans une affiete à pouvoir raisonner sur ma malheureuse situation. Peu à peu ma Compagne me la fit envisager avec moins d'horreur: &, après bien de reflexions sérieuses, j'eus la Consolation d'être assurée, que mon Ravisseur n'avoit que des vûës très légitimes à mon égard, s'offrant de m'épouser à son arrivée en Hollande dans toutes les formes requises & nécessaires, pour rendre notre Union solide & solennelle. Il avoit cependant beau faire & beau dire, rien ne pouvoit vaincre la haine que sa témérité m'avoit fait concevoir contre lui, &

c'est dans ces dispositions que nous abordâmes à Rotterdam.

Son premier soin fut de nous placer dans un Appartement fort propre & fort commode, où, m'étant un peu reposée, je ne fus pas long-tems sans voir rentrer Mr. Martin, (c'est le nom que lui donna un bon Vieillard,) en me conjurant de vouloir bien considerer l'action de son Nèveu comme l'effet seulement d'une passion, qu'il n'avoit pû vaincre. Les sages Conseils de ma chere Compatriote m'avoient appris à dissimuler, me faisant entrevoir que c'étoit le seul moyen de pouvoir nous échapper, pour aller nous réfugier chez sa Parente dans la Ville d'Amsterdam. C'est dans cette vûë que je lui repondis poliment, & d'une maniere à lui laisser esperer beaucoup plus qu'il ne s'étoit flatté.

Dès ce moment nous ne fumes plus gardées à vûë, & Mr. Martin ne hésita pas de revenir à son bord, pour y donner ses ordres. C'est cette occasion favorable que nous embrassâmes, Nannete & moi, (c'étoit le nom de mon Amie) pour nous enfuir secrètement. Nannete entendoit un peu la langue du País : &, ayant une forte recom-

recommandation pour une Dame Françoisise, réfugiée à la Haye pour cause de Religion, nous en primes la route, & nous eumes le bonheur d'y arriver dans trois heures de tems.

L'acueil que nous fit ladite Dame, ne fut point des plus prévenans, craignant sans doute que nous ne lui fussions à charge. C'est à sa persuation que nous nous embarquames le même jour pour Amsterdam, où nous arrivames le lendemain matin.

La bonne Parente, que nous avions eu la précaution de prévenir, se trouva à notre débarquement & nous mena droit à son Logis. Il n'étoit point magnifique, mais il étoit propre & commode. Veuve & sans enfans, elle avoit de quoi vivre modestement, mais sans rien de trop. Charmée de voir sa Nièce qu'elle commençoit à regarder comme le baton de sa Vieillesse, il n'y eut sorte de Politesse qu'elle ne me fit à mon tour, m'assurant que je pouvois absolument compter sur elle.

Ma premiere idée dès le lendemain fut d'écrire à ma Sœur une longue Lettre, où je lui faisois tout le détail de mon Avanture. Le tems, auquel natu-

rellement je pouvois espérer une réponse, étant écoulé, j'écrivis pour la seconde fois, & enfin une troisième. Voyant que je ne recevois point de Nouvelles de ma Sœur, je n'eus pas grande peine à me persuader qu'elle étoit morte. Je ne l'étois point comme vous voyez, lui dit Augustine en l'interrompant; il est vrai que je tombai dangereusement malade immédiatement après votre départ, & c'est peut-être dans ce tems-là que vos Lettres furent mises au rebut de la Poste. Quoiqu'il en soit, achevez, je vous prie, un recit qui m'intéresse si fort.

Sur-quoi Lucile reprennant le fil de sa narration, voyant enfin, poursuivit-elle, que je n'avois plus rien à espérer du côté de ma Patrie, je songeai sérieusement à trouver quelque moyen de gagner ma vie honnêtement, sans être désormais à charge à Personne. Je m'ouvris là-dessus à ma Bienfaitrice, qui, à force d'importunités de ma part sur un sujet semblable, se détermina à chercher une place qui me convint; & il est à présumer, que c'est la Providence Divine qui régla toutes ses démarches, pour me procurer l'entrée de cette Maison de Paix & de Bénédiction. Quoique ferme

me dans les principes de l'honneur & de la vertu, je vous avoüe que j'eus d'abord quelque répugnance d'entreprendre votre ménage ; mais, les assurances qu'on me donna par-tout de la sagesse & de la Probité du Pere & du Fils, fit évanouïr enfin tous mes scrupules. Quant à la Conduite que j'ai tenue chez vous, je me flatte, continua-t-elle, adressant la parole à Mr. le Franc, que vous n'avez pas lieu d'en être mécontent.

Affiduë à remplir mes devoirs, toutes mes recreations se sont reduites à visiter dans mes heures de loisir la chere Nannete & sa Tante, & c'est chez elles où je portois mes pas, quand deux Hommes forts m'ont faisie au détour d'une petite ruë écartée, & prêts à m'enfermer dans une Maison, qui étoit sans doute à leur dévotion, j'allois devenir la victime d'un second enlèvement, si des Personnes charitables, attirées par mes cris, n'eussent eu recours à la Justice pour me délivrer. Il est inutile d'entrer dans un plus grand détail, l'Officier, qui m'a raménée n'a rien oublié la-dessus,

Lucile ayant achevé son recit: Ciel!

s'écria le généreux le Franc, que vos décrets sont incompréhensibles, & par quels détours admirables, Grand Dieu! ne conduisez vous pas toutes choses à leur but. Après ce que je vois, je ne doute plus que vous ne foyez l'unique moteur des inclinations de mon Fils pour la belle Lucile, hâtons nous donc de les unir par les sacrés liens du mariage, cela fait, Lucile n'a qu'à se consulter sur tel établissement qui pourroit lui convenir, je me charge de mettre tout en usage pour sa Satisfaction.

Les remerciemens & les civilités faites de part & d'autre, Francion aimoit trop, pour souffrir patiemment le moindre retardement, & il trouva le secret d'arranger si bien toutes choses, que peu de jours après il se vit Possesseur de l'objet de ses amours.

Lucile, que son ancien Maître voyoit toujours d'un œil de complaisance, ne pouvoit se déterminer à lui donner la main, non, qu'elle eut quelque dégoût pour sa Personne, le Franc, quoique d'un âge un peu avancé, avoit encore bonne mine, & certain mérite personnel le mettoit même au-dessus de bien des agrémens de la Jeunesse. La seule
idée,

idée, qu'elle alloit devenir la Belle-Mère de sa Sœur aînée, lui faisoit trouver cet engagement ridicule. Cependant, pressée de toutes parts à se déterminer, voici un accident funeste qui fait changer la face des choses. Le Franc, paroissant se bien porter, vint à mourir subitement d'une attaque d'Apoplexie. Passons cette situation, elle est trop lugubre, pour amuser un Lecteur comme je me le suis proposé, suffit qu'il sçache, que par cette mort l'Francion se trouva Maître absolu d'un Bien considérable, & que toute son ambition ne tendoit plus qu'à marier sa Belle-Sœur avantageusement & selon son gout.

Son mariage s'étoit fait assez secrètement, pour être ignoré même de plusieurs de ses Parens. La mort de son Pere, qui ne pût être ignorée, les engagea tous généralement à venir lui faire leurs complimens de condoléance. Entre autres parut un bon Vieillard, à l'aspect du quel Francion vit sa Belle-Sœur palir & chanceler, le hazard l'ayant fait trouver dans l'Appartement où l'on recevoit les visites. Le Vieillard ne paroissant pas moins étonné de cette rencontre inopinée, il se fit d'abord une espèce de Scène muëte

très singulière, pendant la-quele reprenant ses esprits: que vois-je ! s'écria-t-il, est-ce un songe, & seroit-ce la charmante Lucile que je retrouve ici ? Oui, Monsieur, repartit-elle, après s'être un peu remise, c'est elle-même, & dans une situation à ne plus craindre les attentats de votre indigne Nêveu.

Il n'en falloit pas d'avantage pour faire comprendre à Francion, que le Ravisseur de Lucile n'étoit autre qu'un de ses proches Parens, dont j'ai déjà caché le véritable nom sous celui de Martin ; &, s'étant là-dessus expliqués de part & d'autre, il se trouva que ledit Martin, (à l'action près, qu'une aveugle passion lui avoit fait commettre) étoit un très digne & très honnête Homme, riche & en état de faire la fortune d'une Femme.

Il fut si touché à l'évasion de sa Maîtresse, qu'il tomba dans une langueur à faire craindre pour ses jours, & ce n'est que sous l'espoir de découvrir la retraite de sa fugitive, que l'Oncle obligeoit son Nêveu à prendre encore quelque intérêt à sa foible santé. Il avoit qu'il n'avoit rien négligé pour cela, ayant mis par-tout des Gens en Campagne, & que la dernière tentative, qui s'étoit faite pour l'enlever, ne pou-
voit

voit être qu'en conséquence des récompenses, qu'il avoit promises à ceux qui parviendroient à la remettre en son pouvoir.

Après tous ces éclaircissemens, le Vieillard, par un transport de zèle pour son cher Nêveu, courut se jeter aux genoux de Lucile, la conjurant les larmes aux yeux d'avoir pitié de la triste situation de son Amant. Francion, qui aimoit véritablement son Parent, se joignit à lui: &, quoiqu'elle leur parut inflexible, son Cœur ne laissa pas que de sentir certains mouvemens de compassion & de retour pour un Amant aussi constant. Augustine, que je ne dois plus nommer que Madame Francion, instruite de ces nouvelles circonstances, vint en tiers joindre ses rémontrances à celles de son Mari, & acheva enfin de refoudre sa Sœur à recevoir du moins la visite de Monsieur Martin sans indifférence.

Le Lecteur jugera aisément qu'elle fut la joye & la satisfaction du Nêveu, quand son Oncle vint lui annoncer des Nouvelles aussi intéressantes, il ne falloit pas moins pour le rétablissement d'une santé, dont-on commençoit à désespérer. Il ne fut pas plutôt en état de

de quitter la Chambre, qu'il entreprit le Voyage d'Amsterdam, où, par l'entremise de son cher Parent, il parvint enfin à devenir son Beau-Frere, en épousant Lucile.

Si bien que ces deux Sœurs vivoient si heureuses & si satisfaites de la Conduite de leurs Maris, qu'elles faisoient l'envie & l'admiration de tous ceux qui les connoissoient.

F I N.



